823
Au7peFm
v. 1

E. S. Langford Brooke
1823.

T. J. L. BROOKE,

Mere Hall.

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

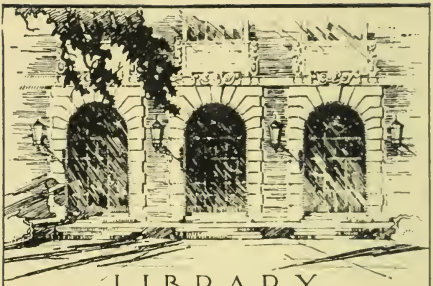
UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

BUILDING USE ONLY

L161—O-1096

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lafamilleellioto01aust



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
Au7peFm
v.1

Tout-à-coup, elle s'en trouva débarrassée, quelqu'un l'avait enlevé de force.

LA FAMILLE ELLIOT,

OU

L'ANCIENNE INCLINATION,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS

D'UN ROMAN POSTHUME DE MISS JANE AUSTEN,

AUTEUR DE *RAISON ET SENSIBILITÉ*, *D'ORGUEIL ET PRÉJUGÉ*, *D'EMMA*, *DE MANSFIELD-PARC*, etc.

PAR M.me DE MONTOLIEU.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N.o 23.

1821.

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1]

823
Au7peFm
v. 1

SUR

JANE AUSTEN,

AUTEUR DE *LA FAMILLE ELLIOT.*

Les pages suivantes ont été tracées par une plume qui a déjà contribué plus d'une fois à l'amusement du public. Les personnes qui n'ont pas été insensibles au mérite de *Raison et Sensibilité*, d'*Orgueil et Préjugé*, de *la Nouvelle Emma*, etc., apprendront avec regret que la main qui guidait cette plume est actuellement glacée, insensible. Peut-être que quelques détails sur la vie et la mort de Jane Austen seront lus avec un sentiment plus tendre que la simple curiosité.

La tâche de son biographe sera courte et facile; une vie consacrée à l'utilité, aux vertus privées, à la littérature, à la religion, présente peu de variété : celle

(1) Traduite de l'anglais.

si actif et si modeste, son goût pour la vie retirée, la sienne si douce et si tranquille, semblaient promettre à ses lecteurs une longue succession de plaisirs, et à l'auteur une réputation toujours croissante; mais les symptômes d'un mal incurable et profond, trop commun dans nos climats, se manifestèrent chez elle au commencement de 1816; elle déclinait si insensiblement et se plaignait si peu, que jusqu'au printemps de 1817, ceux dont le bonheur terrestre dépendait de son existence, étaient loin de désespérer de sa guérison. Les secours de l'art furent appelés; les médecins trouvèrent nécessaire de la mener à Winchester, pour être plus à portée de leurs secours, quoiqu'à peine ils eussent quelque espérance. La consomption faisait des progrès rapides et effrayans. Pendant deux mois elle a supporté les douleurs, l'insomnie, et cet affaissement physique qui annonce et précède une dissolution totale, non-seulement avec fermeté et résignation, mais en conservant une aimable et douce gaîté

qui ne l'a jamais abandonnée, et qui soutenait le courage de sa mère et de sa sœur. Elle conserva jusqu'au moment suprême toutes ses facultés, sa mémoire, son imagination, sa sensibilité; ni l'amour ardent pour son Dieu, dont elle allait s'approcher, ni son attachement pour les amis qu'elle allait quitter, ne s'affaiblirent un seul instant. Elle voulut recevior le Saint-Sacrement quelques jours avant sa mort, craignant qu'au moment même sa faiblesse n'obscurcît ses idées. Elle écrivit tant qu'elle put tenir une plume, et se servit d'un crayon quand la plume devint trop pénible. Le jour qui précéda sa mort, elle composa quelques stances pleines d'énergie et de sentiment; c'était un éternel adieu à sa famille et à ses amis. Les dernières paroles qu'elle prononça furent des remercîmens à son médecin; il lui demanda, quelques momens après, si elle n'avait besoin de rien : « Il ne me manque que la mort, dit-elle en souriant, et la voilà qui s'approche. » En effet, elle expira peu de minutes après, le 18 de

juillet 1817, dans les bras de sa sœur, qui l'avait soignée pendant toute sa maladie avec un zèle infatigable. Je trouve ce paragraphe dans une lettre de la mourante, écrite peu de semaines avant son décès:

« Je ne bouge plus de mon sopha que » pour me promener de temps en temps » d'une chambre à l'autre, appuyée sur » le bras de ma chère et tendre sœur, la » plus zélée, la plus soigneuse, la plus » infatigable des gardes-malades; j'ai » tremblé que ses soins et ses veilles n'al- » térassent sa santé, mais grâces en soient » rendues à Dieu, ses forces semblent » augmenter avec le déclin des miennes. » Ce que je dois à son amitié, à l'affec- » tion de ma bien-aimée famille est mille » fois au-dessus de l'expression, mais non » du sentiment qui remplit mon cœur et » me rend heureuse malgré l'état de ma- » ladie qui m'accable. Si je survis, mon » existence tout entière doit être consa- » crée à la reconnaissance; si je meurs, » puisse le Dieu tout-puissant qui m'ac-

» corda la bénédiction d'avoir de tels pa-
» rens, les bénir et les consoler! etc. »

Hélas! cette mère, cette sœur et celui qui trace ces lignes ont trop perdu pour admettre même la possibilité d'une consolation ici-bas.

Jane Austen fut enterrée le 24 juillet dans l'église cathédrale de Winchester, qui, dans le nombre de ceux dont elle a recueilli les cendres, ne pourrait nommer ni un plus beau génie ni plus de vertus chrétiennes.

Jane Austen possédait aussi une part considérable d'avantages personnels; sa taille, au-dessus de la médiocre, était pleine d'élégance; son port, sa tenue, toutes ses manières étaient distinguées et gracieuses; la régularité de ses beaux traits ne nuisait point à l'expression de sa physionomie, celle d'un enjouement calme et tranquille, et de cette sensibilité, cette douceur qui formaient le fond de son adorable caractère; en même temps, quelque chose de pénétrant dans son regard et de très-fin dans son sourire décelait un

esprit supérieur. Son teint était remarquablement beau, et le tissu de sa peau si transparent, qu'on pouvait dire d'elle avec vérité, *qu'il semblait voir au travers de ses joues modestes l'âme qui l'animait* (1). Sa voix était extrêmement douce; elle pénétrait au fond du cœur. Sa conversation, lorsqu'elle était à son aise, avait de l'éloquence et de la précision, et surtout une grande clarté; elle s'énonçait sur les sujets les plus relevés avec une simplicité qui les mettait à la portée de tous les auditeurs. Jane Austen était formée pour briller dans les sociétés les plus distinguées, et trouva son bonheur dans le sein de sa famille et dans un village.

Les talens qui font à présent la base de l'éducation des femmes sont si perfectionnés, qu'on n'ose en parler. Miss Austen aurait vraisemblablement été inférieure à beaucoup d'autres, si elle n'avait été si supérieure dans des choses plus relevées. Elle avait un goût inné pour

(1) Citation.

le dessin, et dès sa plus tendre jeunesse elle était citée pour la fermeté et la douceur des traits de ses crayons. Elle faisait des esquisses que des maîtres auraient avoués; plus tard, d'autres occupations ne lui permirent plus de se livrer à ce talent. Ses progrès dans la musique furent d'abord très-médiocres; à vingt ans elle y prit plus de goût, et dans les vingt années qui suivirent, plus d'un père aurait admiré sa fille dans des exécutions moins bonnes que la sienne. Elle était passionnée pour la danse, et elle y excellait.

Il me reste à faire quelques observations que ses amis trouvent plus importantes, sur les qualités du cœur et de l'esprit de celle qui embellissait chaque heure de leur vie.

C'est une opinion assez généralement reçue, que la tranquillité et la douceur du caractère sont incompatibles avec une imagination très-vive et avec le trait et le piquant de l'esprit. Cette erreur sera rejetée par ceux qui ont eu le bonheur de connaître miss Jane Austen; les folies,

les faiblesses, les défauts de ceux qu'elle rencontrait ne pouvaient échapper à son regard observateur et pénétrant; mais jamais elle ne se permettait de les juger avec malice ou sévérité; les vices même, ou plutôt les gens vicieux, échappaient à sa censure immédiate, parce qu'elle avait peine à le croire, tant le vice était loin de sa pensée! on ne trouvait chez elle qu'indulgence et bonté. L'affectation de ces qualités n'est pas rare, mais elle n'avait nulle affectation; tout ce qu'elle disait et faisait partait de son cœur et de son esprit; elle savait donner de l'agrément et de la mesure à ses actions et à ses paroles. Parfaite autant du moins que l'humaine nature peut l'être, elle cherchait toujours à pallier les fautes de son prochain, à trouver quelque excuse, quelque doute pour les faire oublier et pardonner, et quand c'était impossible, elle trouvait son refuge dans le silence; alors on changeait bien vite d'entretien pour la retrouver et avoir le plaisir de l'entendre. Sans avoir recours à la médisance ou à la

malice, sa conversation était brillante, animée; jamais il ne sortait de sa bouche un jugement précipité, une expression déplacée ou tranchante; en un mot, son cœur était d'accord avec son esprit pour se prêter mutuellement un charme inconcevable. Sa bonté, toujours active, tempérait la vivacité de son esprit; et celui-ci, toujours aimable et piquant, animait sa douceur naturelle, qui ne dégénérait pas plus en fadeur que l'esprit en malignité. Personne ne se trouvait avec elle sans éprouver un ardent desir d'obtenir son amitié, personne ne la quittait sans avoir au moins l'espoir de l'obtenir. Elle était calme sans réserve et sans froideur, et communicative sans babil importun et sans curiosité. Elle devint auteur entièrement par goût, et pour se rendre compte à elle-même de ses pensées et de ses jugemens; ni le desir de la renommée ni aucun calcul d'intérêt ne se mêlèrent à ses motifs. La plupart de ses ouvrages étaient composés plusieurs années avant leur publication : elle était si persuadée que le

produit ne dédommagerait pas des frais d'impression, que de ce moment elle mit de côté une partie de son modique revenu pour réparer cette perte. Elle pouvait à peine croire à ce qu'elle appelait modestement *sa bonne fortune*, quand *Raison et Sensibilité* lui rapporta cent cinquante livres sterling; elle regarda cette somme comme une trop forte récompense de ce qui lui avait donné si peu de peine. On trouvera peut-être, au contraire, que cet ouvrage fut peu payé, dans le moment où quelques auteurs anglais recevaient plus de guinées qu'ils n'écrivaient de lignes. Si les ouvrages de miss Austen n'ont pas paru d'abord avec le même éclat, nous osons prédire qu'ils vivront plus longtemps, et surtout espérer que le bon genre qu'elle a créé trouvera des imitateurs. Le public n'a pas été injuste, et elle en était pénétrée de reconnaissance. L'approbation des personnes compétentes pour la juger, qui parvenait de temps en temps à ses oreilles, la flattait extrêmement; mais, malgré ses succès, rien ne put la décider

à mettre son nom en tête de ses productions. Dans le sein de sa famille ou de ses amis intimes, elle en parlait librement, jouissait des éloges, profitait des remarques et se soumettait à la critique; mais avec des étrangers, elle évitait, autant qu'il lui était possible, toute allusion à son caractère d'auteur.

Elle lisait avec beaucoup d'expression et d'effet; un ouvrage doublait de valeur en étant lu par elle, et probablement les siens y auraient beaucoup gagné; mais ils ne participaient à cet avantage que pour sa famille, et c'était les ouvrages des autres qu'elle aimait à faire valoir. Elle était enthousiaste des beautés de la nature; un beau paysage en réalité ou en peinture l'enchantait, et elle en parlait avec chaleur et discernement. Dans sa jeunesse, elle était passionnée de l'ouvrage de Gilpin sur le pittoresque; l'âge la calma sans cependant changer ses opinions; elle en changeait rarement soit sur les livres, soit sur les hommes, tant son premier jugement était sûr et raisonnable! Elle avait

fait avec son père une étude approfondie de l'histoire et des belles-lettres, et sa mémoire était excellente : ses auteurs favoris étaient Jonhson pour la prose, et Cowper pour la poésie. Elle connaissait à fond tous les ouvrages de morale, et bien jeune encore elle sentait les mérites et les défauts des écrivains les plus renommés de l'Angleterre Elle admirait l'imagination de Richardson, et surtout le beau caractère de Grandisson : elle le prit pour modèle dans la peinture animée et suivie des différens caractères ; mais son bon goût naturel lui fit éviter les longueurs de cet auteur, prolixe jusqu'à en être fatigant. Elle plaçait Fielding très au-dessous ; sans aucune affectation de pruderie, son goût repoussait tout ce qui s'écartait de la stricte décence ; ni le naturel, ni l'esprit, ni la gaîté ne pouvaient la dédommager de ce qui lui paraissait bas et trivial ; ses écrits en sont la preuve. Le talent de créer des caractères et d'en saisir toutes les nuances semblait né avec elle, et presque sans bornes ; rien n'échappait à sa péné-

tration; son pinceau traçait d'après nature, mais jamais d'après des individus.

Le style de sa correspondance familière était le même que celui de ses romans; il était fini en sortant de sa plume. Ses idées étaient si claires et ses expressions si bien choisies, qu'il n'y avait pas un seul mot à changer : on ne hasarderait pas trop en disant qu'elle n'a jamais écrit une lettre qui fût indigne de la publication.

Le trait le plus important de ce beau caractère, le seul peut-être que sa modestie aurait avoué en entier, était sa parfaite et simple dévotion; elle était religieuse au fond de l'âme par sentiment et par conviction, et ne permit jamais à son esprit aucun doute. Son cœur était plein d'amour pour son créateur; et quoiqu'elle aimât aussi son prochain, elle aurait été incapable du même degré d'affection et de dévouement pour aucune créature. Elle était parfaitement instruite de sa croyance par la lecture et la méditation des saints livres, et ses opinions s'accordaient stric-

tement avec celle de l'église et du pays où elle avait reçu la naissance.

Telle était celle que nous pleurons, et qui nous fut enlevée au moment où des qualités et des vertus si parfaites étaient dans leur plus beau lustre. JANE AUSTEN n'ayant jamais voulu être nommée, n'ayant vécu dans le monde que pendant les quatre années qu'elle passa à Bath, était peu connue et méritait de l'être; c'est ce qui m'engage à publier cette Notice, et je proteste que la vérité et non la prévention a seule guidé ma plume.

NOTE DU TRADUCTEUR.

J'AI long-temps balancé à placer ici cette Notice sur l'auteur de l'ouvrage que j'offre au public : il me paraissait que cet ouvrage n'étant point connu, même de nom, hors de sa patrie, ne pouvait inspirer nul intérêt aux lecteurs ; je regrettais cependant de passer sous silence un morceau très-intéressant par lui-même, et présentant un tel ensemble de perfection, que j'accusais, je l'avoue, l'auteur de cette Notice (malgré ce qu'il dit en finissant) d'une prévention exagérée ; mais j'ai été détrompée par un Anglais d'un mérite très-distingué, qui m'a assuré que, loin d'avoir exagéré l'esprit et les mérites de miss JANE AUSTEN, l'auteur de la Notice n'avait point assez pesé sur la réputation dont elle jouit en Angleterre, comme créatrice d'un genre inconnu avant elle, celui de l'extrême simplicité des moyens, et de l'art d'intéresser par le seul développement des caractères soutenus avec une vérité parfaite, et la peinture vraie des sentimens qui agitent les personnages qu'elle met en scène. L'auteur de la Notice biographique ne dit point si quelque circonstance de sa vie avait contribué à lui donner l'idée d'une situation qui, avec des positions différentes, se retrouve dans tous

ses romans, au moins dans ceux que je connais; c'est celle d'une jeune personne nourrissant au fond de son cœur une inclination secrète sans savoir, ainsi que le lecteur, si elle est partagée; ce n'est presque qu'au dénouement qu'on en est instruit : il en résulte que miss Austen a su éviter les scènes d'amour, si souvent répétées et si fastidieuses. L'amour, ce premier mobile des romans, est presque toujours voilé dans les siens, et quand le lecteur le devine, l'intérêt augmente, et devient même assez vif sans qu'on rencontre d'autres événemens que ceux de la vie la plus ordinaire. Il est possible que les lecteurs qui aiment à être violemment émus trouvent cet intérêt trop faible, trop resserré dans des scènes de famille tracées avec tant de naturel, qu'on croit en avoir été le témoin, et qu'elles perdent peut-être par cela même l'attrait de la nouveauté; mais il en existe un autre qu'on ne peut définir, qui tient sans doute à ce naturel, à cette vérité, à des nuances délicates presque imperceptibles qui partent du fond du cœur, et dont miss Jane Austen avait le secret plus qu'aucun autre romancier. Sa mort prématurée est donc une grande perte, non-seulement pour ses amis, mais pour tout le monde. En mon particulier, je regrette de n'avoir plus à traduire

de ses ouvrages : trois seulement me sont tombés entre les mains, *Raison et Sensibilité* (1) ; celui-ci, qui est un ouvrage posthume trouvé dans ses papiers (2). Il fut publié en 1818, sous le titre de *Persuasion*. Ce titre m'a paru trop vague en français ; je ne trouvais pas qu'il indiquât l'ensemble de la situation ; je l'ai remplacé par celui-ci *la Famille Elliot,* ou *l'ancienne Inclination;* et enfin un autre ouvrage également posthume, intitulé *l'Abbaye de Nozthanger,* qui m'a paru moins intéressant que le premier, et je ne l'ai pas encore traduit. L'auteur paraît avoir eu pour unique but de jeter du ridicule sur les romans fondés sur la terreur, et principalement sur ceux de M.e Radcliffe. Comme depuis long-temps ce genre est absolument passé de mode, il est peut-être inutile d'y revenir, et de montrer ce qu'il y a de défectueux et de puérile : personne n'en était plus éloigné que miss Austen, et ses romans, si simples et si attachans, en sont la meilleure critique. J'aime à croire qu'on me saura gré d'avoir ajouté à celui-ci sa biographie ; on aura sans doute du plaisir à s'arrêter sur un aussi beau modèle de

(1) Cet ouvrage se vend chez Arthus Bertrand.

(2) Jane Austen est morte en 1817.

talens, de vertus, de perfections presque au-dessus de l'humanité, et à connaître le nom de celle à qui on a dû quelques momens agréables. Quant à moi, si loin encore de lui ressembler, je suis fière de placer à côté du sien, comme son traducteur, celui

D'ISABELLE, BARONNE DE MONTOLIEU.

Lausanne, le 1.er mai 1821.

LA FAMILLE ELLIOT.

CHAPITRE PREMIER.

Sir Walter Elliot, seigneur de Kellinch-Hall en Somertshire, vivait dans cette terre; son amusement favori était la lecture continuelle du *Baronnetage*, ou la liste et l'histoire des familles titrées du royaume; il y trouvait de l'occupation pour ses heures d'oisiveté, et de la consolation pour ses heures de tristesse : toutes les facultés de son esprit s'élevaient en admiration et respect en contemplant le mince résidu des anciennes patentes, et s'abaissaient avec mépris et pitié sur les créations sans fin du dernier siècle; il revenait alors avec plus de plaisir à sa propre histoire et à ce qui regardait la noble famille Elliot, et le livre était toujours ouvert à la page qui contenait ce qui suit :

Elliot de Kellinch-Hall.

« Walter Elliot, né le 1.er mars 1760, ma-
» rié le 15 juillet 1784, à Elisabeth, fille de

» James Stevenson, esq. de South-Parck dans
» le comté de Glocester; sont issus de ce
» mariage Elisabeth, née le 1.er juin 1785;
» Alice, née le 19 août 1787; un fils mort en
» naissant, le 5 novembre 1789, et Maria,
» née le 20 novembre 1791. »

Voilà comme ce paragraphe était sorti des presses de l'imprimeur; mais sir Walter y avait ajouté de sa main, pour sa propre instruction et celle de sa famille, après la date de la naissance de Maria, sa fille cadette : « Mariée le
» 16 décembre 1808, avec Charles, fils et
» héritier de Charles Musgrove, esq. d'Up-
» percross dans le comté de Sommerset. »

Il avait aussi inséré plus précisément la date du jour et du mois où il avait perdu sa femme. Suivait ensuite l'histoire abrégée de la respectable famille Elliot, dans les termes accoutumés : comme elle avait été d'abord établie en Cheshire, comme elle avait occupé pendant la durée de trois parlemens la dignité de représentant d'un bourg, comme l'un de ses membres avait obtenu la dignité de baronnet dans les premières années du règne de Charles II, on avait inscrit les noms et prénoms de toutes les femmes qu'ils avaient épousées; le tout

formait deux pages imprimées, terminées par les armes et par la devise de la famille Elliot, et par ces mots : « Demeure princi-
» pale, Kellinch-Hall dans le comté de Som-
» merset. » Après quoi sir Walter avait encore inséré de sa propre main le paragraphe suivant:

« Le propriétaire actuel n'ayant pas d'en-
» fant mâle, l'héritier présomptif de cette
» belle terre est William Elliot, petit-fils du
» second sir Walter, marié le..... avec..... »

La vanité était la base du caractère de sir Walter Elliot, ou plutôt il était vain, et n'était que cela; vanité personnelle, vanité de situation composaient tout son être et toutes ses pensées. Il avait été *remarquablement* beau dans sa jeunesse, et même encore à cinquante-quatre ans il pouvait passer pour un bel homme, tant il était bien conservé; il s'occupait de sa figure autant et plus qu'une coquette, et le soin de sa toilette marchait même avant la lecture du *Baronnetage*. Etre beau, être baronnet, lui paraissait le comble du bonheur et de la gloire, et sir Walter Elliot, qui réunissait ces deux avantages, était le constant objet de son admiration et de son respect. Il avait certes raison de priser ces dons de la nature et la civilisation; il leur avait dû

ce qui est bien réellement le suprême bonheur, une femme d'un mérite distingué, et digne à tous égards d'un meilleur sort que celui dont elle avait joui; sensible, aimable, vertueuse, elle n'eut qu'un seul tort dans sa vie, celui d'être entraînée, bien jeune encore, par la belle apparence de sir Walter, à lui donner son cœur, et le titre de baronnet décida ses parens à l'accepter pour gendre. La jeune épouse ne tarda pas à être convaincue qu'on peut devenir milady et femme d'un bel homme sans en être plus heureuse; mais elle avait fait son sort; elle le supporta avec un courage, une patience, une douceur qui ne se démentirent jamais : pendant dix-sept ans elle ne fut occupée qu'à supporter, adoucir et cacher les torts de son mari, à le faire respecter par le respect qu'elle lui témoignait elle-même, dissimulant l'ennui profond qu'il lui faisait éprouver, et trouvant dans ses devoirs, ses amis, et l'éducation de ses enfans, de quoi remplir sa vie, et des motifs assez puissans pour ne pas la quitter sans regret. Trois filles, l'une de seize ans, la seconde de quatorze, et la plus jeune de neuf, étaient une terrible charge à laisser aux soins d'un père tout-à-fait incapable de les guider et de les protéger;

mais elle avait une intime amie à qui elle pouvait se fier entièrement pour maintenir ses filles dans les bons principes qu'elle avait tâché de leur inculquer. Lady Russel, c'était le nom de cette dame, étant devenue veuve quelques années après le mariage de lady Elliot, n'ayant point d'enfans, et jouissant de la liberté de s'établir où elle voudrait, fut entraînée à se rapprocher de son amie. Elle acquit une petite propriété au village de Kellinch, rendit les dernières années de lady Elliot plus heureuses, et lui promit de la remplacer, autant qu'il lui serait possible, auprès de ses enfans. Elle continua en effet, après la mort de lady Elliot, à vivre dans la même intimité avec la famille, et l'on pensait généralement que sir Walter n'aurait pu mieux faire que de l'engager à *remplacer* sa digne compagne, à devenir la mère des trois jeunes personnes confiées à ses soins; mais treize années s'écoulèrent sans qu'il en fût question; ils continuèrent à être voisins, intimes amis, et rien de plus : ni l'un ni l'autre n'avait formé de nouveaux liens.

On comprendra facilement que lady Russel, d'un âge et d'un caractère raisonnables, possédant déjà un titre, une belle fortune,

n'avait pas eu même la pensée de se remarier. Une femme qui n'est plus jeune a souvent tort de reprendre les chaînes du mariage, et les reprendre avec sir Walter Elliot eût été une folie impardonnable; lady Russel le connaissait trop bien pour en être tentée. Mais qu'un homme veuf à quarante-un ans, et chargé de trois jeunes filles, n'ait pas eu l'idée de prendre une seconde femme, c'est ce qui demande une explication, et la voici :

Après lui-même, le premier objet de ses affections était sa vivante image, qu'il aimait à retrouver dans Elisabeth, sa fille aînée; il se souciait très-peu des deux cadettes, auxquelles il ne pensait que lorsqu'il voyait leurs noms inscrits dans le *Baronnetage;* mais pour sa fille chérie, il aurait volontiers sacrifié tout, ce dont il n'était pas très-tenté. Dans les premières années de son veuvage, il avait fait deux ou trois tentatives, une fois auprès d'une lady dont le titre flattait son orgueil, une autre auprès d'une jeune héritière, et enfin une dernière auprès d'une beauté à la mode; mais ayant échoué, sa vanité blessée lui suggéra d'annoncer hautement qu'il aimait trop sa chère Elisabeth pour lui donner une belle-mère, et qu'elle suffisait à son bonheur. Elle

jouissait donc entièrement de son droit d'aînesse, et presque de ceux de fille unique et de maîtresse de maison ; à seize ans, elle était parvenue à tenir exactement le rang de lady Elliot. Elle était aussi belle femme que son père avait été bel homme ; elle avait le même degré de vanité sur sa figure et sur son nom, et la même nullité à tout autre égard ; enfin, elle lui ressemblait tellement, qu'il avait le plaisir de s'admirer lui-même en admirant sa fille, et l'influence d'Elisabeth et sa considération augmentaient chaque jour : elle en jouissait sans partage. L'alliance de Maria, sa fille cadette, avec un bon gentilhomme, M. Charles Musgrove d'Upercross, lui donna un peu d'importance factice. Il aimait à parler de madame Charles Musgrove ; mais comme elle n'était plus là, elle ne nuisait pas à Elisabeth ; et la seconde, la douce, l'intéressante Alice, qui aurait obtenu le premier rang avec des gens dignes de l'apprécier, n'était rien aux yeux de son père et de sa sœur, et comptait pour rien dans la maison, quoiqu'elle se chargeât de tout ce qu'il y avait de pénible et d'ennuyeux. Ses paroles n'avaient aucun poids, ses avis n'étaient jamais demandés ; elle était *Alice*, et voilà tout. Mais ne la plaignez pas

trop; son caractère adorable, son jugement exquis, une élégance physique et morale qu'elle tenait de sa mère, l'avait rendue la favorite de lady Russel; cette dame aimait généralement toute la famille, mais Alice seule lui rappelait l'amie qu'elle n'avait cessé de regretter.

Quelques années auparavant, Alice avait été très-jolie, moins par la régularité de ses traits, qui n'égalaient pas ceux de sa sœur aînée, que par beaucoup de fraîcheur et une aimable physionomie; mais elle avait beaucoup maigri et pâli, et même lorsqu'elle était dans tout son éclat, son père n'avait jamais voulu convenir qu'elle fût bien: des traits fins et délicats, des yeux d'un noir velouté, un teint clair de brune, tout cela n'avait aucun rapport avec lui et avec la belle Elisabeth, et ne pouvait lui plaire: il n'accordait la beauté qu'à des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un nez aquilin, des lèvres fines et vermeilles, et une taille bien prise et bien roide, au-dessus de la grandeur ordinaire; celle d'Alice était moyenne et pleine de grâces qu'elle n'avait pas perdues. Alice, si différente de ce beau modèle, et qui n'avait plus même la fraîcheur de la jeunesse, ne lui paraissait pas

digne d'être regardée; il n'avait plus aucun espoir d'inscrire à côté de son nom celui d'un époux digne de figurer dans son livre favori; mais Elisabeth, toute belle et toujours belle, lui procurerait sûrement ce plaisir indicible, et ferait sans doute un très-brillant mariage.

Il arrive quelquefois qu'une femme approchant de trente ans est plus belle encore que dans sa jeunesse, si du moins elle n'a eu ni chagrins ni maladie, ces deux fléaux de la beauté. De vingt à trente, une femme ne perd aucun de ses charmes, et sait mieux les faire valoir : Elisabeth Elliot en était la preuve; elle était exactement la même à vingt-neuf ans qu'à dix-huit; son père ne cessait de le dire et de l'admirer : Alice maigrissait, Maria grossissait; lady Russel avait depuis long-temps quelques rides aux tempes et au front même; au grand regret de sir Walter, il avait entrevu quelques cheveux qui blanchissaient; lui seul et sa fille Elisabeth restaient invulnérables contre les injures du temps.

Elisabeth n'était pas tout-à-fait aussi contente; son père, et même son miroir, lui disaient bien qu'elle était toujours belle; mais elle ne pouvait se dissimuler qu'ils le lui disaient au moins depuis treize à quatorze ans.

Elle avait été si jeune maîtresse et souveraine dans la maison de son père, qu'elle-même devait se croire plus âgée, et le paraître surtout aux yeux des étrangers qui la voyaient depuis si long-temps à la même place : pendant treize longues années, elle avait fait les honneurs de la table, assise au haut bout avec un air d'importance et de dignité qui la vieillissait même dans sa première jeunesse; décidant de tout, engageant, grondant, renvoyant les domestiques comme bon lui plaisait; disposant à son gré d'un équipage à quatre chevaux, dont elle occupait le fond à côté de lady Russel; la suivant immédiatement dans les salons et les visites du voisinage; ouvrant tous les bals du comté avec la même attitude, les mêmes pas, et treize printemps l'avaient vue voyager sur la route de Londres avec son père, qui la produisait toutes les années dans le grand monde pendant la saison des longues soirées. Elisabeth calculait tristement combien de fois elle était allée et revenue sans la moindre variation que celle de l'atmosphère, sans le moindre changement dans son sort ou dans sa figure; ce calcul la conduisait à celui de ses années, et ramenait toujours les deux croix et le nombre neuf, si près de la troi-

sième. Sans doute elle était très-satisfaite d'être encore aussi belle qu'elle l'eût jamais été ; mais elle voyait s'approcher l'époque dangereuse où la fraîcheur se fane, où la beauté passe ; elle n'aurait pas été fâchée de voir le nom de quelque ancien baronnet à côté du sien dans le livre chéri de sir Walter, qu'elle lisait aussi avec plaisir dans la fleur de sa jeunesse, mais qu'elle commençait à trouver fastidieux. La date du jour de sa naissance et celle du mariage de sa sœur cadette lui étaient devenues insupportables : quand son père, après sa lecture journalière, laissait le livre ouvert sur la table, le premier soin d'Elisabeth était de le fermer, et de le pousser loin d'elle avec une expression d'humeur et de dépit. Une circonstance ajoutait encore à son dégoût pour ce livre : cette ligne écrite par son père, à la fin de l'article de famille, *héritier présomptif, William Walter, écuyer,* etc., etc., lui perçait le cœur, et non sans raison. Dès sa plus tendre jeunesse, on l'avait habituée à l'idée que cet *héritier présomptif* à qui la terre de famille était substituée, dans le cas où elle n'aurait point de frère, deviendrait un jour son mari, et sir Walter assurait que les choses ne pouvaient

aller autrement; il ne connaissait point ce jeune homme, mais il suffisait qu'il s'appelât *Elliot*, et qu'il dût hériter de Kellinch-Hall, pour être accompli, et ce parti devenait alors le plus convenable pour son adorable Elisabeth.

Bientôt après la mort de lady Elliot, sir Walter rechercha ce parent, alors âgé de vingt ans; quoique ses avances fussent reçues assez froidement, il les redoubla, attribuant cette froideur à la timidité de la jeunesse; et dans une de ses excursions à Londres, Elisabeth étant alors dans tout l'éclat de sa beauté, il força presque son jeune parent, qui étudiait le droit, de venir admirer sa belle cousine, convaincu qu'il en serait bientôt passionnément amoureux. Rien de la part du jeune homme ne confirma cette espérance, mais Elisabeth ne le trouva pas moins très-agréable. « C'est l'excès de l'admiration et le trouble d'une passion soudaine qui l'a retenu, disait sir Walter; il faut l'encourager, il s'expliquera bientôt. » En conséquence, il fut invité à venir passer les vacances à Kellinch-Hall; il fit un salut qu'on prit pour un consentement; il fut attendu de semaine en semaine, de jour en jour, et ne vint pas. Le printemps suivant,

on le retrouva à Londres, toujours plus agréable aux yeux de la belle Elisabeth : on lui fit de tendres reproches, auxquels il répondit poliment. Il fut de nouveau encouragé, invité, attendu ; il ne vint point encore, et les premières nouvelles qu'on reçut de lui, furent la communication de son mariage ; au lieu de poursuivre la ligne marquée à l'héritier de la famille Elliot, il avait préféré l'indépendance, en épousant une femme riche, mais d'une naissance très-inférieure à la sienne.

On comprend que l'orgueil de sir Walter fut doublement blessé ; son Elisabeth rejetée, et un vil sang plébéien figurant dans le *Baronnetage*, c'était plus qu'il ne pouvait supporter : il trouvait aussi que, comme chef de la famille, il aurait dû être consulté, surtout après avoir pris publiquement le jeune homme sous sa haute protection. « On nous a vu ensemble, disait-il, deux fois au parc, et une fois sous le portique de la chambre des communes ; on croira que j'approuve cette indigne alliance. » Il témoigna son ressentiment, qui fut peu sensible au nouvel époux ; il n'essaya ni apologie ni excuse, et parut, par son oubli total de la famille de Kellinch-Hall, desirer aussi d'en être oublié. Sir Walter ne l'honora

plus d'aucun souvenir, et toute relation cessa; mais Elisabeth ne put l'oublier aussi complètement; même après plusieurs années, elle ne pouvait penser à cet ingrat cousin sans un vif sentiment de colère : c'était le seul homme pour qui son cœur de glace eût été légèrement ému; c'était celui qui, à tous égards, lui convenait le mieux; ce mariage l'aurait laissée en possession du beau nom d'Elliot, et de la *souveraineté* de Kellinch-Hall, deux avantages que son père l'avait accoutumée à regarder comme au-dessus de tout : elle ne pouvait donc s'empêcher de soupirer encore et de jeter le *Baronnetage* avec dépit, quand elle y voyait écrit de la main de son père : *Héritier présomptif, William Elliot, fils du second Walter Elliot, marié le.... avec....* Ce paragraphe avait été écrit dans le temps où sir Walter espérait d'y ajouter le nom de sa fille : il n'avait pu prendre sur lui d'y mettre celui de la femme de son cousin, et il pouvait alors se flatter de nouveau de pouvoir inscrire celui d'Elisabeth. La jeune dame Elliot venait de mourir sans laisser d'enfans; mais sa mort n'atténuait point les torts qu'on avait à reprocher à son mari; peut-être à-présent qu'il était veuf, on aurait pu lui par-

donner cette mésalliance; mais sir Walter et sa fille avaient appris que, peu sensible à l'honneur de leur appartenir et de porter le nom d'Elliot, il parlait avec mépris et légèreté de cet honneur, et même de la terre dont il devait hériter un jour, et cela était impardonnable. Elisabeth passait donc une moitié de sa vie à regretter que William Elliot ne l'eût pas demandée, et l'autre moitié à déclarer que la bassesse de ses sentimens le rendait indigne du bonheur de la posséder. Telles étaient les sensations qui remplissaient le vide de la vie de la belle Elisabeth ; elle s'écoulait inutilement dans le cercle étroit d'une société de campagne, sans intérêt, sans autre activité que celle de la toilette, peu variée, ainsi que ses plaisirs, hors de la maison, et sans talens, sans occupation lorsqu'elle y restait; mais un nouvel incident vint mettre quelque mouvement dans cette existence insipide, en lui donnant de la sollicitude, et la tirant de son état ordinaire.

Son père lui confia qu'il était très-arriéré sur ses revenus, criblé de dettes, et ne sachant où prendre de l'argent. Chaque jour il recevait ou des comptes énormes des marchands qui fournissaient sa maison, ou des

lamentations de son agent, M. Shepherd, à qui il les renvoyait; la lecture même du *Baronnetage*, à laquelle il avait recours dans sa détresse, ne pouvait le distraire, et quand il avait lu en se redressant : *Sir Walter Elliot, chevalier baronnet, seigneur de Kellinch-Hall*, il baissait la tête en soupirant, et en pensant qu'il n'avait plus les moyens de soutenir ces beaux titres. Kellinch-Hall était une belle et bonne propriété, mais non pas égale à la dépense qu'elle exigeait de son possesseur. Tant que lady Elliot avait vécu, son savoir-faire, son ordre parfait, son économie sur de petits objets qui reviennent à chaque instant, et dont la dilapidation ne fait rien ni pour le bonheur ni pour le faste, avaient égalisé les revenus et les dépenses; mais depuis qu'elle n'était plus, l'entretien de la maison excédait chaque année les rentes. Quand M. Shepherd le représentait à sir Walter, il assurait qu'il ne lui était pas possible de retrancher la moindre chose, qu'il ne faisait rien au-delà de ce que sir Walter Elliot était tenu de faire; en attendant, les dettes s'augmentaient, les marchands criaient, menaçaient, et les choses en vinrent au point qu'il ne lui fut pas possible de cacher sa gêne même à sa fille chérie, à qui il aurait

voulu épargner cette inquiétude. Déjà le dernier printemps, pendant leur course à la ville, il lui avait fait entendre que des réductions dans leur manière de vivre devenaient indispensables. « Je vous prie, chère Elisabeth, lui avait-il dit, de penser à ce que nous pourrions retrancher; quant à moi, j'avoue que je ne vois pas un seul article dont il nous soit possible de nous passer. »

« J'y penserai, avait-elle répondu avec dignité; » et, il faut lui rendre justice, elle s'en occupa sérieusement, et proposa enfin deux branches d'économie : l'une, de cesser quelques charités annuelles aux pauvres de leur paroisse, continuées par habitude depuis la mort de lady Elliot, mais qui lui paraissaient très-inutiles; l'autre, de n'apporter aucun présent à sa sœur Alice, comme c'était leur coutume. Elle ajouta, avec un air contrit, que s'il le fallait absolument, on renverrait d'une année à faire un ameublement neuf au salon de compagnie, quoique celui qui y était déjà depuis trois ans ne fût plus du tout à la mode. Sir Walter, en adoptant les deux premières réductions, dit que celle du meuble lui paraissait impossible, que le laisser encore serait un aveu public de sa pénurie, et qu'il fallait sur

toutes choses la cacher avec soin, et faire des économies qui ne parussent pas : mais c'est bien cela qui devint impossible! Les charités, le présent d'Alice, même la privation du meuble, ne furent pas des moyens suffisans pour rétablir la balance dans les affaires de sir Walter, et lui-même se vit forcé d'en chercher de plus efficaces. Elisabeth ne trouva plus rien à proposer, mais en revanche elle se plaignait horriblement dès qu'il était question de toucher à son bien-être; la bonne chère, la parure, l'élégance de sa toilette et de la maison, et le carrosse à quatre chevaux, lui semblaient, ainsi qu'à son père, des objets de première nécessité : ni l'un ni l'autre n'étaient capables du moindre sacrifice qui compromettait leur dignité ou diminuait leurs jouissances. Sir Walter ne pouvait vendre la terre de Kellinch-Hall, puisqu'elle était substituée aux mâles de la famille. Une petite partie du domaine lui appartenait en propre, mais ce dont il pouvait disposer était depuis longtemps hypothéqué à ses créanciers, et lors même qu'il aurait pu vendre avec avantage, il ne l'aurait pas voulu ; il trouvait que c'était dégrader son nom, et que la terre de Kellinch-Hall devait rester intacte comme il l'avait reçue.

Il se décida enfin à prendre les avis de son ami et agent, M. Shepherd, et de lady Russel; il espéra que ces deux bonnes têtes trouveraient quelques expédiens pour le tirer d'affaire, et qui ne blesserait en aucune manière ni ses goûts, ni ceux de sa fille Elisabeth, ni leur orgueil; ils furent donc priés de se rendre à Kellinch-Hall pour une affaire essentielle.

CHAPITRE II.

Monsieur Shepherd était un avocat adroit, circonspect et flatteur; quelles que fussent ses vues sur sir Walter, il préférait que ce qu'il y avait de désagréable à lui dire sortît d'une autre bouche que de la sienne; il se défendit donc de donner le plus léger avis, se référant implicitement à celui de lady Russel, dont *l'excellent jugement, le tact parfait, la raison éclairée, l'esprit supérieur,* trouveraient certainement le meilleur moyen de remédier aux inconvéniens du moment.

Lady Russel était en effet la personne qui prenait l'intérêt le plus vif et le plus réel à cette affaire, et s'en occupait le plus sérieusement, mais elle avait plus de bon sens que d'esprit; son jugement, si vanté par l'avocat Shepherd, était bon, mais très-lent, et dans cette occasion elle éprouvait une extrême difficulté à concilier ses principes et ses préjugés. D'un côté, son intégrité stricte, un sens délicat sur l'honneur, lui faisaient sentir

l'urgente nécessité d'un sacrifice pour satisfaire les nombreux créanciers de sir Walter; mais en même temps elle souffrait pour lui de cette nécessité, et desirait de lui sauver, autant que possible, tout sentiment pénible. Le crédit et la réputation de la famille Elliot tenait aussi une grande place dans son estime; elle avait à cet égard une véritable aristocratie, et ne pouvait supporter l'idée de ce qui pouvait les abaisser. Elle était bienveillante, charitable, capable de s'attacher fortement à ses amis, régulière dans sa conduite, stricte pour tout ce qui tenait au *décorum;* toutes ses manières annonçaient ce qu'on appelle *une femme comme il faut,* et une belle et bonne éducation; elle avait le meilleur ton, un esprit assez cultivé, de la prudence, de la fermeté, mais une telle considération pour le rang et la naissance, qu'elle l'aveuglait un peu trop sur les défauts de ceux qui possédaient ces avantages; et sir Walter, baronnet, son voisin, son ami, ayant été le mari de son intime amie, étant le père de sa chère Alice, de la belle Elisabeth et de madame Charles Musgrove, tenant une bonne maison, ayant le premier rang dans cette partie du comté, lui paraissait, à tous ces titres, un être très-res-

pectable, qu'elle plaignait profondément d'être forcé de descendre de ses grandeurs, et de changer un genre de vie assorti à sa naissance. Il le fallait cependant, cela n'admettait aucun doute ; mais comment, mais de quoi fallait-il se priver? Lady Russel se creusa la tête pour imaginer des retranchemens, des plans d'économie qui ne fissent pas trop de peine à sir Walter et à sa chère Elisabeth : elle fit les calculs les plus exacts; rien ne répondait au double but de payer les dettes et de n'éprouver aucune privation trop sensible. Enfin elle fit ce que personne n'avait jamais fait, elle consulta Alice, que son père et sa sœur regardaient comme n'ayant nul intérêt dans cette grande résolution. Lady Russel, qui faisait plus de cas de son opinion, lui demanda son avis, qui entraîna le sien en faveur de la probité contre l'ostentation. La décision d'Alice fut positive et invariable; elle conseilla les mesures les plus rigoureuses, la réforme la plus complète, le plus prompt remboursement de toutes les dettes; elle n'admettait aucune jouissance que celles de la justice et de l'équité. Elle parla avec tant de force et d'éloquence, que lady Russel fut convaincue; mais il n'était pas si facile de convaincre sir Walter.

« J'userai de toute mon influence, » dit-elle à sa jeune amie (en ajoutant de nouvelles réductions sur son papier, d'après le plan proposé par Alice), et recommençant ses calculs. « Si nous pouvons persuader votre père, ajouta-t-elle, dans sept ans il sera complètement libéré; j'espère qu'il se rendra à l'évidence, ainsi qu'Elisabeth, et que nous leur ferons entendre que Kellinch-Hall est en lui-même une propriété assez respectable pour qu'elle ne perde pas de son lustre par ces réductions; que la véritable dignité de sir Walter Elliot est trop bien établie pour que son honneur en souffre aucune tache; que les gens sensés, au contraire, l'en estimeront davantage. Que fera-t-il en effet? ce que plusieurs de nos premières familles ont fait ou devraient faire : il n'y a rien là d'extraordinaire, rien dont on puisse le blâmer; et souvent c'est l'opinion du monde, ou celle qu'on lui suppose, qui fait la plus grande partie de nos souffrances, lorsqu'il faut prendre une résolution difficile. « J'ai l'espoir que nous réussirons, disait-elle à Alice; mais soyons fermes; répétons-lui que le premier devoir d'un honnête homme, lorsqu'il a contracté des dettes, est de les payer; et quoique je sente aussi bien que lui tous les

égards qu'un gentilhomme et le chef d'une illustre famille a droit d'attendre, on en doit plus encore au caractère d'un homme probe et honnête. »

Alice la conjura de parler fortement à ses parens d'après ces principes; comme rien ne lui aurait coûté pour remplir un tel devoir, elle aimait à se persuader que son père et sa sœur penseraient comme elle, et préféreraient une réforme complète à des demi-mesures, qui sont aussi des privations, et ne remédient à rien; elle pensait avec raison qu'il valait mieux trancher dans le vif, et s'ôter même la possibilité de continuer par habitude un genre de vie dispendieux. Elle connaissait assez Elisabeth pour être sûre que le sacrifice de la voiture à quatre chevaux ne lui coûterait pas plus que la réduction de deux. En effet, quelle humiliation d'être vue dans ce chétif équipage! Il en était de même de plusieurs autres objets de luxe, dont lady Russel avait retranché la moitié, et qu'Alice fit retrancher entièrement.

Sachant combien ses avis seraient de peu conséquence, elle pria lady Russel de parler, de déployer toute sa persuasive éloquence, qu'elle appuierait de son faible pouvoir; mais

ce fut en vain; l'éloquence de lady Russel n'eut aucun succès, et l'avis d'Alice ne fut pas même écouté; dès les premiers mots du projet de réforme entière, sir Walter et miss Elisabeth jetèrent les hauts cris : Un tel projet était insensé, impraticable. Quoi! chaque jouissance, chaque bien-être, chaque *devoir* d'un homme tel que lui; ses chevaux, sa table ouverte, son nombreux domestique, ses voyages à Londres, son train de maison, toutes ces dépenses *de première nécessité* devaient être retranchées ou réduites! avoir à peine l'existence d'un gentilhomme de campagne, lui, sir Walter Elliot! Impossible, absurde. Ces mots furent cent fois répétés par le père, par sa fille chérie. « Non, non, dit sir Walter avec fermeté; qu'on cherche d'autres moyens moins humilians; non, je quitterai plutôt Kellinch-Hall, que d'y rester sous de telles conditions. »

Quitter Kellinch-Hall.... M. Shepherd, qui jusqu'alors avait gardé le silence, ouvrit les oreilles, et saisit ce mot. Il était lui-même un des créanciers de sir Walter, et par conséquent fort intéressé à ces retranchemens; et persuadé qu'on n'en ferait aucun qu'on ne changeât de demeure, c'était son unique projet,

qu'il n'avait pas encore osé mettre en avant persuadé que lady Russel aurait la même idée; elle ne l'avait pas eue; mais n'importe, puisque sir Walter lui-même supposait la chose possible, il n'eut plus aucun scrupule, et dit avec le ton d'un flatteur, que la bonne tête de sir Walter avait trouvé là le seul moyen de parer aux difficultés de sa situation sans perdre aucune jouissance personnelle, et en conservant toute sa dignité. « Il est très-vrai, dit-il, que sir Elliot ne pouvait changer son genre de vie, ni rien retrancher du train d'une maison si renommée pour sa grandeur, son hospitalité et son ancienne dignité; mais dans toute autre demeure il serait le maître d'arranger son existence et son genre de vie comme il le voudrait. *Quitter Kellinch-Hall* était le seul moyen, et il se rangeait de l'avis de sa seigneurie, qui, sans contredit, était le meilleur. »

Sir Walter fut d'abord un peu surpris; jamais il n'avait eu une telle idée, et n'en avait parlé que pour exprimer son horreur des réductions; mais flatté des éloges de Shepherd sur sa bonne judiciaire, frappé peut-être de l'indépendance qu'on lui avait présentée, il fit peu d'objections, dit seulement qu'il y

penserait encore, et après quelques jours de doute et d'indécision, la grande affaire fut déterminée, et la question actuelle fut de savoir où l'on irait s'établir. Trois alternatives se présentaient : Londres, Bath, ou quelque autre maison de campagne. Tous les vœux d'Alice étaient pour le dernier parti. La plus petite maison dans le voisinage où elle pourrait encore jouir de la société de lady Russel, être auprès de sa sœur Maria, et goûter encore le plaisir de voir les prairies, les bosquets de Kellinch-Hall, était l'objet de son ambition : mais son destin accoutumé en ordonna autrement. La pauvre Alice avait toujours vu ses vœux contrariés ; ils le furent encore dans cette occasion : elle détestait le séjour de Bath, et Bath fut choisi pour y fixer la demeure de la famille Elliot.

Sir Walter aurait préféré Londres, mais sir Shepherd sentit que le séjour en était trop dangereux, et occasionerait trop de dépense ; avec son adresse ordinaire, il vint à bout de le dissuader de Londres, et de lui faire préférer Bath. « C'est, lui dit-il, le seul lieu qui convient à ces circonstances : vous pouvez là conserver votre importance, l'augmenter même par la comparaison, faire peu de dépense,

et vous ne vous éloignez que de cinquante milles de Kellinch-Hall, que vous pourrez surveiller. » Lady Russel passait à Bath une partie de l'hiver, ce qui fut pour sir Walter d'un grand poids. Elisabeth pensa qu'elle jouerait là un rôle plus distingué, et serait moins confondue dans la foule. Elle et son père en vinrent enfin à desirer ce changement de domicile, et à croire qu'il y avait tout à gagner, et rien à perdre.

Lady Russel avait toujours penché pour Bath ; elle s'était défendue d'insister pour ne pas causer trop de peine à sa chère Alice ; mais lorsque tout fut décidé, elle tâcha de lui faire prendre son parti ; et, de son côté, Alice, toujours sensée, toujours prête à se sacrifier pour les autres, imposa silence à ses propres sentimens. C'était trop exiger de sir Walter, que d'habiter une simple petite maison de campagne dans la voisinage de sa belle terre ; Alice elle-même aurait éprouvé des sentimens très-pénibles, qu'elle n'avait pas prévus. Lorsqu'on est forcé d'abandonner un lieu chéri, le plus qu'on s'en éloigne est le mieux. D'autres lieux, d'autres objets ; la légèreté naturelle à l'homme, peuvent distraire, et diminuer des regrets que la présence et le rapprochement du lieu

qu'on a quitté nourrissent sans cesse; et si quelqu'un qui vous est étranger, indifférent, habite sous vos yeux cette demeure que vous avez pris plaisir à ranger, soigne ou néglige les bosquets, les fleurs que vous avez plantées, se promène dans les sentiers que vous avez tracés, et qui ne reçoivent plus l'empreinte de vos pas, le supplice devient alors presque insupportable. Lady Russel, plus prévoyante qu'Alice, et qui sentait ce qu'elle aurait souffert en habitant toute l'année une autre maison près de Kellinch-Hall, jouit de ce que ce chagrin lui serait épargné. La maison qu'elle occupait au village de Kellinch, et qu'elle avait nommé *la Retraite*, était assez éloignée du château, et située de manière qu'il n'était point en vue; Alice pourrait y passer sans danger quelques mois d'été, et le séjour de Bath conviendrait à sa santé, qui, depuis quelques années, était assez languissante; elle s'accoutumerait à cette ville agréable en elle-même, et très-animée pendant la saison des bains, et ayant, dans tous les temps, une bonne société. Le dégoût qu'Alice avait pour ce séjour était fondé sur ce qu'elle y avait été placée d'abord après la mort de sa mère, dans un pensionnat très-ennuyeux, et qu'un hiver qu'elle y avait

passé avec lady Russel avait été marqué pour elle par un chagrin très-vif qui décolorait encore tous les objets. Lady Russel, au contraire, aimait Bath passionnément; il lui paraissait impossible qu'Alice, aimable et bonne comme elle était, ne s'y plût pas autant qu'elle y plairait elle-même. Alice avait vécu trop retirée, elle était trop peu connue; une défiance d'elle-même, suite naturelle de la manière dont on la traitait chez son père, la rendait timide et silencieuse; son amie espérait qu'une société plus nombreuse l'animerait, et la ferait paraître à son avantage.

C'était beaucoup sans doute d'avoir obtenu de sir Walter de quitter son château; mais ce n'était pas tout, et le plus difficile restait à faire; c'était de l'engager à louer cette belle demeure : passe encore de ne plus l'habiter, mais la voir habitée par une autre personne, était une épreuve de courage à laquelle des têtes plus fortes que celle de sir Walter auraient succombé : il ne pouvait supporter l'espèce de dégradation qu'il trouvait à être obligé de louer sa maison. Sir Shepherd, qui, dans son zèle pour le libérer de ses dettes, lui avait le premier présenté cette idée, en lui offrant de mettre un avis dans les papiers publics,

avait été contraint de se taire, et de promettre le secret le plus profond sur cette intention déshonorante pour un homme tel que sir Walter. « Je ne veux absolument pas, avait-il dit, offrir Kellinch-Hall à qui que ce soit; il ne sera loué que dans la supposition que j'en sois vivement sollicité par quelqu'un digne à tous égards de l'habiter et d'y remplacer sir Walter Elliot, et mon consentement doit être regardé comme une faveur que je n'accorderai pas légèrement. » Ainsi sir Shepherd, lady Russel, ni Alice, n'osèrent plus parler du projet de louer, qui cependant aurait bien avancé les affaires; mais, pour le moment, il fallut se contenter d'avoir obtenu l'éloignement du propriétaire. Outre l'économie, lady Russel avait encore une excellente raison pour être charmée de ce changement de domicile; Elisabeth avait depuis quelque temps formé une liaison qui déplaisait fort à lady Russel, et qu'elle desirait interrompre; c'était une mistriss Clay, fille de sir Shepherd, qui, après un imprudent et malheureux mariage, ayant perdu son mari, était revenue vivre chez son père avec deux enfans, fruit de cet hymen. Cette jeune veuve, très-légère, pour ne rien dire de plus, coquette, insinuante,

connaissant tous les moyens de se rendre agréable à ceux qu'elle avait besoin de captiver, et l'étant tellement à miss Elliot, que, malgré tout ce que lady Russel avait pu lui dire sur l'inconvenance d'une semblable relation, malgré son orgueil, elle en avait fait son amie intime, ou plutôt sa complaisante assidue; car Elisabeth était aussi incapable que mistriss Clay d'une véritable amitié; mais cette dernière fit si bien, et flatta tellement le père et sa fille bien-aimée, qu'elle avait séjourné quelque temps à Kellinch Hall, au grand déplaisir de lady Russel. Ce n'était pas la première occasion où cette dame aurait pu s'apercevoir de son peu d'influence sur Elisabeth; elle n'en avait aucune, et n'avait jamais pu rien obtenir d'elle au-delà des attentions et des égards extérieurs. Chaque année la bonne lady avait fait ce qu'elle avait pu pour qu'Alice fût aussi du voyage de Londres, sans y avoir réussi. *Qu'est-ce qu'Alice ferait à Londres?* était la réponse ordinaire; et si lady Russel devenait plus pressante, essayait de faire sentir l'injustice et l'égoïsme d'un arrangement si étrange, Elisabeth prenait son grand air de dignité, prononçait d'un ton sec que cela ne se pouvait pas, et tout était dit. Dans d'autres

occasions, lady Russel avait voulu l'aider de son jugement et de son expérience, elle avait toujours trouvé une opposition positive. Elisabeth ne voulait faire que ce qui lui plaisait, et le prouva en résistant de la manière la plus marquée lorsqu'il fut question de mistriss Clay, déclarant qu'elle lui plaisait, qu'elle lui convenait, et que personne n'avait le droit de s'opposer à ce qu'elle la reçût. Lady Russel eut donc un double chagrin, et de la résistance opiniâtre d'Elisabeth, et de la voir s'éloigner de la plus aimable, de la plus méritante des sœurs, pour se livrer à une personne qui n'aurait dû être pour elle qu'une simple connaissance et l'objet d'une froide politesse, comme fille de sir Shepherd, employé par son père; car, sans cette circonstance, la fière Elisabeth, fille aînée de sir Walter Elliot, et mistriss Pénélope Clay, fille d'un avocat, ne se seraient jamais rencontrées.

Lady Russel trouvait dans son aristocratie cette liaison très-inégale pour la naissance, et très-dangereuse par le caractère reconnu de cette femme : un changement de demeure, une distance de plus de cinquante milles devaient nécessairement rompre cette habitude,

et sûrement Elisabeth trouverait à Bath des connaissances plus convenables que madame Pénélope Clay, ce qui paraissait à lady Russel un objet d'une grande importance. Elle n'aimait pas Elisabeth pour elle-même, c'était bien impossible; mais elle s'intéressait à elle, parce qu'elle était la fille de son amie, et sans qu'elle s'en doutât elle-même, la beauté et la digne froideur d'Elisabeth lui imposaient; elle ne l'aimait pas comme elle aimait Alice; mais elle admirait sa belle figure, sa belle tenue, la manière dont elle soutenait son rang, à l'exception cependant de son amitié pour mistriss Clay, qu'elle ne pouvait ni comprendre ni approuver.

CHAPITRE III.

« Je demande la permission de vous faire observer, dit un jour M. Shepherd après avoir lu les papiers-nouvelles à Kellinch-Hall, que la circonstance actuelle nous est très-favorable. La paix va ramener au port nos plus riches officiers marins; tous auront besoin d'une demeure : c'est une excellente occasion, sir Walter, d'avoir un bon choix de locataires sûrs et honorables. Plus d'une grande et noble fortune a été faite durant la guerre : si quelqu'amiral opulent prenait fantaisie de Kellinch-Hall, sir Walter, qu'en pensez-vous?

— Que ce serait un homme vraiment fortuné, répondit sir Walter avec hauteur; voilà tout ce que j'ai à dire; s'emparer de Kellinch-Hall serait certainement la plus belle prise qu'il eût faite de sa vie, hein! Shepherd, qu'en pensez-vous? »

L'avocat rit d'un air d'approbation à ce bon mot; puis il ajouta comme par une seconde réflexion : « J'ose vous assurer, sir

Walter, que, pour les affaires, les marins sont en général les gens les plus coulans que je connaisse. J'ai eu quelquefois à traiter avec eux, et je suis forcé de convenir que je leur ai trouvé des idées très-libérales; ils ne marchandent point, et sont, à tous égards, les locataires les plus agréables qu'on puisse desirer. Si donc quelque bruit, quelque soupçon de votre intention de quitter la campagne se répandaient, ce qui serait très-possible, chacun sait combien il est difficile que les actions et même les projets d'un homme d'une naissance distinguée n'attirent pas l'attention, ne réveillent pas la curiosité : chaque état a ses charges, ses inconvéniens. Moi, par exemple, qui ne suis que John Shepherd, avocat, je puis, autant qu'il me plaît, cacher mes petites affaires de famille, personne ne les juge dignes d'être observées; mais tout le monde a les yeux ouverts sur sir Walter Elliot. Je m'aventure donc à dire que je ne serai point surpris si, malgré toutes mes précautions, quelque rumeur de vos desseins avait percé; or, dans cette supposition, comme il n'est pas douteux qu'il se présentera une foule d'amateurs d'une demeure aussi magnifique, si, dans le nombre, il se trouvait quelque amiral,

je pense que vous feriez bien de lui donner la préférence, bien entendu que je serai toujours prêt à vous sauver l'ennui de traiter un tel sujet, et que je ferai tous les arrangemens. »

Sir Walter ne répondit que par un léger signe de tête ; mais bientôt après il se leva, et se promenant dans la chambre, il dit avec le ton du sarcasme, qu'un marin sortant d'habiter un vaisseau serait bien surpris de se trouver dans une telle demeure.

Madame Clay était présente ; quand son père venait à Kellinch-Hall, elle l'accompagnait toujours pour voir sa chère miss Elliot, et rendre ses hommages à sir Walter ; elle prit la parole :

« Oui sans doute, dit-elle ; il me semble les voir regarder autour d'eux avec admiration, et bénir leur heureuse étoile, et le bon vent qui les a conduits dans un si beau parage ; mais je suis d'ailleurs tout-à-fait de l'avis de mon père ; un marin est un charmant locataire ; l'argent ne coûte rien à ces gens-là, et ils sont si soigneux, si propres ! ils aiment que leur maison soit en ordre comme un vaisseau pavoisé. Votre belle collection de tableaux, sir Walter, si vous la laissiez, serait bien en

sûreté; les bosquets, les jardins seront soignés comme ils l'ont toujours été. Vous, ne craignez rien, miss Elliot, votre jardin de fleurs ne sera pas négligé.

— Quant à tous ces objets, répondit froidement sir Walter, supposé même que je pusse me résoudre à louer ma maison, je ne prétends nullement, je vous assure, abandonner ainsi ce que je réservais pour mes plaisirs. Je ne me sens pas du tout disposé à favoriser un homme qui, pour quelques misérables guinées, s'impatronisera dans mes possessions; il aura le parc, à la bonne heure, et peu de marins, je crois, peuvent se vanter d'en avoir vu un semblable; mais j'imposerai d'abord les restrictions qu'il me plaira sur tout ce qui était à mon usage. Je ne me soucie nullement que les bosquets et les jardins, non plus que les boulingrins, soient à l'usage de tout le monde, et qu'on puisse s'y promener à toutes les heures. Je recommande à miss Elisabeth Elliot d'être sur ses gardes, et de ne point céder non plus son jardin de fleurs. Je le répète, je suis très-peu disposé d'accorder aucune faveur à un locataire, fût-il amiral ou prince; c'en est une assez grande que de consentir qu'il habite Kellinch Hall. »

Après une courte pause, sir Shepherd se hasarda à dire respectueusement qu'il y avait dans de tels traités des usages établis qui rendaient très-facile un accord entre le propriétaire et le locataire. « Vos intérêts, sir Walter, ajouta-t-il, sont en bonnes mains; fiez-vous à moi pour n'accorder rien au delà de ce qu'il faut absolument. J'ose dire que sir Walter Elliot ne peut être plus jaloux de la conservation de ses propriétés que John Shepherd, son très-humble serviteur. »

Cette fois sir Walter fit un sourire approbateur, mais garda le silence. Ce fut Alice qui le rompit.

« Notre glorieuse marine, dit-elle, a tant fait pour nous et pour la gloire de notre patrie, que les braves officiers qui la commandent ont au moins un droit égal au bien-être et aux priviléges qu'on peut accorder; plus leur état est dur et pénible, plus ils sont privés pendant leur service des commodités d'une habitation, plus on doit se trouver heureux de la leur donner quand ils peuvent en jouir.» Ici la voix d'Alice baissa, et elle étouffa un soupir.

« Très-vrai, s'écria Shepherd, très-bien dit; miss Alice a grandement raison. —Ah !

certainement,.... » dit madame Clay; mais voyant miss Elisabeth sourire avec dédain, et sir Walter lever les épaules, elle n'acheva pas sa phrase. Le dernier prit ainsi la parole : « Je ne nie pas que cette profession n'ait son utilité; mais je serais bien fâché cependant que quelqu'un qui me touchât de près fût marin.

— En vérité! dit madame Clay avec le ton de la surprise; daignerez-vous, sir Walter, m'en expliquer les motifs? — Ils sont très-fondés, reprit-il; j'ai deux fortes objections contre cet état : la première, c'est que c'est un moyen d'amener des personnes d'une obscure naissance à des distinctions qui ne leur conviennent pas, d'élever des hommes de rien aux honneurs auxquels leur père et leur grand-père n'auraient jamais songé, et pourquoi? parce qu'ils ont la sottise de s'exposer à recevoir des blessures qui peuvent les défigurer, et à mener une vie qui hâte la vieillesse et rend affreux avant le temps de la décrépitude. Avez-vous remarqué comme tous les marins, officiers et matelots, sont brûlés du soleil, et perdent de bonne heure la fraîcheur de la jeunesse? Un homme *comme il faut*, qui se voue à la marine, court donc le double danger

d'être devancé par quelqu'un à qui son père aurait dédaigné de parler, et de devenir prématurément un objet de dégoût. Un jour de ce dernier printemps, à Londres, je me trouvai dans un dîner en compagnie avec deux hommes qui sont des exemples de ce que je dis. Lord Saint-Yves (nous savons tous que son père était un curé de campagne qui n'avait rien au monde), pour se débarrasser de son fils, le jeta de bonne heure sur un vaisseau; le petit drôle a eu du bonheur, s'est bien conduit, que sais-je! bref, le voilà lord Saint-Yves, et moi, sir Walter Elliot, forcé de lui céder la place, et d'être au-dessous de lui. L'autre était un certain amiral Bradwin, la plus déplorable figure que vous puissiez imaginer, un visage couleur de mahogni, couperosé au dernier degré, plissé de rides, quelques mèches de cheveux gris des deux côtés, et de la poudre blanche au sommet de sa tête complètement chauve; c'était une horreur! Au nom du ciel! qui est ce vieux pelé? dis-je à un de mes amis qui était à côté de moi (sir Bazile Mortley). — Un vieux pelé! s'écria sir Bazile; y pensez-vous? C'est le brave amiral Bradwin. — Brave tant qu'il vous plaira, m'é-

criai-je, il n'en est pas moins vieux et épouvantable.

— Mais quel âge lui donnez-vous?

— Soixante ou soixante-cinq ans au moins.

— Quarante, répliqua sir Bazile, quarante, et pas davantage : c'est un jeune homme pour nous, qui sommes ses aînés de près de dix ans; mais nous n'avons pas passé la ligne.

» Peignez-vous mon étonnement! Je n'oublierai de ma vie l'amiral Bradwin; je n'ai jamais vu un aussi triste exemple de l'influence de la vie de mer; mais, du plus au moins, c'est la même chose avec tous les marins; ils en sont tous logés là, et cela n'est pas étonnant; exposés à tous les temps, à tous les climats, jusqu'à ce qu'il soit impossible de les regarder! c'est une vraie pitié! Et combien encore il y en a qui périssent avant d'avoir atteint l'âge de l'amiral Bradwin! Et le scorbut qui détruit l'émail des dents! quand il n'y aurait que cet inconvénient, je ne voudrais pas être marin, ni en avoir un dans ma famille.

— Vous êtes sévère, sir Walter, s'écria mistriss Clay; ayez compassion de ces pauvres gens. Nous ne sommes pas tous destinés à être beaux, et à ne point vieillir; c'est le partage

de quelques êtres privilégiés, et il doit les rendre indulgens. La mer n'embellit pas, c'est certain ; elle ne rajeunit pas non plus, je l'ai souvent observé ; mais n'en est-il pas de même des autres états ? Les soldats, en temps de guerre, ne sont pas mieux traités et ménagés que les matelots ; et même dans des professions plus tranquilles, il y a une peine au travail d'esprit, si ce n'est du corps, qui use la vie et détruit la fraîcheur de la jeunesse. Les avocats, les légistes, enfoncés dans leurs plaidoyers, et pleins de soucis et d'inquiétudes pour eux et pour leurs cliens ; et les médecins, obligés de se lever à toutes les heures de la nuit, à courir d'une maison à l'autre par tous les temps ; et les négocians dans leur comptoir, étouffés, sans respirer un bon air, courbés sur leurs écritures, qui voûtent le dos ; et les ecclésiastiques même.... » Elle s'arrêta ici un moment, ne sachant que dire pour enlaidir le clergé. « Oui, même les ecclésiastiques, reprit-elle ; ne sont-ils pas obligés d'abord de porter un costume qui les défigure et leur ôte toute élégance, puis de s'exposer à la contagion des chambres infectées, où un mourant les appelle, ce qui peut détruire leur santé, en leur faisant respirer souvent un air empoi-

sonné? Enfin, je suis depuis long-temps convaincue que toutes ces professions très-utiles et très-honorables peut-être, n'en détruisent pas moins à la longue la fraîcheur et la beauté de ceux qui sont forcés de les exercer, et que ces deux avantages sont seulement le lot d'un bon gentilhomme vivant de ses rentes sur ses terres, ne faisant que ce qui lui plaît, dormant à son aise, mangeant bien, à des heures réglées, se promenant, sans autre occupation, sans autre pensée que de jouir de la vie et de ses propriétés : voilà ceux qui conservent avec leur santé leur belle et bonne apparence, et qui n'ont point d'âge : j'en sais et j'en vois à qui je ne donnerais pas plus de trente ans s'ils n'avaient pas des enfans de vingt. — Et quelques années par-dessus, dit Alice en riant. » Sir Walter fronça le sourcil, Elisabeth releva la lèvre ; et tous deux enchantés de l'esprit de mistriss Clay et de son adroite flatterie, lui proposèrent une promenade, et laissèrent Alice à ses pensées, plus favorables aux marins que celles de son père.

Il semblait que sir Shepherd, en insistant comme il l'avait fait pour en avoir à Kellinch-Hall, eût été doué de prophétie : le premier locataire qui se présenta fut un amiral Croft:

il était natif de Sommertshire, et ayant acquis sur mer une très-belle fortune, il desira s'établir dans ce comté, et vint à Taunton pour s'informer s'il n'y avait aucune campagne à louer dans le voisinage; M. Shepherd se trouva là par hasard pour les assises, et par *hasard* aussi parla des beautés de Kellinch-Hall devant l'amiral avec tant d'éloquence, qu'il lui donna grande envie de l'habiter; ils eurent une conférence, après laquelle l'amiral put *soupçonner* que le propriétaire de Kellinch-Hall consentirait à le lui céder, sa santé lui faisant desirer d'habiter Bath; et, de son côté, Shepherd *devina* que l'amiral Croft était, à tous égards, ce qui pouvait convenir à sir Walter, à qui il vint en parler.

« Et qui est cet amiral Croft? demanda sir Walter; est-ce un officier de fortune? Je ne les aime pas, je vous en avertis. »

Sir Shepherd répondit que celui-ci était bon gentilhomme, et nomma la place où sa famille était établie. Après une pause pendant laquelle sir Walter cherchait si ce nom se trouvait dans son livre, Alice dit : « Sir Croft est contre-amiral; il était à la bataille de Trafalgar, et il a été stationné dans les Indes orientales, où il a, je crois, passé plusieurs années; c'est un

officier très-estimé. — Et je parie ce qu'on voudra, dit sir Walter, que son visage est aussi jaune que les paremens de ma livrée? »

Sir Shepherd se hâta de l'assurer que l'amiral Croft était, il est vrai, un peu hâlé, mais pas plus que beaucoup d'autres hommes; qu'il avait d'ailleurs un visage agréable, une bonne tournure, et tout-à-fait le ton et les manières d'un homme bien né, jointes à la cordialité, à la gaîté qu'on remarque chez les marins; qu'il n'avait pas fait la moindre difficulté sur les conditions; qu'il ne demandait qu'une bonne maison où il pourrait entrer de suite. « Il savait, disait-il, qu'il devait payer sa convenance, et qu'une aussi belle habitation meublée devait être très-chère; il n'aurait pas été surpris que sir Walter eût demandé davantage. Il s'était enquis si c'était un bon pays de chasse; mais sans s'en embarrasser beaucoup, il se promenait quelquefois avec un fusil, mais ne tirait jamais. Je vous le dis, sir Walter, il a tout-à-fait le ton d'un gentilhomme. »

Sir Shepherd, qui tenait à ce que ce beau loger lui passât par les mains, fut très-éloquent sur ce sujet, pesant sur toutes les circonstances qui devaient le faire desirer. L'amiral était marié, mais sans enfans, ce qui était un grand

avantage : « Une maison sans femme n'est jamais bien tenue, observait-il judicieusement, et les enfans gâtent tout ; » donc une femme et point d'enfans était une double bénédiction du ciel pour les beaux meubles de sir Walter.

Il avait vu aussi mistriss Croft ; elle était à Taunton avec son mari présente à tout ce qui s'était dit : « Elle parle bien, elle est vive, gentille, aimable, et m'a fait une foule de questions sur la maison, sur votre famille, sur le loyer, enfin sur tout, et elle me paraît plus entendue dans les affaires que l'amiral ; d'un autre côté, elle n'est pas tout-à-fait étrangère dans ce comté, et le connaît très-bien : elle était la sœur d'un gentilhomme qui y a longtemps résidé ; il vivait, il n'y a que quelques années, à Monkford, et se nommait.... Je ne puis à présent me rappeler son nom, quoiqu'on l'ait prononcé dernièrement devant moi. Mistriss Clay, ma fille, m'entendez-vous? ne vous rappelez-vous pas le nom d'un gentilhomme qui vivait à Monkford, du frère de mistriss Croft ? »

Mais mistriss Clay était engagée dans une conversation profonde avec miss Elliot sur une forme nouvelle de chapeau, et n'entendit pas cet appel à sa mémoire.

« Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire, Shepherd, dit sir Walter, je ne puis me rappeler aucun gentilhomme résidant à Monkford depuis des siècles.

— Pardonnez-moi; c'était.... monsieur.... En vérité, je crois que j'oublierai bientôt mon propre nom; mais je connais très-bien celui de ce gentilhomme, je le connaissais aussi personnellement; il est venu souvent à mon étude; une fois entre autres, je m'en souviens comme si c'était hier, son verger fut forcé, ses pommes volées, le voleur pris sur le fait; et, contre mon avis, il en vint à un compromis amiable. Il n'y a que son nom que je ne puis me rappeler; c'est aussi trop ridicule; monsieur..... monsieur.... je ne sais ce que je donnerais....

— M. Wentworth, dit Alice avec un peu d'hésitation. — C'est cela même, s'écria Shepherd en frappant des mains; mille grâces, miss Alice! Oui, Wentworth, c'est cela même. Il a eu la cure de Monkford, il y a quelques années, pour deux ou trois ans; je crois qu'il y était en 1805 : miss Alice, vous dont la mémoire est si bonne, n'est-ce pas cela?

— Wentworth, dites-vous? répéta le baronnet avec dédain: oui, j'ai quelque idée, le curé de Monkford; mais vous me jetiez dans

l'erreur par le terme de *gentilhomme;* j'ai cru que vous me parliez d'un homme comme il faut. Ces Wentworth sont moins que rien; ils sont tout-à-fait inconnus, et n'ont rien à faire avec l'illustre famille Strafford, quoiqu'ils aient, je ne sais pourquoi, le même nom; on devrait défendre ces abus de noms semblables entre la noblesse et la roture. Vous dites donc que la femme de l'amiral était une miss Wentworth, c'est peu de chose, je vous assure. »

Comme M. Shepherd s'aperçut que cette relation des Croft ne plaisait pas à sir Walter, il n'en parla plus, mais il insista avec zèle sur toutes les circonstances en leur faveur, pesant surtout avec adresse sur ce qu'ils se trouveraient honorés et heureux d'être les locataires de sir Walter Elliot, sur la haute idée qu'ils se faisaient de Kellinch-Hall, sur le goût avec lequel tout devait y être arrangé, sur leur desir de le maintenir, sur leur reconnaissance d'être préférés, enfin sur tout ce qui pouvait flatter le vain propriétaire.

Il y réussit; et, malgré la répugnance de sir Walter de faire à quelqu'un l'honneur de lui permettre d'habiter sa maison en en payant un loyer énorme, il consentit que Shepherd

entrât en négociation avec l'amiral, et l'autorisât même à fixer un jour, pendant que ce dernier était encore à Taunton, pour lui faire voir la demeure.

Sir Walter était, pour l'ordinaire, assez dépourvu de bon sens; il eut cependant assez d'expérience du monde pour sentir tous les avantages d'avoir pour locataire l'amiral Croft; mais il aimait à se faire valoir et à maintenir ce qu'il appelait *son rang* : ce qui lui plaisait le plus dans cette affaire, c'est que M. Croft n'était ni trop haut ni trop bas; il lui eût paru humiliant que la maison d'un baronnet fût habitée par un simple gentilhomme sans aucun titre; et celui d'*amiral* ne l'emportait pas sur celui de baronnet; pour rien au monde il n'aurait voulu louer à un lord; mais au moins avec un amiral, sir Walter Elliot aurait toujours la prééminence lorsqu'ils se rencontreraient.

Rien ne pouvait se faire sans l'aveu d'Elisabeth; mais mistriss Clay avait si bien employé son influence à lui vanter le séjour de Bath, qu'elle brûlait d'y aller déployer ses charmes; elle fut donc heureuse qu'il se trouvât un locataire un peu pressé, et pas un mot d'indécision ne fut prononcé par elle. Les

pleins pouvoirs pour terminer cette grande affaire furent donnés à M. Shepherd; et dès qu'il les eut reçus en bonne et due forme, Alice, qui avait tout écouté avec attention, sortit de la chambre, et fut chercher dans le jardin la fraîcheur de l'air dont sa poitrine oppressée avait grand besoin. Ses pas se dirigèrent dans une allée favorite : « Ah! dit-elle en soupirant profondément, dans quelques mois peut-être il se promenera ici, il habitera Kellinch-Hall! »

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

CHAPITRE IV.

Ce n'était pas M. Wentworth, l'ancien curé de Monkford, qui, malgré les apparences, faisait battre le cœur d'Alice, mais un capitaine de vaisseau, M. Frederich Wentworth, qui, à la suite de l'action de Saint-Domingue, avait été fait commandant. N'étant pas immédiatement employé, et ses parens ne vivant plus, il vint passer l'été de 1806 chez son frère le curé de Monkford; c'était un beau jeune homme, d'une tournure remarquable, et possédant un esprit distingué et brillant. Alice était alors dans la fleur de sa jeunesse, extrêmement jolie, mais plus aimable encore, réunissant le goût, le tact, la gentillesse à beaucoup de douceur, de modestie et de sensibilité : la moitié de cet attrait mutuel aurait suffi pour les attacher l'un à l'autre; Frederich n'avait rien de mieux à faire que d'être amoureux; Alice, avec un fond de tendresse dans le cœur, n'avait autour d'elle personne sur qui elle pût la répandre : bientôt la connaissance fut faite, et

ne tarda pas, des deux côtés, à devenir une inclination très-vive et très-réciproque. Il serait difficile de dire lequel aima l'autre le premier; le même trait sympathique les frappa soudain; chacun d'eux voyait dans l'objet de son amour la perfection idéale; on aurait eu grande peine à décider lequel des deux fut le plus heureux, d'Alice en recevant l'aveu de son amour et l'offre de sa main, ou de Frederich lorsque l'un et l'autre furent acceptés; mais cet instant de félicité suprême où deux cœurs unis s'entendent, se répondent, espèrent un bonheur inaltérable, ne tarda pas à s'évanouir. Wentworth fit sa demande en forme au père de son Alice; sir Walter, sans donner ni refuser son consentement, témoigna seulement une grande surprise, une froideur dédaigneuse, un silence offensant, déclarant qu'il ne ferait rien pour sa fille, et surtout pour un tel mariage; un gendre, simple officier de marine, frère d'un curé, lui paraissait une dégradation pour le nom d'Elliot et la fille d'un baronnet; et lady Russel, influencée par ses préjugés en faveur des titres, et par l'idée que sa chère Alice ne pouvait manquer de trouver un parti plus brillant, pensa de même; il lui parut insensé de donner Alice Elliot avec sa naissance,

sa jolie figure, son esprit naturel et cultivé, et ses dix-neuf ans, à un jeune homme qui n'avait aucune consistance dans le monde, peu de fortune, et d'autre espoir d'en acquérir que les chances incertaines d'une profession dangereuse qui l'éloignerait de sa femme, la laisserait sans soutien, ou la mettrait dans un état de dépendance et d'anxiété continuelle pour la vie de son mari : elle était si jeune, si peu connue! et ne connaissait elle-même ni le monde ni son propre cœur; le premier hommage qu'elle avait reçu avait fait sur elle une impression qui serait bientôt effacée. D'après ces réflexions assez judicieuses, il faut en convenir, lady Russel usa de tout le pouvoir que lui donnait sur Alice son amitié maternelle pour empêcher ce mariage.

Le capitaine Wentworth n'avait en effet aucun patrimoine : il avait eu jusqu'alors assez de bonheur dans sa vocation; mais, comme il n'arrive que trop souvent aux marins, il dépensait légèrement ce qu'il gagnait avec facilité, et n'avait rien réalisé. Il avait la confiance de la jeunesse et la persuasion qu'il serait bientôt riche. Plein de force et d'ardeur, il se voyait déjà commandant un vaisseau, faisant de riches captures sur l'ennemi, et dans

une situation qui ne laisserait rien à desirer ni à lui ni à son Alice : il avait toujours été heureux, il le serait sûrement encore. Ces espérances, exprimées avec le feu qui le caractérisait, animées encore par son amour, auraient suffi à la jeune fille, qui ne doutait de rien quand Frederich Wentworth avait parlé, mais non à lady Russel, qui voyait ces espérances sous un jour bien différent. Cette imagination vive et brillante d'un ardent jeune homme lui parut la preuve d'une extrême légèreté et d'une mauvaise tête, qui, sous aucun rapport, ne pouvait faire le bonheur de sa chère Alice. Lady Russel avait peu de goût pour l'esprit et l'imagination, et une aversion prononcée pour tout ce qui s'écartait de la droite ligne de la prudence ; elle ne vit qu'une folie dans l'amour de ces jeunes gens, et travailla de tout son pouvoir à guérir au moins le cœur de sa fille adoptive : tout ce qu'elle dit dans ce but était si fort et paraissait si sensé, qu'Alice, sans être convaincue, ne trouvait rien à répondre. Quoique jeune, timide, n'étant encouragée par aucune indulgence de son père, par aucune consolation de sa sœur, elle aurait peut-être trouvé dans son amour la force

de résister à la volonté de sir Walter ; mais à celle de lady Russel de qui elle était si tendrement aimée, dont elle était accoutumée à respecter les opinions, qui joignait à la fermeté avec laquelle elle les énonçait, le plus vif intérêt pour elle et pour son bonheur, elle ne put s'y résoudre, et finit par se persuader qu'il était impossible que lady Russel n'eût pas raison, sans aimer moins Wentworth. Elle crut aussi leur engagement téméraire, imprudent, presque impossible, et promit à son amie de le rompre. Si elle n'avait consulté que son propre avantage, il est au moins douteux qu'elle eût pu s'y résoudre ; mais elle vit dans cette rupture celui de Wentworth, et dès-lors elle ne balança plus : puisque son père ne voulait rien lui donner, abuserait-elle de l'amour de Frederich pour lui faire épouser une femme sans dot, dont la famille le mépriserait, et le repoussait déjà ? Prévenir ce qu'elle regardait comme un malheur pour celui qu'elle aimait, lui parut un devoir, et fut sa seule consolation, en lui disant un dernier adieu, et rien ne lui fut épargné ; elle eut la douleur de voir combien il était blessé de l'orgueil de sir Walter et de la faiblesse d'Alice. Dès qu'il eut reçu

son congé, il partit de Sommertshire sans même prendre congé de celle dont il se crut alors bien faiblement aimé.

Il se trompait; quelques mois avaient vu naître et finir leur liaison; mais ce court espace laissa des traces ineffaçables dans le cœur sensible d'Alice; un attachement combattu sans cesse et toujours en vain, des regrets qui s'augmentaient chaque jour au lieu de diminuer, obscurcirent pour elle toutes les jouissances de la jeunesse, et la perte de sa fraîcheur et de sa gaîté fut enfin l'effet du chagrin qui pesait sur son âme. Plus de sept années s'étaient écoulées depuis le départ de Frederich Wentworth, sans qu'on eût entendu parler de lui; il était oublié de ceux même qui avaient eu part à son malheur, excepté d'Alice, qui cherchait encore dans les papiers-nouvelles tous les articles de la marine, dans l'espoir d'y trouver son nom : le temps cependant et l'absence affaiblirent son sentiment, et peut-être même l'auraient détruit tout-à-fait s'ils avaient eu d'autres auxiliaires, comme le changement de lieux, ou bien une société plus nombreuse; mais excepté un séjour à Bath chez lady Russel peu de temps après la rupture, séjour qui ne fut marqué pour elle que

par l'ennui et la tristesse, elle n'avait vu personne qu'elle pût seulement comparer à Frederich Wentworth, dont elle conservait toujours le souvenir; aucun autre attachement (ce qui peut-être eût été le meilleur remède) ne se présenta dans le cercle étroit dont elle était entourée. Elle fut cependant sollicitée à vingt-deux ans de donner sa main à Charles Musgrove; et sir Walter n'y aurait pas mis d'obstacle, mais alors le souvenir de Wentworth était encore dans toute sa force, et ne lui permit pas d'écouter les vœux d'un autre homme; mais elle estimait le caractère du jeune Musgrove, et le vit avec plaisir s'attacher, après son refus, à sa sœur cadette, qui ne lui fut pas rebelle. Elle eut encore dans cette occasion à combattre contre lady Russel, qui voyait dans le fils aîné de M. Musgrove un parti qui, sans être ce qu'elle ambitionnait pour son Alice, lui convenait cependant à beaucoup d'égards : c'était, après les Elliot, la famille la plus considérée du comté; son père avait de belles propriétés dont il hériterait, et le jeune homme une assez belle apparence. Ce mariage aurait fixé Alice dans son voisinage, et l'aurait tirée de l'état de dépendance et d'injustice dont elle était la victime dans la mai-

son paternelle; mais, dans cette occasion, Alice n'avait pas même demandé de conseils; sa propre conscience lui servit de guide pour ne pas donner sa main sans son cœur. Lady Russel, qui ne revenait pas facilement de ses préventions, et ne croyait pas qu'elle pût errer, ne regrettait point Wentworth, mais commençait à craindre qu'il ne se trouvât aucun prétendant assez riche pour la satisfaire, et assez aimable pour tenter Alice d'entrer dans un état pour lequel elle semblait formée par la douceur de son caractère et par ses habitudes domestiques.

Elles ne connaissaient point leurs opinions réciproques sur cet article : lady Russel, peu experte en amour, croyait qu'il suffisait de n'en point parler pour n'y plus penser : le nom de Wentworth, ni rien qui eût rapport à cet incident, n'avait été prononcé entre elles deux; depuis la rupture, elle ne se doutait donc pas de la constance du cœur de son Alice; cette dernière même avait cru quelquefois son sentiment éteint, ou du moins très-affaibli; mais son empressement à lire l'article concernant la marine dans les papiers publics, son émotion quand elle y trouvait le nom de Frederich Wentworth cité comme un des meilleurs

officiers, et celle qui s'empara de tout son être quand elle apprit que sa sœur mistriss Croft (qu'il chérissait, et dont il lui avait souvent parlé, ainsi que de l'amiral) venait habiter Kellinch-Hall, lui dirent bien clairement qu'elle sentait à vingt-sept ans comme à dix-neuf; mais elle ne pensait plus tout-à-fait de même. A dix-neuf ans, elle avait été entraînée à n'écouter que les conseils de la raison et de la prudence; à vingt-sept, elle était décidée, si Wentworth reprenait ses chaînes et renouvelait ses offres, à n'écouter que son cœur, et ce cœur était plein des plus douces espérances: le hasard semblait vouloir la rapprocher de sa famille; les papiers lui avaient appris son avancement; aucun n'avait dit qu'il fût marié; tout ce qu'il avait espéré, et que lady Russel regardait comme les rêves d'une imagination égarée, était arrivé; tout, excepté son mariage avec Alice, lui avait réussi, et peut-être cet hymen aurait-il lieu. Son ardeur, son génie semblaient devoir assurer le succès à toutes ses entreprises; plusieurs riches captures devaient avoir augmenté sa fortune; et à présent que son beau-frère habiterait Kellinch-Hall, sir Walter ne mépriserait plus son alliance. On voit que la tête d'Alice, ainsi que son cœur,

avaient pris bien de l'éloquence et beaucoup de confiance dans le futur pour se consoler du passé. Elle avait été prudente dans sa jeunesse, elle devenait trop romanesque en prenant des années; c'était la suite d'un commencement singulier, et le cœur ne perd pas ses droits. Elle ne blâmait pas lady Russel de s'être opposée à un mariage qu'elle jugeait désavantageux, elle ne se blâmait pas elle-même de s'être laissé guider par elle; mais elle sentait que si quelque jeune personne venait lui demander conseil dans une semblable circonstance, elle se défendrait de lui en donner. Le bonheur et le malheur dépendent souvent de soi-même, plus que de la situation où le sort nous a placés. Alice était persuadée que, malgré la désapprobation de son père, malgré ses craintes et ses anxiétés sur l'état de son mari, malgré les peines inséparables d'une fortune très-bornée, elle aurait été plus heureuse en maintenant son engagement qu'en en faisant le sacrifice, dont rien ne l'avait dédommagée, ni la tendresse de son père, ni l'amitié de sa sœur, ni même l'approbation de lady Russel, qui ne pensait pas qu'elle eût rien à regretter.

On comprendra facilement combien ses souvenirs, ses craintes, ses espérances agitaient

la pauvre Alice. Depuis qu'elle avait appris que la sœur du capitaine Wentworth vivrait à Kellinch-Hall, elle faisait tout son possible pour endurcir ses nerfs, et supporter, sans se trahir, les éternelles discussions sur les Croft, et sur ce qu'il ne fallait ou ne fallait pas leur laisser; elle était aidée au moins dans son desir de paraître indifférente, par la complète indifférence des trois seules personnes qui fussent dans le secret de ce qui s'était passé entre elle et Wentworth, et qui semblaient en avoir perdu le souvenir; elle comprenait et respectait les motifs de lady Russel; mais le silence de son père et d'Elisabeth lui paraissait un oubli bien réel d'une circonstance qui les avait sans doute trop faiblement intéressés pour se la rappeler sept ans après : ce n'était pas du moins la crainte de lui faire de la peine qui les retenait; c'était le moindre de leurs soucis, et souvent même ils en cherchaient l'occasion. Quoi qu'il en fût, cet air d'oubli général lui convenait très-bien; il lui sauvait tout embarras avec les nouveaux habitans de Kellinch-Hall. Le frère de Wentworth, curé à Monkfort, chez qui il demeurait, était le seul, outre ses parens à elle, qui eût reçu quelque information de ce court engagement; il avait quitté

depuis long-temps ce comté; c'était d'ailleurs un homme discret, délicat, point marié, et qui, bien sûrement, n'en avait parlé à personne.

Quant à mistriss Croft, elle était alors hors de l'Angleterre, accompagnant son mari dans ses courses lointaines; et Maria Musgrove, sœur cadette d'Alice, était à l'école pendant que Wentworth lui faisait la cour, et jamais elle ne l'avait vu. Elle se flatta donc que sa relation nouvelle avec l'amiral et sa femme ne serait troublée par rien de pénible pour les premiers momens. Lady Russel, chez qui elle résidait souvent, et qui vivait à Kellinch-Hall même, serait un moyen de rapprochement, et si Frederich venait..... « Ah! s'il vient, s'il vient, pensait-elle, c'est qu'il n'aura rien oublié. »

La matinée où l'amiral et sa femme devaient venir visiter Kellinch-Hall arriva; Alice trouva qu'il était essentiel de ne pas manquer d'aller voir lady Russel (ce qu'elle faisait tous les jours), et d'y rester jusqu'à ce que tout fût conclu : on ne fit rien pour l'engager à rester; elle partit donc avant leur arrivée, bien aise de retarder un moment qu'elle redoutait, et

fâchée cependant de manquer cette occasion de voir la sœur de Wentworth.

Cette rencontre eut lieu à l'entière satisfaction des deux partis, et décida l'affaire de la location : mistriss Croft desirait habiter la campagne, miss Elisabeth Elliot voulait aller à Bath; ainsi l'on fut bientôt d'accord, et ces dames parurent mutuellement contentes l'une de l'autre. Il en fut de même des hommes; l'amiral avait une cordialité, une franchise, une générosité dans la manière qui ne pouvait manquer d'avoir une grande influence sur sir Walter; M. Shepherd avait de plus eu l'adresse de lui insinuer que l'amiral l'avait entendu citer comme le modèle du meilleur ton et de l'usage du monde le plus parfait : il ne voulut pas démentir cette opinion, et fut d'une politesse recherchée avec ses hôtes. La maison, les jardins, les meubles furent admirés; les Croft approuvèrent tout, sir Walter céda tout; il n'y eut aucune difficulté de part ni d'autre. M. Shepherd avait amené son élève, qu'il mit à l'ouvrage pour minuter le traité, qui fut signé avant de se séparer.

Sir Walter déclara que l'amiral était le plus aimable marin qu'il eût rencontré, et le moins

maltraité du soleil : il alla même jusqu'à dire que s'il pouvait l'engager à arranger ses cheveux comme lui, il aurait une belle et bonne figure ; et, de son côté, l'amiral, avec sa bienveillance et sa franchise ordinaires, disait à sa femme : « Je vous assure, Sophie, que je suis très-content du baronnet ; ce n'est point ce qu'on avait dit à Taunton ; sans doute il n'a jamais vu de combat naval ; mais à cela près, je le crois un très-galant homme. » Les Croft devaient entrer en possession à la Saint-Michel ; et comme sir Walter voulait s'établir à Bath dans le cours du mois suivant, il n'y avait pas de temps à perdre ; on s'occupa donc des préparatifs du voyage.

Lady Russel, convaincue qu'Alice ne serait consultée en rien, ni sur le choix d'une maison, ni sur la manière de l'arranger, aurait voulu la garder jusqu'au moment où elle-même irait à Bath après les fêtes de Noël ; mais elle avait quelques engagemens qui l'obligeaient à quitter Kellinch-Lodge pour quelques semaines. Alice, de son côté, aurait donné tout au monde pour passer encore un doux et triste automne dans cette campagne chérie qu'elle quittait avec tant de regret ; mais se résignant à la nécessité, elle tâcha de prendre son parti,

et d'aller dans une ville qu'elle détestait, avec des parens à qui elle était au moins indifférente, puisque c'était sa place et son devoir; mais un autre devoir survint et obtint la préférence. Sa sœur Maria Musgrove était une petite femme très-gâtée, très-nerveuse, croyant se rendre intéressante en affectant une santé très-délicate, et se plaignant sans cesse des maux qu'elle croyait avoir. Dès qu'elle éprouvait la plus petite contrariété, elle avait l'habitude, dans ses momens d'ennui ou de malaise, de réclamer la société de sa bonne sœur Alice, dont elle connaissait l'indulgence et la bonté : elle écrivit donc à Elisabeth pour demander qu'on lui envoyât Alice; elle se sentait indisposée; elle était sûre qu'elle n'aurait pas un jour de santé de tout l'automne, et sa sœur lui était absolument nécessaire; elle suppliait donc, ou plutôt exigeait qu'elle vînt à Uppercross au lieu d'aller à Bath.

« Il m'est impossible de me passer d'Alice, » disait Maria.

Elisabeth lui répondit :

« Prenez et gardez Alice autant que vous le voudrez, personne n'a besoin d'elle à Bath. »

Etre demandée avec instance, même avec exigeance, vaut mieux encore que d'être re-

jetée comme n'étant bonne à rien. Alice, charmée d'être utile à quelqu'un, d'être réclamée par une sœur, et de passer l'automne à la campagne, et dans son cher comté de Sommerset, accepta avec grand plaisir l'invitation des Musgroves.

Il fut donc convenu avec lady Russel qu'elles iraient ensemble à Bath, et que jusqu'alors Alice partagerait son temps entre Uppercross et Kellinch-Lodge.

Le lendemain elles se mirent en route.

CHAPITRE V.

Tout allait bien au gré de lady Russel, lorsqu'elle apprit que l'un des principaux motifs qui l'avait fait insister pour que sir Walter se retirât à Bath avec sa famille, celui de rompre la liaison d'Elisabeth avec mistriss Clay, ne réalisait point son espérance. Elisabeth ayant engagé son amie à l'accompagner pour la guider et l'aider dans l'arrangement de sa maison, lady Russel en fut à-la-fois surprise, affligée, courroucée, indignée : Alice, la propre sœur d'Elisabeth, dont le goût était parfait, avait été repoussée comme n'étant propre à rien, et une étrangère d'une naissance obscure lui était préférée ! cet affront fait à sa favorite aggrava beaucoup la peine que lui donnait cette liaison inconvenante.

Alice, qui était accoutumée aux procédés de sa famille, s'en étonna moins; mais elle sentit l'imprudence d'un tel arrangement plus vivement même que lady Russel; elle avait beaucoup plus de tact pour pénétrer dans le

cœur humain, et connaître à fond ceux avec qui elle vivait; elle observait avec calme, avec réflexion, et se trompait rarement, d'après le caractère de son père et celui de mistriss Clay; elle vit le plus grand danger à leur rapprochement journalier, et à l'intimité qui allait s'établir entre sir Walter et la jeune veuve. Il était évident qu'un mariage avec le baronnet était l'unique but de toutes les flatteries de mistriss Clay: jusqu'à ce moment, sir Walter n'avait pas le moindre penchant pour elle, et plaisantait continuellement sur quelques défauts dans l'ensemble de sa figure, qui était bien loin de l'idéal de la beauté que sir Walter exigeait d'une femme et même d'un homme, et qu'il ne trouvait guère que dans son miroir, ou dans les traits de sa fille Elisabeth. Mistriss Clay avait des rousseurs qui gâtaient son teint; ses dents saines, mais mal rangées, étaient trop en avant; sa main était grosse, et pas assez blanche: mais elle était jeune; et, malgré ces petits désavantages, elle avait ce je ne sais quoi, plus dangereux que la beauté: des yeux très-expressifs, un ardent desir de plaire, assez d'adresse dans l'esprit pour en saisir tous les moyens, et pas assez de délicatesse pour ne pas profiter de tous. Déjà sir Walter ne pou-

vait se passer de son entretien, à-la-fois animé et flatteur; et souvent, pour l'écouter, il avait fermé le livre du *baronnetage :* enfin, Alice trouva le danger si pressant, qu'elle se crut obligée d'en parler à sa sœur. Elle avait peu d'espoir de succès. Elisabeth ne faisait jamais nulle attention à ce que disait Alice; mais, comme dans le cas d'un tel événement, c'est elle qui en aurait le plus souffert, Alice ne voulait pas qu'elle pût lui reprocher de ne lui avoir point ouvert les yeux.

Elle parla donc; et comme elle l'avait prévu, la hautaine Elisabeth en parut offensée, elle ne pouvait concevoir comment un aussi absurde soupçon pouvait entrer dans la pensée; elle en était indignée, et répondait parfaitement de son père et de *son amie,* qu'elle connaissait mieux que personne.

« Mistriss Clay, dit-elle vivement, est trop honorée de ce titre pour porter ses pensées plus loin; elle n'oubliera jamais qui elle est et qui nous sommes; je connais mieux que vous ses sentimens; je suis assurée qu'elle ne songe pas à se remarier, et surtout à contracter une union inégale en conditions. Quant à mon père, comme il n'a pas voulu me donner une belle-mère, et que, pour faire les honneurs

de sa maison, je crois qu'il a en moi la personne qu'il lui faut, je n'ai rien à craindre. Si mistriss Clay était belle, vous pensez bien que je n'aurais garde d'en faire ma société, et surtout celle de mon père; non que je croie que rien au monde pût l'engager à se remarier, mais alors il pourrait prendre pour elle un attachement qui le rendrait malheureux: mais cette pauvre mistriss Clay est loin de l'inspirer; avec tous ses mérites, elle n'a pas celui d'être belle; c'est une de ces physionomies dont on ne dit rien, et cela n'est pas dangereux : sir Walter, vous le savez, est difficile; ainsi la bonne mistriss Clay peut rester ici en toute sûreté. Ne savez vous pas d'ailleurs que sir Walter parle souvent de cette femme avec un ton railleur? Ses rousseurs et ses dents seraient un obstacle invincible à l'union que vous craignez; il a un dégoût particulier pour les rousseurs; moi, je passe volontiers sur les imperfections de mon amie, mais mon père ne s'y habituerait jamais.

— Ce sont cependant de bien légers défauts, dit Alice : j'ai connu des femmes bien séduisantes malgré ces torts de la nature : je crois d'ailleurs qu'il n'y a presque pas de défauts personnels que la flatterie et une humeur

agréable ne puissent faire oublier : on finit par ne plus les voir.

—Je pense bien différemment, dit Elisabeth en jetant un coup-d'œil sur la glace ; la régularité des traits, la perfection de la figure, font, au contraire, pardonner quelques défauts de caractère ; quoi qu'il en soit, vous auriez dû penser que j'ai plus d'intérêt que personne à ce qu'une telle mésalliance n'ait pas lieu, et qu'il était au moins inutile de n'en avertir ; mais il y a des gens qui, ne pouvant briller par autre chose, ont la prétention d'avoir plus de prudence que les personnes les plus expérimentées. »

Alice se tut, et ne se repentit point d'avoir tenu à sa sœur un langage qui, sans doute, la mettrait en garde contre les desseins de mistriss Clay.

Le dernier office des quatre chevaux fut de conduire à Bath sir Walter, miss Elisabeth et mistriss Clay ; les premiers quittèrent leur belle terre sans beaucoup de regrets, et leurs vassaux n'en eurent pas davantage. Cependant l'habitude de voir cette famille représenter dans leur comté, fit témoigner plus de chagrin de ce départ qu'on ne l'aurait pensé, et l'orgueil de sir Walter en fut plus flatté que

son cœur n'en fut ému. Celui d'Elisabeth était de marbre; elle se sépara de lady Russel et d'Alice comme si elle eût passé dans une chambre voisine. Lorsqu'elle les eut perdu de vue, Alice prit tristement le chemin de Kellinch-Lodge, où elle allait passer huit jours.

Elle ne trouva pas son amie moins triste qu'elle : lady Russel sentait vivement l'exil nécessaire de sir Walter, et les raisons qui l'avaient décidé l'occupaient autant que les propriétaires de Kellinch-Hall; elle tenait à l'honneur de cette famille autant qu'au sien propre. Une longue habitude de la voir journellement, de prendre intérêt à toutes ses affaires, en avait fait pour elle une seconde nature. Il lui était extrêmement pénible, non-seulement de ne pas avoir sir Walter et ses filles pour voisins, mais plus encore de voir sa résidence habitée par des personnes qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle n'avait nulle envie de connaître. Quoiqu'elle eût conseillé de louer, parce que la *prudence* et la *raison* le demandaient, elle était sûre d'avance que ceux qui remplaçaient la famille Elliot ne pourraient lui plaire. En attendant leur arrivée, la solitude complète et des jardins et du château lui

étaient insupportable; et pour y échapper, pour ne pas se trouver là au moment de l'établissement des Croft, elle se décida à hâter son départ, qui eut lieu dès qu'Alice l'eut jointe: elles partirent ensemble. La route de lady Russel la conduisit près d'Uppercross.

C'est un assez joli village, d'une grandeur médiocre, et qui, peu d'années auparavant, donnait entièrement l'idée de l'ancien style anglais. Deux maisons seulement paraissaient un peu supérieures aux chaumières des laboureurs : la maison seigneuriale appartenant au beau-père de Maria, avec ses murs de toute hauteur, ses grandes portes, ses fenêtres étroites, les vieux arbres qui l'entouraient, tout y présentait l'apparence d'une solide et triste antiquité: le presbytère, situé au milieu d'un jardin potager, entouré d'une haie vive, et dont une vigne et un prunier tapissaient les murs, annonçait la simplicité des mœurs de ceux qui l'habitaient. Mais à l'époque du mariage de l'héritier futur du manoir avec miss Elliot, en faveur de cette noble alliance, et pour loger convenablement le jeune couple, l'écuyer Musgrove fit arranger dans le goût moderne une ferme peu distante de sa résidence, et lui donna le modeste nom d'Upper-

cross *cottage* (1); ses galeries, ses croisées à la française, son architecture simple, mais élégante et régulière, était tout-à-fait propre à attirer les regards des voyageurs, ainsi que l'aspect antique du grand château, qui contrastait avec la jolie et fraîche maisonnette, et qui en était à un demi-quart-d'heure.

Alice y avait souvent demeuré; elle connaissait Uppercross et ses alentours presque comme Kellinch-Hall. Les deux familles se rencontraient si souvent, on était si fort dans l'habitude d'aller d'une maison à l'autre à toutes les heures, qu'elle fut surprise de trouver Maria seule, abattue et se disant très-malade. Quoique meilleure et plus aimable que sa sœur aînée, elle était loin d'avoir le caractère et l'intelligence d'Alice : quand rien au monde ne la contrariait, quand elle s'amusait, quand on s'occupait d'elle, quand elle était de bonne humeur, elle pouvait être douce et gentille; mais la plus légère contrariété physique ou morale changeait complètement son caractère. Elle n'avait aucune ressource contre l'ennui de la solitude; mais en revanche, elle

(1) *Cottage* signifie chaumière. Je laisse à cette maison le nom anglais.

avait hérité d'une bonne part de l'orgueil et de l'importance des Elliot, et personne n'avait plus de talent pour se créer mille maux imaginaires, et croire qu'elle était négligée et qu'elle avait à se plaindre de tout le monde. Pour son extérieur, elle n'était point aussi belle que ses sœurs ; et même lors de son mariage, dans sa plus grande fraîcheur, on pouvait tout au plus la trouver *assez jolie*.

Lorsqu'Alice entra, Maria était couchée sur un sopha, dans un petit sallon renommé pour l'élégance des meubles quand elle en avait pris possession, et que la négligence de la maîtresse, les déprédations de quatre étés et de deux petits garçons bien gâtés, avaient complètement ternis.

En voyant arriver cette sœur, qu'elle prétendait aimer passionnément, et dont *elle ne pouvait se passer*, elle souleva à peine la tête : « Ah! vous voilà donc enfin, Alice? je commençais à penser que je ne vous verrais jamais : je suis si mal, que je puis à peine parler : je n'ai vu personne de toute la matinée ; n'est-ce pas affreux?

— Cela valait mieux pour vous, dit Alice en souriant et l'embrassant, puisque vous ne pouvez parler ; mais je suis fâchée de vous

trouver si malade : votre dernier billet m'annonçait cependant que vous étiez assez bien?

—Si je vous ai dit cela, c'était pour ne pas vous inquiéter; vous savez que je ne me plains jamais; j'étais loin d'être bien, mais je n'ai été de ma vie aussi souffrante que ce matin : seule! absolument seule ! Supposez que j'eusse été saisie d'une attaque nerveuse, d'un évanouissement, et que j'eusse été incapable de tirer le cordon de la sonnette, cela ne fait-il pas frémir? Lady Russel vous a donc amenée, et sans songer à venir me voir? Je ne crois pas qu'elle soit venue ici trois fois cet été. »

Alice l'excusa comme elle put, puis s'informa de la santé de son beau-frère.

« Oh! Charles n'est jamais malade, répondit Maria; il ne sait pas ce que c'est : l'heureux mortel! Il est allé chasser, et je ne l'ai point aperçu depuis neuf heures; il a voulu sortir, quoique je l'aie assuré que j'étais très-mal : n'est-ce pas un horrible procédé? Il m'a dit qu'il ne resterait pas long-temps, et voilà près d'une heure; c'est odieux! Je vous le répète, je suis depuis ce matin dans l'isolement le plus complet; c'est à mourir d'ennui.

—Mais n'avez-vous pas vu vos petits garçons?

—Oui, sans doute, aussi long-temps que j'ai pu les supporter; mais ils sont si bruyans qu'ils me font plus de mal que de bien. Charles ne comprend pas un mot de ce que je dis, et Walter devient tout-à-fait mutin; vous verrez comme ils sont insupportables.

—Ils le seront difficilement pour moi, dit Alice; j'aurai bien du plaisir à les voir. Allons, chère Maria, prenez courage, ajouta-t-elle gaîment; vous savez que je vous guéris toujours quand je viens ici? Comment se portent vos voisins du *grand Uppercross?*

—Je l'ignore; je n'ai vu aucun d'eux aujourd'hui, excepté M. Musgrove, qui a passé à cheval et m'a parlé devant la fenêtre, mais sans descendre, quoiqu'il ait dû voir l'état où j'étais : ni lui, ni personne de sa famille ne s'est présenté chez moi : cela ne convenait pas sans doute; miss Musgrove, ses chères filles, ne pensent qu'à elles-mêmes; pourvu qu'elles se portent bien, tout va le mieux du monde.

—Vous les verrez peut-être encore avant que la matinée soit passée : il est de bonne heure.

—Oh! je n'en ai pas la moindre envie, je vous assure, je n'ai jamais besoin de les voir; elles parlent et rient trop pour mes faibles

nerfs; je suis si abattue, si malade ! C'est peu amical à vous, Alice, de n'être pas venue jeudi.

—Rappelez-vous, Maria, que ce même jeudi vous me rendiez le compte le plus favorable de votre santé; vous m'écrivîtes très-gaîment, et m'assurâtes que vous étiez parfaitement bien, et peu pressée de ma visite : cela me fit d'autant plus de plaisir, que j'étais bien aise de rester avec lady Russel jusqu'au dernier moment, et que, d'un autre côté, j'avais tant de choses à faire, que je n'aurais pu quitter Kellinch-Hall plus tôt.

—Bon Dieu ! qu'est-ce que vous pouviez avoir tant à faire ?

—Beaucoup de choses, je vous assure; d'abord, une liste par duplicata des livres et des tableaux que mon père laisse à Kellinch-Hall. J'ai été plusieurs fois au jardin d'Elisabeth, pour expliquer au jardinier quelles plantes elle veut mettre en réserve chez lady Russel : j'avais aussi mes petits intérêts personnels à soigner, mes livres, ma musique à ranger, tous mes coffres à garnir, et une tâche plus pénible encore à remplir. Je suis allée dans chaque maison du village faire mes adieux; on m'avait dit que ces bonnes gens desiraient prendre congé

de nous : vous voyez que toutes ces occupations ont dû me prendre du temps.

— Plus que cela n'en méritait ; mais pourquoi, Alice, ne me demandez-vous pas quelques nouvelles du grand dîner d'hier chez les Pooles, dont je vous ai fait part de cette réunion ?

— Y avez-vous été ? je ne vous en parlais pas, parce que je présumais que, n'étant pas en bonne santé, vous aviez été obligée de rester chez vous.

— Oui, sans doute, j'y suis allée ; j'étais très-bien hier ; ce n'est que de ce matin que je suis si mal ; il aurait été trop étrange que je fusse restée chez moi ; qu'y aurais-je fait ?

— Je suis charmée que vous vous soyez donné ce plaisir : j'espère que la partie a été agréable ?

— Non, rien de remarquable ; on sait toujours d'avance ce qu'un dîner doit être ; et puis il est tout-à-fait ridicule et ennuyeux de n'avoir pas son propre équipage. M. et madame Musgrove me prennent toujours avec eux ; et dans leur voiture, je suis serrée à étouffer : ils sont si épais ! ils occupent tant de place ! M. Musgrove veut toujours être au fond ; c'est insupportable ! il faut donc que je sois sur le

banc de devant, entre Louise et Henriette; jugez comme c'est agréable! je pense que c'est à cela que je dois le malaise de ce matin. »

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet insipide entretien. Un peu de patience, de persévérance et de gaîté forcée du côté d'Alice, produisirent un effet merveilleux sur Maria : elle put bientôt s'asseoir sur le sopha, rire avec sa sœur, espérer enfin qu'elle pourrait aller dîner. Quelques instans après, oubliant son costume de malade, elle fut en courant à l'autre bout de la chambre pour montrer à Alice de très-jolies fleurs que ses belles-sœurs lui avaient envoyées. On apporta quelques pièces de viande froide pour Alice, dont Maria mangea plus qu'elle; en un mot, elle se trouva assez forte pour lui proposer une petite promenade. « Où irons-nous? dit-elle quand elles furent prêtes ; je suppose que vous ne vous souciez pas d'aller à la grande maison avant qu'on ne soit venu vous faire une visite ?

— Je n'ai de ma vie songé à de telles cérémonies, répondit Alice, avec des gens que je connais aussi bien que les Musgrove.

— Oh ! certainement, ils viendront bientôt ; ils doivent sentir ce qui est dû *à ma sœur*, à

miss Elliot; cependant nous pouvons aller causer là un moment; et quand nous en aurons assez, nous les laisserons, et nous prolongerons notre promenade. »

Alice avait toujours trouvé la manière de sa sœur avec les parens de son mari très-légère et très-peu convenable; mais elle avait cessé des réprimandes inutiles. Les Musgrove étaient de si bonnes gens, que quoiqu'il y eût entre eux de continuels sujets de plainte et d'offense, ils ne pouvaient se passer les uns des autres. Elles allèrent donc à la grande maison, et s'assirent pour une demi-heure dans l'antique salon carré, avec son petit tapis à grosses fleurs et d'immenses fauteuils analogues; les miss actuelles de la maison avaient trouvé le moyen de lui donner une apparence un peu plus moderne avec un charmant désordre; un piano et une harpe, puis une guitare, des petites tables dans toutes les directions chargées de vases fleurs, de dessins commencés, de broderies éparses, de boîtes à ouvrage ouvertes, et quelques volumes de romans, etc. Oh! si les originaux des grands portraits pendus sur la boiserie, si les personnages en grande perruque, en justaucorps de velours brun bien serrés, et leurs épouses, vêtues en satin bleu à

longue et roide taille et en belle attitude, avaient eu le sentiment du désordre de leur beau salon, si propre et si bien rangé de leur temps, les portraits seraient tombés d'étonnement et d'horreur. Les Musgrove, semblables à leur maison, offraient un plaisant contraste : le père et la mère étaient dans toute la rigueur de l'ancien style anglais, et les jeunes dans toute l'exagération du nouveau. M. et madame Musgrove étaient très-bons, très-hospitaliers, mais assez bornés, sans beaucoup d'usage du monde actuel et sans aucune élégance ; leurs enfans avaient toutes les manières modernes. La famille était nombreuse ; cependant deux de ses membres seulement, outre Charles, l'époux de Maria, étaient d'âge à paraître dans le monde : c'étaient deux grandes miss de dix-neuf et vingt ans, qui avaient acquis dans une bonne pension à Excester toutes les perfections requises dans l'éducation moderne, et, comme mille autres jeunes personnes, n'avaient plus rien à faire que d'embellir la maison paternelle, et d'y vivre contentes et joyeuses. Leur costume contrastait en tout point avec celui de leur mère ; leur figure était agréable et jolie, leur caractère gai et complaisant, leurs manières simples et na-

turelles; leurs talens, excepté la danse, assez médiocres au total; c'étaient d'aimables jeunes personnes qui aimaient leur maison, et qu'on aimait aussi à rencontrer. Alice les avait toujours regardées comme les plus gentilles et les plus heureuses qu'elle connût; mais ayant, sans s'en douter, le sentiment de sa supériorité, elle n'aurait pas changé avec elles, et cédé son esprit élégant et cultivé pour toutes leurs jouissances; elle ne leur enviait rien que leur bonne harmonie et leur affection mutuelle; bonheur dont elle était privée avec ses deux sœurs, et dont personne n'aurait pu jouir comme elle.

Alice et Maria furent reçues avec beaucoup de cordialité; la demi-heure s'écoula très-agréablement, et une autre se passa de même. Maria, flattée et caressée, oublia ses maux et sa colère, et proposa à ses belles-sœurs de se joindre à leur promenade projetée, ce qu'elles acceptèrent avec plaisir, étant toujours prêtes à courir et *à causer*.

CHAPITRE VI.

Alice n'avait pas attendu cette visite à Uppercross pour apprendre qu'un changement de demeure, ne fût-il que de trois milles, en occasione souvent un total dans le genre de vie, la conversation, les opinions et les idées; elle n'avait jamais séjourné chez sa sœur sans en être frappée, ni sans souhaiter que d'autres Elliot eussent l'avantage de voir combien les affaires, qui paraissaient à Kellinch-Hall du plus haut intérêt, étaient inconnues à Uppercross, ou traitées avec une parfaite indifférence. Malgré cette expérience, elle s'était cependant attendue que le grand événement du déplacement de sa famille, et la nouveauté de voir Kellinch-Hall habité par des étrangers, exciterait la curiosité du voisinage; elle en avait été si occupée les dernières semaines, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, son propre cœur en était si rempli, qu'elle croyait qu'on ne lui parlerait d'autre chose, et redoutait d'avance les plaintes, les consolations et les questions sans fin sur les nouveaux habitans et leur fa-

mille; mais elle en fut quitte à meilleur marché pour le moment, et les réflexions et les questions des vieux Musgrove se bornèrent à lui dire :

« Ainsi, miss Alice, sir Walter et votre sœur Elisabeth sont partis? Dans quel quartier de Bath pensez-vous qu'ils s'établiront? Ce n'est point une chose indifférente. » Alice n'y avait pas même pensé; avant qu'elle pût répondre, une des jeunes Musgrove ajouta vivement : « J'espère que nous serons à Bath l'hiver prochain; mais rappelez-vous, papa, que nous voulons habiter un quartier à la mode; que sir Walter y loge ou non, c'est égal.... » Maria l'interrompit en disant avec un profond soupir: « Et l'on me laissera donc toute seule ici pendant qu'on ira s'amuser à Bath? il faudra que je reste avec des enfans ennuyeux? c'est vraiment trop cruel. »

Alice lui aurait volontiers proposé d'aller à sa place à Bath, et de rester à la sienne auprès des enfans qu'elle chérissait; elle vit combien elle s'était fait d'illusion en croyant que la famille de sa sœur, ou sa sœur elle-même, prendrait quelque intérêt au chagrin qu'elle ressentait de quitter Kellinch-Hall. « Oh! combien on doit revenir de cette erreur! ce

qui ne touche pas directement intéresse peu, et ce qui vous contrarie vous paraît la seule chose importante et pénible. » Alice bénit intérieurement le ciel de posséder au moins dans lady Russel une véritable amie, qui comprenait et partageait ses regrets, et se promit bien de n'en plus parler aux Musgrove : leur sensibilité pour les affaires qui leur étaient étrangères était nulle, ou du moins très-bornée; garder ou détruire leur gibier, avoir soin de leurs chevaux et de leurs chiens, parcourir les papiers publics, s'étendre sur un sopha ou dans un fauteuil, regarder par la fenêtre si le temps serait bon ou mauvais pour la chasse, bien déjeûner, bien dîner, telle était l'existence des MM. Musgrove; celle des dames consistait, pour la mère, aux soins du ménage, et à faire des visites chez ses voisins; pour les jeunes personnes, dans la toilette, la promenade, la danse, la musique et le babil. Alice, livrée à elle-même, savait mieux employer son temps; mais elle savait aussi que chacun a ses goûts, ses occupations, ses sujets de conversation dont il n'aime pas à s'écarter; et pour un ou deux mois qu'elle devait passer à Uppercross, elle ne crut pas qu'il valût la peine de les contrarier : elle résolut de se prêter plutôt

à leur manière, et de n'être pas un membre indigne de la société dans laquelle elle se trouvait placée; elle chercha donc à calmer son imagination, à éloigner ses souvenirs, et à renfermer, autant que possible, ses idées dans le cercle où elle vivait. Elle ne redoutait pas même l'ennui pendant ces deux mois: il était dans son caractère d'être heureuse du bonheur de ceux qui l'entouraient, et les bons Musgrove avaient toujours l'air d'être au comble de la joie, les jeunes filles riaient sans cesse et s'amusaient de tout, leurs parens les admiraient et partageaient leur franche gaîté. Malgré l'égoïsme et les plaintes continuelles de Maria, il s'en fallait bien qu'elle fût aussi froide et dédaigneuse avec Alice que la fière Elisabeth; elle l'aimait autant qu'elle pouvait aimer, la consultait, et se laissait même quelquefois influencer par elle; Alice était toujours avec son beau-frère sur un ton très-amical, et les enfans, qui chérissaient leur bonne tante au moins autant que leur mère, étaient pour elle un objet d'intérêt, d'amusement et d'occupation.

Charles Musgrove était un jeune homme poli, agréable, et très-supérieur à sa femme pour l'intelligence et le caractère; mais il était

loin de pouvoir exciter aucun regret chez Alice de l'avoir cédé à sa sœur cadette, et de lui faire oublier le capitaine Wentworth. Cependant elle croyait, ainsi que lady Russel, qu'une union avec une femme plus sensée et moins enfant gâté que la sienne, aurait donné plus de consistance à son caractère, plus d'activité à sa vie, plus d'élégance à ses habitudes, plus d'instruction à son esprit, par conséquent un entretien plus agréable, et une existence plus utile : rien chez lui ne s'était développé ; il était resté ce qu'il était au sortir de l'enfance ; sans passions vives, ne faisant ni mal ni bien, ne mettant à rien ni zèle ni chaleur, excepté à la chasse, dépensant son temps en niaiseries, sans lire, sans penser, et vivant au jour la journée. Il avait, ainsi que ses sœurs, un fond de gaîté et d'insouciance qui l'empêchait d'être affecté des lamentations continuelles de sa femme ; il supportait sa *déraison* et son *ennui* avec une patience qu'Alice admirait, quoiqu'elle eût quelquefois le désagrément d'un appel de tous deux à son avis dans leurs petits différends, et de déplaire à sa sœur si elle n'était pas du sien : mais en tout ils pouvaient passer pour un heureux couple ; le mari et la femme étaient au moins toujours d'accord sur

le desir d'avoir plus d'argent et d'obtenir quelque beau présent du papa Musgrove; mais là-dessus Charles était aussi plus raisonnable que Maria, qui se plaignait amèrement quand ce présent n'arrivait pas, pendant que Charles, qui y avait plus de droit qu'elle, trouvait très-naturel que son père fît à cet égard ce qui lui convenait, et ne se gênât pas pour eux.

Quant à l'éducation de leurs enfans, sa théorie était aussi bien meilleure que celle de sa femme, et sa pratique moins mauvaise: Je les gouvernerais très-bien si Maria me laissait faire, était ce qu'Alice entendait dire tous les jours, et elle en était convaincue; mais quand Maria lui disait à son tour : Charles gâte les enfans au point que je ne puis plus en être maîtresse, elle n'était point de son avis, mais se taisait prudemment pour ne pas augmenter le mal: la moindre contradiction mettait Maria hors d'elle-même, et lui donnait à l'instant une attaque de nerfs.

Une des circonstances les moins agréables de son séjour à Uppercross, était d'être traitée avec trop de confiance par tous les partis, et d'être trop initiée dans le secret de leurs plaintes mutuelles; sachant qu'elle avait quelque influence sur sa sœur, elle était continuellement sollicitée d'en faire usage au-delà de son pouvoir.

« Je voudrais, lui disait Charles, que vous eussiez la bonté de persuader à Maria de ne pas s'imaginer continuellement qu'elle est malade, et d'oublier quelquefois qu'elle a des nerfs. » Dès qu'elle en disait un mot bien amical à sa sœur, celle-ci l'interrompait en lui répliquant : « Je crois que si Charles me voyait mourante, il dirait encore que je n'ai aucun mal, et que je ne dois pas me plaindre. Je suis sûre, Alice, que si vous le vouliez, vous pourriez lui persuader que je suis beaucoup plus souffrante que je ne le dis. »

Etait-il question d'envoyer les enfans chez leur grand'mère, qui les adorait, Maria disait à sa sœur : Je déteste qu'ils aillent à la grande maison ; ma belle-mère voudrait les avoir sans cesse ; elle les gâte tellement, leur donne tant de friandises, qu'ils en sont malades ou bruyans tout le reste de la journée ; tâchez, Alice, que cela aille autrement ; ils vous écouteront mieux que moi. » Dès que la vieille mistriss Musgrove la voyait un instant seule, elle ne manquait pas de lui dire : « Ah, miss Alice ! que je serais heureuse si vous pouviez inculquer à votre sœur un peu de votre manière avec les enfans ! Ils sont si doux, si gentils quand c'est vous qui les a amenez, et si insup-

portables quand ils viennent avec leur mère! elle les gâte et les gronde tour-à-tour sans qu'on sache pourquoi, et d'après son caprice. C'est grand dommage qu'elle ne sache pas mieux les élever; sans partialité, ce sont les deux petits garçons les plus beaux et les plus aimables qu'il y ait au monde : mais mistriss Charles n'a pas la moindre idée d'éducation. Je vous assure, miss Alice, que c'est ce qui m'empêche de les inviter plus souvent. Je crois que mon fils n'est pas très-content de moi à cet égard; mais ma pauvre tête ne tient plus à leur tapage; et leur mère, qui prend des maux de nerfs au moindre bruit, souffre et encourage celui de ses enfans quand ils sont ici, car chez elle ils sont grondés et renvoyés dès qu'ils bougent. Tâchez, chère miss Elliot, qu'elle se conduise autrement; il vous sera facile de l'obtenir, et ma femme de-charge, qui est une personne sensée à laquelle je me fie comme à moi-même, n'en peut pas être maîtresse. Elle assure qu'on en ferait ce qu'on voudrait avec une mère plus ferme et plus raisonnable. »

C'était encore une autre affaire que l'histoire des domestiques; chacune des maîtresses croyait les siens parfaits et les autres détestables.

« Ce serait un crime de haute trahison, disait Maria à sa sœur, que d'oser révoquer en doute la perfection des gens de ma belle-mère ; moi qui n'exagère jamais ni le bien ni le mal, je puis vous affirmer qu'il n'existe pas dans le monde deux plus mauvais sujets que la femme-de-charge et la femme-de-chambre de la grande maison ; au lieu d'être à leurs affaires, elles battent toute la journée le pavé du village ; je les rencontre partout, et je ne vais pas à l'office sans les y trouver. Si ma Jémina n'était pas la plus fidèle et la plus raisonnable fille qu'il y ait sur la terre, elles me l'auraient gâtée ; elles ne cessent de l'engager à courir avec elles : vous devriez conseiller à ma belle-mère de les mettre à la porte toutes les deux. »

De son côté, madame Musgrove lui disait : « Ma chère miss Alice, je me suis fait une règle en mariant mon fils, de ne me mêler en aucune manière du ménage de ma belle-fille ; c'est le moyen de vivre en paix ; d'ailleurs, je puis vous dire à vous, qui avez du sens et du jugement, que je n'ai pas bonne opinion de Jémina, la bonne des enfans et la favorite de sa maîtresse. J'ai entendu d'étranges choses sur cette fille ; elle est toujours mise comme

une lady, et de manière à ruiner celles qui voudraient l'imiter et qui n'en ont pas les moyens. Mistriss Charles ne jure que par elle, je le sais, mais j'ai voulu vous avertir pour que vous soyez sur vos gardes, et que s'il vous manque quelque chose vous sachiez à qui vous en prendre : vous feriez bien, sans me nommer, d'en dire un mot à votre sœur, et d'obtenir qu'elle congédie cette fille. »

Un autre sujet continuel des lamentations de la *plaintive* Maria, était que les Musgrove ne lui donnaient pas la préséance qui lui était due dans les grands dîners du voisinage ; comme fille d'un baronnet, elle avait le droit d'être au haut bout de la table, et le même jour qu'elle avait parlé vivement de ce grief à sa sœur, Alice se promenant seule avec les jeunes Musgrove, l'aînée, après avoir mis la conversation sur les rangs et les prétentions en ce genre, lui dit : « Je n'ai aucun scrupule avec vous, miss Alice, qui êtes si bonne, et si indifférente sur les distinctions, de vous faire observer combien de telles prétentions sont quelquefois ridicules : je voudrais qu'il vous fût possible de faire entendre à Maria combien elle serait plus aimable si elle n'était pas sur cela aussi tenace et aussi exigeante,

surtout quand elle se précipite pour prendre la place de ma mère ; personne ne doute qu'elle n'ait le droit, par sa naissance, d'avoir le pas sur maman, mais il serait plus décent, plus convenable qu'elle n'insistât point sur cette prérogative avec la mère de son mari. C'est fort indifférent à notre mère, mais je sais que plusieurs de nos voisins blâment cette prétention ridicule. »

Alice avait, comme on le voit, assez à faire de concilier tous les intérêts ; elle écoutait ces plaintes patiemment, adoucissait le plaignant, excusait l'absent, tâchait de persuader à chacun qu'une indulgence mutuelle fait le bonheur des relations de famille et de voisinage, et s'efforçait surtout de calmer sa sœur, et d'affaiblir ou réparer ses torts : que pouvait-elle faire de plus ?

A tout autre égard, sa visite à Uppercross lui fit du bien, par le changement de scènes et l'éloignement de tout ce qui parlait trop vivement à son cœur, ou le blessait journellement à Kellinch-Hall. Les maux imaginaires de Maria cessèrent dès qu'elle eut quelqu'un qui chercha à la distraire et à l'amuser. Leur communication avec la grande maison prévenait l'ennui ; s'il y avait peu de ressources

d'esprit ou de sympathie, il y avait de la bonhomie, de la gaîté, de la simplicité, de l'affection même. Comme Maria profitait du séjour de sa sœur pour se livrer à la paresse, et la chargeait de tous les soins qu'elle devait à ses enfans et à son ménage, elle n'était pas fâchée d'être interrompue de temps en temps par l'arrivée des jeunes Musgrove, ou en leur faisant une visite : à cet égard, on ne lui laissait rien à desirer; on se voyait chaque matin, on se rassemblait chaque soir. Alice était tour-à-tour à côté du fauteuil des vieux parens, à jaser avec eux, ou bien à rire, chanter, ou toucher du piano; elle était d'une force supérieure aux Musgrove; mais elle n'avait pas de voix et ne pinçait pas de la harpe, instrument plus à la mode que le clavecin; elle n'avait là personne pour l'admirer et vanter ses talens; on les laissait de côté, excepté lorsque les autres étaient fatiguées, ou qu'on se trouvait disposé à la civilité; autrement, on n'y faisait nulle attention; mais cette légère mortification ne lui était pas nouvelle; elle savait qu'en jouant elle ne pouvait faire plaisir qu'à elle-même. Depuis qu'elle avait l'âge de quatorze ans, époque où elle perdit sa mère, personne ne l'avait écoutée, personne ne l'avait encou-

ragée. Lady Russel n'aimait pas la musique, qui interrompait trop la conversation ; elle ne favorisait point son goût pour ce talent ; jusqu'alors donc il n'avait été exercé que dans la solitude. Ainsi la tendre partialité de M. et de M.e Musgrove pour leurs filles lui paraissait très-naturelle ; elle avait plus de plaisir à voir leur contentement, qu'elle n'en aurait eu à recevoir des éloges pour son propre compte.

La société était souvent augmentée par des visites de leur voisinage ; il n'était pas nombreux, mais il était bien composé, et la famille Musgrove étant la plus riche et la plus distinguée, recevait plus de monde, et donnait plus de dîners que tout autre : la grande maison d'Uppercross était le rendez-vous général des environs ; on y trouvait bon accueil, liberté, amusement. Miss Henriette et miss Louisa étaient passionnées pour la danse ; et chaque soirée finissait par un petit bal impromptu très-animé et très-gai.

Il y avait à un mille au plus d'Uppercross, une famille de cousins moins favorisés de la fortune, qui dépendaient des Musgrove pour leurs bons plaisirs ; ils arrivaient au moindre signe, par tous les temps, toujours prêts à

tout ce qui pouvait amuser leurs cousines : la complaisante Alice faisait aussi ce qui dépendait d'elle; ayant passé l'âge de *la fureur dansante*, elle préférait un emploi plus tranquille, et se chargeait volontiers de l'orchestre : assise devant le piano, elle jouait des contredanses pendant des heures entières. Papa et maman Musgrove, qui n'étaient pas moins enchantés de la danse de leurs filles que de leur musique, et peut-être avec plus de raison, savaient gré à miss Elliot de sa complaisance infatigable, et lui disaient alors pour l'encourager : « Bien, très-bien, miss Alice; comme ces jolis doigts volent sur les touches! Les contredanses, voilà votre talent. »

Ainsi se passèrent trois semaines. La Saint-Michel arriva, et le cœur et les pensées d'Alice étaient à Kellinch-Hall, dont les Croft devaient prendre possession : cette demeure chérie allait être occupée par des étrangers. Il n'y avait en ce moment pas une chambre, un cabinet, un meuble, un arbre, un sentier qui n'eût sa part des souvenirs et des regrets d'Alice; tel est sur un cœur aimant l'empire de l'habitude et des anciennes et premières affections. Elisabeth, toujours heureuse, re-

gardée comme la souveraine de Kellinch-Hall, n'y ayant presque jamais éprouvé de chagrins, l'avait quitté sans verser une larme; Alice, au contraire, oubliait tout ce qu'elle y avait souffert, tous les mépris dont on l'avait accablée : c'était là où elle était née, où elle avait reçu les soins et les caresses de sa bonne mère, où les cendres de cette mère chérie reposaient; c'était là qu'elle avait connu l'amour, rêvé le bonheur, pleuré la perte de cette illusion, et trouvé une véritable amie. Tous ses sentimens, tous ses souvenirs se réveillèrent avec force. Elle ne pouvait penser à autre chose qu'au 29 septembre, jour de l'installation des nouveaux habitans; elle n'en parlait point dans la crainte de ne trouver aucune sympathie dans le cœur de Maria; mais ce fut cette dernière qui lui en parla la première, et dans le même sens, quoique moins exalté : ayant eu l'occasion de noter la date du mois, elle s'écria tout-à-coup : « Bon Dieu! ma chère Alice, n'est-ce pas aujourd'hui 29, que les Croft entrent à Kellinch-Hall? Je suis bien aise de n'y avoir pas pensé plus tôt; quel mal cela aurait fait à mes pauvres nerfs, déjà si détraqués! »

En effet, l'amiral et sa femme arrivèrent

au jour fixé, et il fut question de leur faire une visite. Maria déplora cette nécessité : « Personne, disait-elle, ne pouvait comprendre ce qu'elle souffrirait ; elle voudrait pour tout au monde en être dispensée. Pensez donc au déchirement de retourner comme étrangère où j'ai vécu jusqu'à l'époque de mon mariage ! je crains d'y prendre une attaque de nerfs.... » Elle n'en persécuta pas moins Charles de la mener le jour suivant à Kellinch-Hall dans son carricle ; heureusement pour Alice, il n'y avait place que pour deux personnes dans ce modeste équipage ; il ne fut donc pas question de la mettre de la partie, et sa sœur la pria de rester pour surveiller les enfans. Elle fut bien aise que le moment qu'elle redoutait plus réellement que Maria, fût retardé, et que sa première entrevue avec les Croft ne fût pas à Kellinch-Hall ; elle desirait cependant les voir bien plus encore qu'elle ne le craignait. Tout son desir se bornait à se trouver chez Maria quand ils lui rendraient sa visite : c'est ce qui arriva. Charles était absent ; mais les deux sœurs étaient ensemble. Le hasard plaça mistriss Croft à côté d'Alice, et l'amiral près de Maria, à qui il se rendit très-agréable en caressant beaucoup les enfans et jouant avec

eux : il voulait, disait-il, les emporter pour en faire deux petits mousses, et il les exerçait à grimper sur ses genoux. Pendant ce temps, Alice cherchait dans les traits de mistriss Croft une ressemblance gravée dans son cœur, et la retrouvait aussi dans la manière de s'exprimer et dans le son de sa voix.

Mistriss Croft n'était ni trop grande ni trop forte ; mais cependant elle avait dans sa taille, dans ses mouvemens, dans le jeu de sa physionomie, quelque chose d'un peu masculin, qui rappelait singulièrement son frère ; elle annonçait une santé vigoureuse, et un caractère ferme et décidé, mêlé d'une expression de bonté et de franchise. Ses yeux étaient noirs et brillans, ses dents très-blanches, ses traits agréables ; mais son teint, assez brun et haut en couleur, se ressentait de ses longs voyages sur mer avec son mari, et lui donnait l'air plus âgée qu'elle ne l'était ; elle avait alors trente-cinq ans, et paraissait avoir passé la quarantaine. Ses manières étaient ouvertes, aisées, décidées ; on voyait qu'elle ne se défiait ni d'elle-même ni des autres, qu'elle disait tout ce qu'elle pensait, et n'avait aucune des petites faiblesses féminines, sans qu'elle eût cependant rien de rude ni de vulgaire ; c'était

vraiment une aimable femme, et son mari en était pénétré; sa Sophie était son oracle. Le bon amiral était un joyeux marin, toujours prêt à rire, content de tout, traitant en amis tous ceux qu'il rencontrait. Ce couple gagna à l'instant le cœur d'Alice. Ils vantaient beaucoup Kellinch-Hall, où ils se trouvaient à merveille. Alice eut la satisfaction de voir, dès le premier instant, que ni l'amiral ni son épouse n'avaient la moindre connaissance des liaisons qu'ils avaient été si près d'avoir avec elle, ce qui la mit tout-à-fait à son aise; elle éprouva cependant une vive émotion quand mistriss Croft lui dit tout-à-coup :

« C'était vous, miss Alice, à ce que je suppose, que mon frère eut le plaisir de voir souvent quand il habitait ce comté? M.e votre sœur ne se le rappelle pas? » Alice croyait avoir passé l'âge de rougir; elle sentit cependant que le sang lui montait au visage, et que sa voix tremblait en répondant :

« Maria était trop jeune, elle était alors en pension. » Elle ne dit rien d'elle-même ni de son souvenir.

« Il nous a souvent parlé de vous, reprit encore M.e Croft; peut-être ne savez-vous pas qu'il est marié? »

La rougeur d'Alice passa complètement et même son émotion ; elle put répondre comme il convenait, et comprit bientôt, par ce que lui dit M.e Croft, que c'était de son frère l'ecclésiastique qu'elle parlait ; qu'il était question d'Edward, et non du capitaine Frederich ; avec un sentiment de honte, en reconnaissant plus que jamais la faiblesse de son cœur, elle fit des questions obligeantes sur le sort de leur ancien voisin, dont elle parla avec intérêt et comme il convenait. L'entretien fut depuis lors indifférent jusqu'au moment du départ. Alice entendit que l'amiral disait à Maria :

« Nous attendons bientôt un frère de ma femme, qui vient passer quelque temps avec nous. Je suis persuadé que vous le connaissez au moins de nom. »

Il fut interrompu par les deux turbulens petits garçons, qui se pendaient à lui en l'appelant, comme il le leur avait appris, *leur vieil ami :* il était presque aussi bruyant qu'eux. Il leur dit qu'il allait les emporter dans la poche de sa redingote : ils le suivirent jusqu'à son équipage, et il ne fut plus question du frère attendu. Alice tâcha de se persuader que c'était encore d'Edward dont il était question ; mais n'en ayant pas une en-

tière certitude, elle attendit avec anxiété l'instant où elle pourrait apprendre ce que les Croft en auraient dit dans la grande maison, où ils avaient d'abord été.

On devait passer la soirée de ce jour-là au *cottage*, et l'on attendait la voiture, quand on vit entrer les miss Musgrove, qui venaient à pied les premières, ayant cédé à la harpe, dirent-elles en riant aux éclats, la place que nous devions occuper dans la voiture : « Je vais (ajouta Louise en riant encore) vous raconter pour quelle raison nous l'apportons ce soir. Vous saurez donc que papa, et surtout maman, sont extrêmement tristes; une circonstance leur a rappelé mon pauvre frère Richard, qui a été tué sur mer il y a deux ou trois ans; nous n'y pensions presque plus, mais l'amiral Croft et sa femme nous ont fait une visite. Ils sont venus aussi chez vous, n'est-ce pas? Est-ce qu'ils ne vous ont pas dit que le frère de mistriss Croft, le capitaine Frederich Wentworth, est de retour en Angleterre, et qu'il vient loger chez eux à Kellinch-Hall? Ils prétendent qu'il est très-gai, très-aimable; nous aurons là un charmant voisin! n'est-ce pas, Maria? C'est fort agréable cela : plus on est de fous, plus on rit. »

Alice garda le silence; mais son cœur était vivement agité. « Vous ne me dites pas ce qui attriste si fort votre mère, dit Maria en riant aussi, ni ce qui la fait penser à son fils Richard?

— Ah! mon Dieu! je l'oubliais. Quand les Croft ont été partis, maman s'est rappelée tout-à-coup que Wentworth était aussi le nom du capitaine de mon frère Richard. Ce pauvre garçon lui avait écrit quelque temps avant sa mort, qu'il servait sous ses ordres. Elle est allée rechercher ses lettres, qu'elle n'avait point relues depuis, et maintenant elle est persuadée que le capitaine Wentworth est le même dont Richard lui a parlé. Comprenez combien cela, en lui rappelant mon frère, a renouvelé les douleurs que lui causait sa perte. Ainsi nous voulons faire tout ce que nous pourrons pour l'arracher à ces tristes pensées; et vous savez que la harpe l'amuse beaucoup plus que le piano; voilà pourquoi nous l'avons mise dans la voiture. »

Ce moyen de consoler une mère qui pleure son fils aurait diverti Alice, si elle ne s'était dit aussi comme M.e Musgrove: Ah! c'est bien lui, c'est bien lui-même, et si elle n'avait su que ce Richard ne méritait aucun regret. Ce jeune homme était un mauvais sujet

dans toute l'étendue du terme, dont on n'avait jamais pu rien faire, et qu'on avait envoyé sur mer; il était dissipateur, stupide, indocile, et l'on regarda sa mort comme un bonheur. Quand la nouvelle en arriva à Uppercross, on appréhendait chaque jour d'apprendre quelque chose de plus fâcheux : on ne s'occupait point de lui avant son décès, on ne s'en occupa pas davantage après, et c'était en vérité plus qu'il ne méritait que de se le rappeler en cette circonstance : une mère a toujours en réserve des regrets et des larmes pour ses enfans, qu'ils le méritent ou non; le fond de sa tendresse est inépuisable; mais on peut pardonner à des sœurs qui ne connaissaient ce frère que par sa mauvaise conduite, de penser que leur harpe pourrait distraire leur mère d'un chagrin qu'elles devaient croire passager.

Dick Musgrove, c'est ainsi qu'on le nommait dans son enfance, avait été plusieurs années sur mer, passant d'un vaisseau à l'autre, tant on était pressé de se débarrasser de lui; il s'était trouvé pendant six mois sous les ordres du capitaine Wentworth, sur la frégate la *Laconia*; c'est la seule circonstance où ses parens eurent directement de ses nouvelles,

et la seule peut-être où ses missives n'eurent pas pour motif des demandes d'argent. Son capitaine exigea de lui qu'il leur écrivît une ou deux lettres, et, ne sachant alors que dire, il parla de son chef et de ses camarades, mais cela fut si bref, si mal écrit, si peu intéressant, qu'on y fit à peine attention quand on les reçut. Le nom de Wentworth frappa tout-à-coup mistriss Musgrove, comme étant lié au souvenir de son fils, et lui causa une douleur bien plus vive qu'au moment de sa mort, parce que ses fautes étaient oubliées, et que la lecture de sa dernière lettre l'attendrit extrêmement. Elle se persuada que s'il eût vécu, l'influence de son capitaine aurait agi sur lui et l'aurait corrigé. Son mari fut aussi affecté de ce souvenir, mais d'une manière moins vive, et quand ils arrivèrent au *cottage*, ils ne purent parler d'autre chose que du *pauvre Richard* et du capitaine Wentworth; il est vrai que la musique de leurs filles, semblable à la lyre d'Orphée, dissipa bientôt leur tristesse, et leur fit trouver le plaisir accoutumé au joyeux rassemblement, comme si le *pauvre Richard* et le capitaine Wentworth n'eussent jamais existé.

Alice ne pouvait en dire autant; ce nom,

continuellement répété, ainsi que son éloge, lui retraçaient trop vivement le temps passé pour que rien pût la distraire. Les Musgrove, à force de chercher dans leurs vieux souvenirs, se rappelèrent qu'il avait été déjà précédemment à Somersetskire, et en appelèrent à la mémoire plus fraîche d'Alice. « Ne vous en souvenez-vous pas, miss Elliot? Il était chez son frère le curé de Monkford (c'est un très-beau jeune homme); il doit y avoir sept ou huit ans. » Hélas! ces détails n'étaient que trop présens à sa pensée, et cette épreuve lui confirma que ses sentimens étaient encore les mêmes qu'autrefois. Elle chercha cependant à se maîtriser, et à cacher son émotion involontaire; puisqu'il était attendu dans le voisinage, et qu'elle ne pouvait éviter de le rencontrer, il fallait bien s'accoutumer à cette idée, et s'efforcer d'être, ou du moins de paraître indifférente. Dans leur vive gratitude des bontés qu'il avait eues pour le *pauvre Richard*, les Musgrove s'impatientaient autant que leurs filles de faire sa connaissance. « Combien de choses j'aurai à lui demander sur mon fils! disait la bonne mère; je suis sûre qu'il en était très-content. Miss Alice, vous qui avez tant d'esprit, vous m'ai-

derez à le remercier; nous l'inviterons dès que nous aurons appris son arrivée. » Alice étouffait un soupir, et répondait poliment; mais cette soirée fut le commencement des sensations pénibles qu'elle devait éprouver dans la suite.

CHAPITRE VII.

Quelques jours après, on apprit l'heureuse arrivée à Kellinch-Hall du capitaine Wentworth; cette nouvelle causa beaucoup de joie dans la grande maison d'Uppercross, et beaucoup d'émotion dans la petite. M. Musgrove le père, qui lui fit une visite, ne se lassa pas, au retour, de faire son éloge. Il l'avait invité à dîner pour la fin de l'autre semaine; il aurait voulu l'avoir dès le lendemain, tant il était impatient de montrer sa gratitude au capitaine du *pauvre Richard,* de le recevoir dans sa maison, et de le régaler de tout ce qu'il avait de meilleur, y compris la musique de ses filles. Alice comptait les jours qui devaient s'écouler encore avant que d'éprouver le supplice de revoir comme étranger celui qu'elle avait tant aimé, et qui lui était si cher encore. Elle fut bien aise que le jour de cette visite fût fixé, pour s'y préparer d'avance et ne pas se trahir. Elle ne cessait de penser au premier moment de cette rencontre : « Peut-

être ne me reconnaîtra-t-il pas, disait-elle en jetant un triste regard sur la glace; peut-être a-t-il oublié l'existence de la pauvre Alice, » ajoutait-elle et détournant ses yeux qui se remplissaient de larmes. Pour elle, elle retrouvait dans son cœur, dans sa pensée jusqu'au moindre mot qu'il lui avait adressé, et tous étaient si tendres, l'assuraient si fortement d'un amour et d'une constance éternels! Est-il possible que tout soit effacé d'un côté quand rien n'est oublié de l'autre? Encore cette semaine et la moitié de la suivante, répétait-elle à chaque instant avec une émotion nouvelle; » mais elle desirait ardemment de revoir le capitaine beaucoup plus tôt.

Il rendit un matin la politesse qu'il avait reçue de M. Musgrove, et fit une visite à la grande maison : par hasard, Alice et Maria avaient projeté d'y aller aussi; elles allaient partir, et l'auraient trouvé dans le salon, lorsqu'elles furent retenues par un accident fâcheux arrivé au petit Charles, le fils aîné de Maria; il était tombé d'un arbre où il avait grimpé, et fut rapporté à la maison dans un état très-alarmant; l'os de l'épaule était entièrement disloqué, et l'épine du dos avait tellement souffert, que ses parens éprouvèrent

la plus vive anxiété. Ce fut une journée de la plus profonde détresse. Alice fut obligée de pourvoir à tout, d'envoyer chercher le chirurgien, d'apprendre ce malheur à l'époux de sa sœur qui était à la chasse, de soigner le pauvre petit malade et sa mère, qui eut des attaques de nerfs, et plus encore, de diriger les domestiques, de gronder la bonne qui était chargée de surveiller les enfans, et s'en était si mal acquittée, d'éloigner le plus jeune, qui était volontaire, gâté, et qui tourmentait son frère; de calmer, de consoler le blessé, et enfin d'instruire avec précaution les grands parens, ce qui lui causa des inquiétudes et des peines inouies.

Le retour de Charles Musgrove, à qui elle avait envoyé un exprès et un billet, fut son premier soulagement; il pouvait au moins prendre soin de sa femme; le second fut l'arrivée du chirurgien : jusqu'à ce qu'il eût examiné l'enfant, l'appréhension des parens fut excessive; ils soupçonnaient une fracture à l'épine du dos, plus dangereuse que la dislocation de l'épaule, et n'osaient pas même se communiquer leurs craintes. Charles, placé sur les genoux de sa tante Alice, ne voulut pas être ailleurs, ni souffrir que personne

autre le touchât; elle eut besoin de tout son courage pendant qu'on lui remit l'épaule; l'opération fut douloureuse, mais prompte: M. Robinson, le chirurgien du village, assez habile, aimait à se faire valoir; il prolongea l'anxiété commune, par sa lenteur à décider s'il y avait fracture ailleurs; il tourna et retourna le petit patient, le frotta, l'examina, prit un air très-grave, secoua la tête, et parlant bas au père et à la tante, leur apprit que le petit garçon n'avait aux reins que des contusions, et qu'il n'y avait rien à craindre pour sa vie. Le grand-père et la grand'mère, plus rassurés, retournèrent dîner chez eux, et les jeunes tantes étant capables alors de parler d'autre chose que de leur petit neveu, restèrent dix minutes de plus pour raconter la visite du capitaine Wentworth, dont elles étaient au moins aussi occupées que de l'accident. « Aprésent qu'il est décidé que Charles n'est pas en danger, j'espère, disait Henriette, que dans quelques jours il pourra venir chez nous; il sera le petit favori du capitaine Wentworth: vous ne vous faites pas d'idée, miss Alice, comme il est charmant ce capitaine! combien nous en sommes enchantées! Maman déclare que c'est l'homme le plus agréable qu'elle ait

jamais rencontré, et nous trouvons, nous, que c'est le plus beau, quoiqu'un peu hâlé comme le sont tous les marins, mais cela lui sied; il a l'air vif, gai, et une fort belle tenue. Nous avons été charmées quand papa a voulu le retenir, et fâchées quand il a dit qu'il ne pouvait rester. Je suis sûre qu'il aurait été bien fâché de l'accident de Charles, car il a l'air bon et sensible : Il serait venu avec nous ici, dit Louisa, vous l'auriez vu, Alice; j'en aurais été bien aise; vous en serez si contente! mais vous le verrez, car il reviendra souvent; il a été si poli avec nous! il a promis à maman de venir dîner demain à la maison, et d'un ton si gracieux! on aurait dit qu'il se réjouissait aussi de parler du pauvre Richard. Ah! c'est un aimable homme, je vous assure : il a une telle aisance dans ses actions, dans ses paroles, que nous en avons la tête tournée; vous l'aimerez aussi, Alice. » Alice sourit sans répondre; elles partirent, et il était facile de voir que leurs jeunes têtes étaient remplies de la joie d'avoir fait connaissance avec le capitaine Wentworth.

La même histoire, le même ravissement se renouvelèrent dans la soirée, lorsque le grand-père vint avec ses filles savoir des nouvelles de son petit héritier. Alice dut encore ap-

prendre combien le capitaine Wentworth était aimable, combien on s'impatientait qu'elle pût en juger : « Malheureusement ce ne sera pas demain, dit M. Musgrove, et j'en suis bien fâché, mais aucun de vous ne voudra quitter le malade, je le sens bien, et ne le demande pas. — Oh ! non certainement, » fut le cri général. Le père et la mère avaient eu une trop forte et trop récente alarme pour penser seulement à s'éloigner ; Alice seule desirait et redoutait cette entrevue.

Cependant, quelques instans plus tard, Charles fit observer que l'enfant était très-bien, que trop de monde autour de lui pouvait l'agiter : « J'ai d'ailleurs, ajouta-t-il, tant d'impatience de connaître le capitaine, que j'irai peut-être vous joindre dans la soirée ; je ne dînerai pas chez vous, mais j'irai vous voir d'abord après mon dîner.

— Non certainement, Charles, vous n'irez pas, lui dit vivement sa femme ; je ne puis souffrir que vous m'abandonniez après une telle émotion : si quelque chose de semblable allait encore arriver !

— Je ne pense pas, dit Musgrove en riant, que le frère de Charles aille grimper sur un

arbre, et à cette heure il est couché. Nous verrons cela demain. »

La nuit fut bonne; le malade allait bien. M. Robinson dit, en secouant la tête, qu'il ne trouvait pas de sujets de crainte; alors Charles Musgrove ne sentit pas la nécessité de se confiner plus long-temps. La bonne Alice ne quittait pas Charles; qu'est-ce qu'il y avait à faire pour le père? « Il serait, disait-il, tout-à-fait absurde de m'enfermer chez moi, où je ne suis d'aucune utilité, parce qu'un petit étourdi s'est laissé tomber. » Ses parens desiraient le présenter au capitaine; il était de son devoir de leur complaire, et nul obstacle ne s'y opposait.

Après s'être ainsi encouragé lui-même à résister à sa femme, dont il prévoyait la contradiction, il déclara fièrement son intention de s'habiller, et d'aller dîner à la grande maison: « L'enfant est très-bien pour son état, lui dit-il; je viens de le dire à mon père, et de lui promettre que j'irais dîner avec le capitaine, et il m'a fort approuvé. Votre sœur étant avec vous, chère Maria, je n'ai aucun scrupule de vous laisser: je comprends bien que vous ne vouliez pas quitter votre enfant; mais vous voyez que je lui suis fort inutile; vous

m'enverrez chercher s'il arrivait quelque chose. »

Les maris et les femmes savent très-bien connaître quand l'opposition est inutile. Maria vit que Charles était décidé à sortir; et, ne voulant pas compromettre son pouvoir, elle se tut; mais dès qu'il fut sorti, elle s'en dédommagea avec Alice.

« Vous le voyez, dit-elle avec aigreur, il va s'amuser, et nous laisse seules auprès d'un enfant malade, et pas une créature ne viendra nous distraire de toute la journée. « Je vous » laisse avec votre sœur, et n'ai aucun scru- » pule. » Sa conscience est commode. Deux sœurs qui sont tout le jour ensemble ont-elles quelque chose à se dire? J'étais sûre que cela irait ainsi; c'est toujours mon lot de rester à la maison quand il y a quelque événement désagréable : les hommes ont alors grand soin de s'éloigner, et Charles plus vîte qu'un autre. Quelle insensibilité à un père, de laisser ce pauvre petit garçon! Il est bien, dit-il; mais son état ne peut-il pas changer soudainement? Je n'aurais jamais cru qu'un père pût être aussi indifférent. *Il ne lui est d'aucune utilité!* c'est bien moi plutôt qui peux dire cela,

et qui pourrais sortir. Vous savez, Alice, que je n'ai de forces ni physique ni morale; un homme est beaucoup plus utile auprès d'un enfant estropié; pour moi, je suis infiniment trop sensible; vous l'avez vu hier, j'ai eu une attaque de nerfs.

— Mais, dit Alice, elle fut causée par une émotion violente, inattendue; rien de semblable n'arrivera aujourd'hui, je vous le promets; j'ai parfaitement suivi les instructions de M. Robinson; votre fils est tranquille, il souffre peu, et je n'ai aucune crainte. En vérité, Maria, vous avez tort de blâmer votre mari; il fait plaisir à son père, et peut se reposer sur nous pour veiller sur son enfant; ce n'est pas l'affaire des hommes, ils n'y entendent rien, et une mère remplit, en soignant son fils, un devoir qu'elle ne voudrait confier à personne.

—Pour moi, répondit Maria avec aigreur, j'aime trop mes enfans pour ne pas les confier à ceux qui leur sont plus utiles que moi; je ne sais pas gronder ni tourmenter un pauvre petit malade pour le faire tenir tranquille; vous avez vu ce matin quand je lui disais que s'il bougeait, je lui lierais les mains, il s'est

mis de suite à pleurer. Je n'ai pas des nerfs à l'épreuve des larmes et des plaintes.... je ne puis les supporter.

— Mais supporteriez-vous mieux, dit Alice, de passer la soirée entière loin de lui?

— Oui, très-bien; vous voyez que son père n'y songe pas! Jenima est si soigneuse! elle nous donnerait d'heure en heure de ses nouvelles. Je trouve que puisque Charles a cru pouvoir sortir, il devait penser la même chose pour vous et pour moi; pourquoi serais-je plus alarmée qu'il ne l'est? j'ai tout autant d'envie que lui de voir le capitaine Wentworth, dont on nous dit tant de merveilles, et vous devez le desirer aussi. Je ne vous cache pas que j'avais envie d'assister à ce dîner, et qu'il est cruel d'en être exclue. — Eh bien, s'il en est ainsi, dit Alice, allez-y avec votre mari, je me charge de votre fils, et vous pouvez compter sur mes soins; M. et M.e Musgrove seront tranquilles, quand ils me sauront près de lui.

— Parlez vous sérieusement? s'écria Maria avec une expression de joie; vous avez là, ma chère Alice, une très-bonne idée, très-bonne en vérité. Sûrement, je puis aller chez mon beau-père, car je ne suis ici d'aucune utilité;

et vous qui n'avez pas les sentimens d'une mère, vous qui n'êtes qu'une tante, vous pouvez être plus courageuse et mieux distraire le malade; il vous obéit beaucoup mieux qu'à moi : me voilà tout-à-fait rassurée. Je sais que vous aimez à être seule; peut-être n'êtes-vous pas bien pressée de connaître le capitaine Wentworth, et moi je suis très-impatiente de le remercier de ses bontés pour mon beau-frère Richard; c'est bien naturel, n'est-ce pas? »

Alice ne put s'empêcher de sourire de cette soudaine tendresse pour un beau-frère qu'elle n'avait jamais connu, et dont elle n'avait jamais parlé.

La sensible maman s'approcha du petit blessé, lui donna un baiser, en disant : « Il est à merveille, et je puis le quitter sans crainte ce cher enfant : comme il sera heureux avec sa bonne tante! N'est-ce pas, mon amour, vous aimez mieux être avec elle qu'avec moi? — Oh! oui, maman, » dit le petit garçon avec la naïveté de son âge.

« Bien! vous avez raison, mon ange; » et l'instant après, elle frappa doucement à la porte du cabinet de son mari. Alice l'avait suivie, et entendit sa sœur dire avec joie :

« Je vais avec vous, Charles; attendez moi, je serai bientôt prête. A quoi sert-il que je reste? vous savez bien que je ne puis rien obtenir de Charles; il pleure sans cesse quand je lui parle, et vous savez que cela me fait mal aux nerfs : Alice se charge de lui. Il vaut beaucoup mieux que j'aille avec vous; je n'ai d'ailleurs pas dîné chez votre père depuis jeudi passé.

—Je serai charmé que vous veniez avec moi, répondit Charles, et votre sœur est bien bonne; mais n'est-il pas un peu dur de la laisser seule auprès d'un malade qui doit nous intéresser bien plus qu'elle?

—Elle le veut; la proposition vient d'elle: n'est-ce pas, Alice, dit-elle en la voyant, que vous aimez mieux rester ici? » Alice assura Charles que c'était son desir; il lui offrit de venir la chercher dans la soirée; mais elle refusa. Charles n'insista pas, et le couple sortit avec joie. La bonne Alice retourna près de son neveu aussi contente de ne pas voir Frederich Wentworth, que Charles et Maria étaient satisfaits de dîner avec lui. La seule pensée que dans ce moment il n'était qu'à un mille d'elle, faisait tellement battre son cœur, qu'elle ne

savait comment elle pourrait supporter sa présence.

Alice eût desiré cependant que ce premier moment fût passé. Que dira-t-il? comment sera-t-il? complètement indifférent peut-être, si l'indifférence peut exister en pareil cas; peut-être encore fâché des refus qu'il a essuyés? Mais ne doit-il pas savoir qu'ils étaient involontaires?

Depuis que les obstacles qui les ont séparés avaient cessé, puisque Wentworth avait acquis cette fortune et cette indépendance qu'il ne desirait que pour elle seule, Alice sentait qu'à sa place elle aurait fait depuis long-temps ce qu'il avait négligé de faire, elle serait revenue offrir ses biens à celui qu'elle n'avait cessé d'aimer. Elle eut assez à réfléchir pour ne pas s'ennuyer d'être seule lorsque Charles s'endormit, et n'eut plus besoin d'elle; car jusqu'alors elle ne s'était occupée que de son neveu.

Sa sœur et son beau-frère revinrent enchantés de leur nouvelle connaissance et de leur soirée; ils avaient dansé, chanté, causé, ri, comme cela se pratiquait ordinairement à Uppercross; le capitaine Wentworth avait surpassé leur attente par son amabilité; il

n'avait ni réserve ni timidité; il était franc, poli, ennemi de la cérémonie; avec la famille on eût dit qu'il était avec d'anciennes connaissances; il n'aimait, ne voulait que ce que chacun semblait aimer et vouloir. Charles apprit à Alice qu'il devait venir le lendemain prendre Charles pour aller à la chasse. Cette nouvelle fit battre le cœur d'Alice, mais cette vive émotion cessa lorsque son beau-frère ajouta : « Ce n'est pas au cottage que nous devons nous réunir, quoique ce fût sa première intention, mais il a craint d'être importun à cause l'état de souffrance de mon fils. C'est à la grande maison qu'est notre rendez-vous. »

Alice pensa que Frederich desirait l'éviter. « A propos, lui dit Maria, il se rappelle vous avoir rencontrée il y a quelques années chez son frère; il a demandé si vous étiez mariée, dès qu'il a su que j'étais votre sœur; vous l'avez sans doute oublié, cet aimable capitaine?

— Il y a toute apparence, » répondit Alice. Elle comprit qu'en parlant d'elle comme d'une connaissance passagère, c'était pour éviter de lui être présenté.

Le lever était toujours plus tardif au cottage qu'à la grande maison, et le lendemain

la différence fut si grande, qu'Alice et Maria commençaient à peine leur déjeûner, quand Charles entra pour leur dire qu'il était bien aise de les trouver levées, qu'il était venu en passant pour prendre ses chiens. Mes sœurs, ajouta-t-il, me suivent avec le capitaine Wentworth; ils viennent savoir des nouvelles de mon fils. Notre ami demande à voir Maria, si cela se peut. Tu les recevras, ma chère amie, dit-il gaîment, pendant que j'irai disposer la meute à nous suivre à la chasse. Maria fut très-flattée de l'attention du capitaine, et se fit un plaisir de le recevoir; mille sentimens divers s'élevaient dans le cœur et l'esprit d'Alice à l'approche de ce moment craint et desiré; ce qu'il y avait de rassurant, c'est qu'il serait bientôt passé. En effet, l'attente et la visite durèrent au moins plus de cinq minutes : les deux sœurs Musgrove entrèrent avec leur chevalier; les yeux d'Alice rencontrèrent ceux de Frederich, un léger salut fut leur unique signe de reconnaissance : Alice entendit sa voix; c'était la même qui pénétrait autrefois dans son cœur, et qui y pénètre encore : Elle retrouve dans Wentwort le même ton, les mêmes manières. Il parlait à Maria, s'informait du malade avec intérêt; Alice lui en sut au-

tant de gréque s'il lui eût adressé le discours le plus obligeant; il parla ensuite aux deux miss Musgrove avec cette gaîté qui annonce une entière liberté d'esprit. Pour l'univers entier, Alice n'aurait pu prononcer une parole; elle n'entendait pas même distinctement ce qui se disait autour d'elle; la chambre lui semblait être remplie d'une foule de personnes; mille voix confuses se faisaient entendre pour elle; mais quelques minutes plus tard, ce ne fut plus qu'un désert pour la pauvre Alice. Son beau-frère s'approcha de la fenêtre avec ses chiens, il entraîna le capitaine; Maria et ses belles-sœurs sortirent avec eux, pour les accompagner jusqu'au bout du village. Alice s'assit tristement devant la table, et n'acheva pas de déjeûner. Maria rentra, lui parla, mais elle ne l'entendit pas; une seule pensée l'occupait. « Je l'ai revu, nous avons été près l'un de l'autre; le plus cruel moment est passé, nous nous accoutumerons à ces entrevues, elles se renouvelleront; nous nous parlerons encore; mais de quoi? de choses indifférentes. » Alice ne voulait pas soupirer; ce fut contre son gré qu'elle laissa échapper un soupir si profond, que Maria, qui ne remarquait ordinairement rien, en fut frappée. « Qu'avez-

vous donc, Alice, lui dit-elle, vous n'êtes pas comme j'ai l'habitude de vous voir? Ai-je l'air d'être indisposée? mon fils serait-il plus mal que ce matin? — Non, ma sœur, répondit Alice, mais j'ai un violent mal de tête.

— Vous avez été trop tourmentée depuis l'accident de Charles; cela se passera. Pour moi, j'aurais grand besoin de faire une longue promenade : je regrette de n'être pas allée avec Henriette et Louisa, qui font un tour dans le bois pour voir la chasse; cela m'aurait fait du bien, j'en suis sûre; vous, ma bonne sœur, vous seriez restée dans la chambre de Charles : il aime tant vous voir près de lui! — Vous pouvez aller les rejoindre, dit Alice »: Maria sortit aussitôt. Alice, restée seule près du lit du petit Charles, qui dormait, put réfléchir à sa situation, et chercher à calmer, s'il était possible, une sensibilité déplacée. Plus de huit années s'étaient écoulées depuis une rupture qu'elle avait provoquée dans l'intérêt même de Frederich. N'était-il pas absurbe de ressentir sans la combattre une agitation qui n'est permise qu'à l'amour, et chez les femmes qu'à un amour partagé? Est-ce qu'un si long intervalle ne doit pas avoir banni Wentwort de son cœur, comme il a banni Alice du

cœur de Wentworth? n'est-ce pas naturel? n'est-ce pas certain? Cet intervalle, qui composait un tiers de sa vie, n'a-t-il pas tout changé dans son existence morale et physique? est-elle encore la jeune et fraîche Alice sous la douce influence d'un premier sentiment, qui répandait sur elle, sur lui, sur tout ce qui les entourait un charme magique? La pesante et dure main du temps n'a-t-elle pas effacé pour jamais ces impressions de jeunesse et d'amour?

Hélas! après tous ces beaux raisonnemens, Alice sentait encore au fond de son cœur que huit années passent bien rapidement; mais lui, ce Frederich si tendre, si passionné, qu'éprouve-t-il? pourquoi cherche-t-il à éviter Alice? pourquoi ne lui parle-t-il pas comme à Maria, comme aux Musgrove? Elle est donc différente à ses yeux? Cette idée la ranime un moment; mais l'instant d'après elle se blâme elle-même de s'être fait une telle question : cependant son espoir se ranime encore; mais sa douce illusion lui est bientôt ravie.

Maria, Henriette et Louisa revinrent de leur promenade; elles avaient entendu les chiens, et même entrevu les chasseurs. Le capitaine était venu leur parler un instant.

« Savez-vous bien, Alice, dit Maria, qu'il n'est guère galant pour vous, quoiqu'il soit si attentif pour moi? Henriette lui a demandé comment il vous avait trouvée : Si changée, a-t-il répondu, que je l'ai à peine reconnue. » Maria n'avait point de tact ni de sensibilité; elle disait ce qui lui venait dans l'esprit, et ne se doutait pas qu'elle blessait ou le sentiment ou l'amour-propre de ceux à qui elle parlait.

Changée à n'être pas reconnue de celui dont elle fut tant aimée! Alice sentit en silence cette profonde mortification; sans doute c'était vrai; elle se rendait justice, et ne pouvait en dire autant de Frederich, qui était beaucoup mieux que lors de leur rupture; elle en avait été frappée : les années, qui avaient emporté sa fraîcheur et sa jeunesse, avaient donné à Frederich plus d'assurance, quelque chose de plus décidé, de plus mâle, et n'avaient altéré aucun de ses avantages personnels; c'était ce même regard animé, ce même teint de santé, ces mêmes dents blanches comme l'ivoire. Elle avait revu *Frederich Wentworth*, et lui n'avait plus retrouvé *Alice Elliot;* mais malheureusement c'était l'inverse pour les sentimens, et cela devait être ainsi.

Si changée qu'il avait eu peine à la reconnaître! ces mots étaient sans cesse répétés par la triste Alice; cependant elle en vint bientôt à se réjouir de les avoir entendus; ils devaient calmer son imagination, détruire toute espèce d'illusion, guérir son cœur, et la rendre moins malheureuse.

Frederich Wentworth avait en effet dit cela, ou quelque chose de semblable, mais sans aucune idée qu'on pût le répéter à miss Elliot. Il se faisait d'elle, lorsqu'il y pensait, une idée si charmante, qu'il la trouva excessivement changée, et dans le premier moment d'un appel à son jugement sur elle, il dit ce qu'il pensait. Alice telle qu'il l'avait vue en s'attachant à elle, était encore à ses yeux la première des femmes; pour le genre de figure et le fond du caractère, il n'en avait point trouvé qu'on pût lui comparer; mais son amour et son amour-propre blessés par un refus, et surtout huit ans d'absence, avaient détruit sa passion; il n'en restait plus la moindre trace ni dans son cœur ni dans son esprit au moment où il la retrouva. A l'exception d'un mouvement de curiosité qui l'avait amené chez Charles Musgrove, il n'éprouvait aucun desir de la revoir. Son attachement pour elle

avait été très vif; mais plus il l'aimait véritablement, plus il s'indigna de la faiblesse de caractère qu'elle avait montrée lors de leur séparation; elle le rejeta, l'abandonna pour complaire à des parens tyranniques et à une amie prévenue, qui lui persuadèrent qu'elle devait agir ainsi; elle céda à leurs avis contre le sien propre, contre la voix de l'honneur et de l'amour, puisqu'elle lui avait donné son cœur et promis sa main; cette faiblesse ou cette timidité étaient si opposées au caractère ferme, ouvert et décidé de Frederich Wentworth, qu'il résolut de la bannir de son cœur, et il y avait réussi. Il avait le projet de se marier; il était riche, indépendant; il rentra au port, décidé à se fixer et à s'établir dès qu'il aurait trouvé une femme digne de son choix. Il la cherchait, et se sentait tout disposé à devenir amant et mari. Il avait un cœur à donner à l'une des miss Musgrove, si elles voulaient prendre la peine de s'en saisir, ou à tout autre jeune personne, Alice Elliot seule exceptée. Il disait à sa sœur, mistriss Sophie Croft, en réponse à ses questions et suppositions :

« Oui, je l'avoue, Sophie, je suis tout disposé à faire une folie : une femme assez jolie,

entre quinze et trente, peut, si elle le veut, trouver en moi un époux; un peu de beauté, de gaîté, d'amabilité, de goût, quelques complimens sur la marine, et je suis un homme perdu; n'est-ce pas suffisant pour un marin qui n'a pas eu assez de société de femmes pour avoir appris à être difficile? »

Il parlait ainsi pour être contredit; son regard plein d'esprit, tout ce qu'il disait, son ton, ses manières, prouvaient qu'il avait le droit d'être difficile. Alice Elliot n'était pas loin de sa pensée quand il faisait plus sérieusement le portrait de la femme qu'il desirait de rencontrer : « Je voudrais, disait-il alors, trouver sous une figure agréable sans trop de beauté, qui rend presque toujours une femme vaine ou coquette; je voudrais trouver un esprit aimable et cultivé sans ombre de pédanterie. Je cherche cette douceur qui fait le charme des ménages; mais je redoute un caractère faible, facile à se ployer aux impressions qu'il n'a pas la force de combattre. Voici les qualités que je voudrais trouver dans une femme, que j'exigerais même si j'étais sage; mais j'en rabattrai quelque chose. Si je me marie comme un fou, je serai alors plus fou qu'un autre, car peu d'hommes ont plus réfléchi que moi sur ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Dès-lors le capitaine Wentworth et Alice Elliot se trouvèrent journellement ensemble; ils dînèrent d'abord chez M. Musgrove : la santé du petit Charles s'améliorait tous les jours, et ne pouvait plus servir de prétexte à sa tante pour se retirer de la société; ce dîner fut suivi de beaucoup d'autres, et les rencontres étaient fréquentes. Leurs anciens sentimens, cette inclination jadis réciproque et si vive et si tendre pouvait-elle être oubliée? Non, du côté d'Alice, qui se rappelait alors jusqu'au moindre mot de Wentworth; ces souvenirs, qu'elle s'était efforcé d'étouffer depuis le départ de Frederich, s'étaient réveillés à tel point qu'elle aurait pu répéter les propres paroles de Wentworth, dire le lieu, le jour, l'heure où elles avaient été prononcées. Le capitaine n'avait pas l'air de s'en souvenir; souvent dans la conversation générale il lui arrivait de citer l'année de leur engagement, ou des circonstances qui y avaient rapport,

avec le ton et l'air d'une entière liberté d'esprit et de cœur, tandis que celui d'Alice battait bien fort lorsqu'elle entendait parler de l'époque où commença ou finit leur liaison.

C'est en l'an 6 que je me remis sur mer, disait-il la première fois qu'ils se trouvèrent ensemble; *c'est en l'an 6 que je vins dans ce pays; c'est en l'an 6 que je pris la résolution de me faire tuer ou de m'enrichir,* etc. Cet *an 6,* si bien gravé dans la mémoire d'Alice, ne paraissait pas l'être moins dans celle de Wentworth; ils semblaient alors avoir une association d'idées et de souvenirs, mais non de sentimens; Wentworth parlait de cette année, comme de toute autre, avec indifférence et gaîté; Alice ne pouvait l'entendre nommer sans battemens de cœur et sans être obligée d'étouffer un soupir.

Ils n'avaient ensemble aucune conversation, aucune entrevue autres que celles que la civilité exige : autrefois *tout* l'un pour l'autre, actuellement *rien.* Elle se rappelait le temps où, même au milieu d'une société nombreuse, il leur eût été difficile de cesser de se parler : aujourd'hui, sans se rechercher, sans s'éviter, ils n'étaient pour eux-mêmes que l'objet d'une froide politesse. L'heureux ménage de l'ami-

ral Croft et de sa Sophie, pouvait seul donner à Alice une idée du sentiment qui l'unissait naguère à Frederich; même confiance, mêmes goûts, mêmes opinions, même attachement l'un pour l'autre, et se voir, se traiter comme des étrangers, et moins bien que des étrangers, car ils ne pouvaient se rapprocher, et voir s'établir entre eux les douces liaisons de l'amitié! c'était un perpétuel contraste entre le passé et le présent, qui rendait pour Alice le présent bien douloureux.

Quand il parlait, elle entendait le même son de voix, elle retrouvait le même esprit si gai, si animé, si aimable. On était à Uppercross dans une ignorance totale en matière de marine et de navigation : il était sans cesse questionné, d'abord par la bonne mère, qui saisissait ce prétexte pour parler de son *pauvre Richard,* auquel elle n'avait jamais tant pensé; puis par les deux jeunes filles, qui n'avaient d'yeux que pour le charmant capitaine, et qui, pour lui faire plaisir et attirer son attention, ne cessaient de lui demander des détails de la maniere de vivre à bord d'un vaisseau, et témoignaient leur surprise en apprenant qu'on y vivait à-peu-près comme sur terre. Ces conversations donnaient lieu à mille

plaisanteries qui rappelaient à la pauvre Alice l'heureux temps où elle était dans la même ignorance, faisait les mêmes questions, et obtenait cette douce réponse : « J'espère, chère Alice, vous faire convenir un jour qu'un vaisseau peut être une agréable demeure, et le séjour du bonheur. »

Qu'était devenu ce doux espoir? Elle fut tirée de ses souvenirs par la bonne maman Musgrove, qui lui prit la main, et la serra dans les siennes : « Je vois, ma chère Alice, lui dit-elle, que vous pensez à mon pauvre Richard, qui vivait aussi sur un vaisseau; si le ciel avait voulu l'épargner, il serait là à présent avec nous et le capitaine; il nous raconterait ses voyages. Henriette, mon enfant, allez chercher l'almanach de la marine, nous verrons le nom du vaisseau où était votre pauvre frère. »

Henriette apporta ce livre, et s'assit à côté de sa sœur pour le feuilleter : le capitaine les intéressait beaucoup plus que leur frère Richard. « Comment s'appelait le premier bâtiment que vous avez commandé, capitaine? n'était-ce pas *l'Aspic?* Nous chercherons *l'Aspic*.

— Vous ne le trouverez pas, dit Wentworth;

il y a long-temps qu'il est mis en pièces; je suis le dernier qui l'aie monté; à peine pouvait-il faire encore le service pour un an ou deux; on lui fit faire ses adieux à la mer par un voyage aux Indes occidentales, où j'eus l'honneur de conduire sa vieille carcasse à demi-pourrie.

—Qu'est-ce que vous dites là contre *l'Aspic?* dit l'amiral: jeune homme, ce fut la meilleure et la plus belle frégate; elle n'avait pas son égale, et quand vous en avez obtenu le commandement, toute vieille qu'elle était, vingt officiers y prétendaient, et vous fûtes bien heureux d'être aussi jeune sur cette *vieille carcasse!*

—Je sentis tout mon bonheur, amiral, je vous assure, dit le capitaine sérieusement; j'étais aussi content qu'il est possible de l'être; c'était une grande affaire pour moi dans ce temps-là! je brûlais d'être employé, et de retourner sur mer.

— Je le comprends: qu'est-ce que fait un jeune homme sur terre? rien de bon, à moins qu'il n'ait une femme, et il fallait avoir de l'argent avant de songer à se marier; à présent que vous avez l'un, vous allez, j'espère, penser à l'autre: un homme sans femme, est, ma foi, comme un vaisseau sans gouvernail. »

Le capitaine parut avoir une nuance d'embarras; il ne répondit pas, mais bientôt après il vint se placer entre Henriette et Louisa, et reprit toute sa gaîté.

« Mais, capitaine, lui dit Louisa, ne fûtes-vous pas bien contrarié quand vous prîtes le commandement de *l'Aspic*, de voir qu'on ne vous avait donné qu'un vieux bâtiment?

—Je le connaissais déjà, dit-il en souriant, et malgré sa vétusté, je ne l'en aimais pas moins; j'aurais fait le tour du monde avec cette chère frégate; elle me portait bonheur: je n'ai pas eu deux jours d'orage pendant que je l'ai montée : nous avons fait ensemble d'assez bonnes captures. J'eus le bonheur, en revenant en Angleterre, de rencontrer une frégate française dont j'avais envie, et de la prendre; je l'amenai à Plymouth, et là j'eus une autre chance heureuse : nous n'avions pas été six heures dans le port, qu'il s'éleva un vent assez fort, qui souffla quatre jours et quatre nuits, et qui aurait mis en poussière ma pauvre vieille *Aspic*, si nous avions été au large. Notre rencontre avec la grande nation ne l'avait pas améliorée; vingt-quatre heures plus tard, et j'aurais été *le brave capitaine Wentworth* dans quelque coin d'un journal, *perdu*

avec son équipage la frégate l'Aspic, et je serais en ce moment parfaitement oublié. »

Alice frémit intérieurement, et si on l'avait regardée on l'aurait bien sûrement vu pâlir; mais les miss Musgrove, qui osaient exprimer leur effroi à cette idée, le firent si vivement et avec tant de chaleur, qu'elles seules attirèrent l'attention du capitaine.

« Je suppose que c'est alors, dit à voix basse mistriss Musgrove à miss Elliot, qu'il obtint *la Laconia,* et se trouva avec mon pauvre Richard. Charles, mon cher, dit-elle à son fils, demandez au capitaine où il a rencontré la première fois votre frère.

— A Gibraltar, répondit-il; Dick y était resté malade, et il avait une lettre de recommandation de son premier capitaine pour sir Wentworth.

— Ecoutez, Charles, reprit-elle tout bas, dites au capitaine de ne pas craindre de parler du pauvre Richard devant moi; j'aurais du plaisir à m'entretenir de ce brave garçon; un si bon ami ne m'en dira sûrement que du bien. »

Charles, qui en doutait, ne répondit que par un signe, et ne fit point cette invitation au capitaine. Les deux sœurs s'occupaient ac-

tuellement avec lui de *la Laconia;* Wentworth, passionné de son état comme le sont tous les marins, était enchanté d'avoir l'occasion d'en parler. « Ah ! quel heureux temps, disait-il, j'ai passé sur *la Laconia!* combien j'ai gagné d'argent avec elle ! Un de mes amis et moi, nous avons fait la plus charmante croisière vers les îles occidentales. Le pauvre Harville ! vous savez, ma sœur, qu'il avait encore plus besoin d'argent que moi, car il était marié. Excellent garçon ! jamais je ne l'oublierai. Il me quitta quand il eut gagné assez d'or, pour aller rejoindre sa femme et partager avec elle sa petite fortune. J'ai regretté de ne l'avoir pas avec moi l'été dernier sur la Méditerranée, où je fis une course des plus heureuses.

— Nous fûmes tous heureux, dit mistriss Musgrove, quand vous eûtes ce vaisseau; jamais, jamais nous n'oublierons ce temps-là, et ce que nous vous devons. » Son attendrissement la faisait parler bas; le capitaine Wentworth l'entendant à demi, et n'ayant pas Richard Musgrove présent à sa pensée, ne comprit rien à cette exclamation maternelle.

« C'est de mon frère, le pauvre Richard, dont maman veut parler, lui dit Louisa; de-

puis que vous êtes ici elle y pense sans cesse.

— Pauvre cher garçon! continua la mère en essuyant ses yeux ; il était devenu si sage ! il m'écrivait de si jolies choses depuis qu'il était sous vos ordres! Ah ! qu'il eût été heureux, et nous aussi, s'il ne vous avait jamais quitté ! Un si bon exemple, un si bon ami, auraient produit sur lui un effet merveilleux. Quel malheur qu'il nous ait été enlevé ! »

Il y eut alors une impression momentanée sur la physionomie du capitaine, un certain regard échappé de ses yeux noirs, pleins d'esprit et de feu, un certain sourire qu'Alice avait souvent remarqué quand sir Walter ou la fière Elisabeth l'honoraient de leur dédain, et qui lui prouva que loin de partager les regrets de mistriss Musgrove sur son fils, il avait été charmé d'en être débarrassé. Mais ce fut un éclair; il avait trop de vraie sensibilité pour ne pas respecter la tendresse maternelle, même lorsqu'elle est aveugle ; et, prenant un air d'intérêt, il vint s'asseoir à côté de mistriss Musgrove, et entama une conversation sur son fils, dans laquelle il évita de détruire l'opinion qu'elle avait de son *pauvre Richard,* dont il parla avec sa grâce et sa bonté naturelles.

Il était alors sur le même sopha qu'Alice, et seulement séparé d'elle par mistriss Musgrove, qui n'était pas, il est vrai, une mince barrière; son embonpoint énorme, son gros visage réjoui, semblaient bien plus formés pour exprimer la joie et la bonne humeur que la tendresse et le sentiment : la forme élégante d'Alice, son expression intéressante et pensive, formaient un parfait contraste. Elle put cacher son trouble derrière la figure massive de la bonne maman, dont le capitaine écoutait les lamentations sur la destinée d'un fils dont jamais personne ne s'était soucié, avec une attention dont on dut lui savoir gré. Certainement il n'y a nulle proportion nécessaire entre le physique et le moral; une grosse figure a tout autant de droits à une profonde affliction que la plus svelte et la plus gracieuse; mais belle ou non, il y a des disparates contre lesquelles la raison veut en vain plaider, que le bon goût ne peut tolérer, et qui prêtent toujours au ridicule; et mistriss Musgrove, riant constamment de tout, se réjouissant de tout, ne pensant pas plus au pauvre Dick que s'il n'avait jamais existé, et le pleurant tout-à-coup comme s'il était mort la veille, et qu'il eût été un sujet bien distingué, était bien du nombre.

Pendant ce temps-là, l'amiral se promenait du haut en bas du salon, les mains derrière le dos, suivant le cours de ses idées, et celui de quelque vaisseau; il s'approcha du capitaine, et il interrompit son touchant entretien avec maman Musgrove. « Savez-vous, Frederich, lui dit-il, que si vous étiez arrivé à Lisbonne le printemps passé, seulement une semaine plus tard, la belle lady Mary Grieson et ses deux filles vous auraient demandé le passage sur votre bâtiment?

— Vraiment! je suis donc charmé de n'y avoir pas été une semaine plus tard.

— Comment! reprit l'amiral, que dites-vous là? Quelle opinion allez-vous donner à ces dames de la galanterie d'un marin? »

Wentworth s'excusa comme il put, mais persista à déclarer qu'il n'admettrait jamais volontairement des femmes à bord d'un vaisseau sous ses ordres : « Ce n'est point, ajouta-t-il, par manque de galanterie; au contraire, c'est qu'il me semble impossible, malgré tout ce que peut faire un capitaine de vaisseau, de procurer à des femmes toutes les commodités auxquelles elles sont accoutumées et auxquelles elles ont des droits; je souffrirais des privations auxquelles elles se-

raient exposées, et qui ne sont rien pour nous autres hommes. Je déteste donc d'avoir des femmes à bord de mon vaisseau, et si je le puis, je n'en aurai jamais.

— Allons donc, Frederich, lui dit son aimable sœur, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là; vous savez très-bien que des femmes, lorsque ce ne sont pas des petites-maîtresses aux nerfs délicats, peuvent être aussi à leur aise sur un vaisseau que dans la meilleure maison. Je crois que j'ai été sur mer plus qu'aucune femme; je dois savoir ce qui en est, et je déclare que je ne connais rien sur terre qui soit supérieur aux raffinemens, aux commodités que l'on peut trouver sur un vaisseau de guerre. J'assure que nulle part, même à Kellinch-Hall (dit-elle en s'inclinant avec un sourire vers Alice), je n'ai été mieux à tous égards que sur les vaisseaux que j'ai montés; j'ai été sur cinq bâtimens, et partout je me suis trouvée également bien. »

Alice pensait en ce moment combien de fois Wentworth lui avait dit le contraire de ce qu'il pensait aujourd'hui, en lui donnant sa sœur pour exemple, et répétant qu'il espérait qu'elle l'aimerait assez pour le suivre sur mer. Elle garda le silence.

« Ce n'était pas le vaisseau qui vous plaisait, reprit son frère, c'était d'y être avec votre mari; avec lui, rien ne vous manque; d'ailleurs, mistriss Croft, vous étiez la seule femme à bord. Un capitaine peut avoir son épouse, si elle l'aime assez pour le suivre et tout supporter avec lui; mais il y en a peu comme vous, chère Sophie.

— Je me rappelle pourtant, dit mistriss Croft, que vous avez une fois amené de Portsmouth à Plimouth, sur votre bord, madame Harville, sa sœur, sa cousine et trois enfans; était-ce par cet esprit de galanterie exquise qui vous empêche d'avoir des femmes?

— Non, mais c'était de l'amitié et le desir de rendre service à l'épouse d'un ami, d'un camarade; j'aurais amené du bout du monde et mon cher Harville, et ce qui pouvait lui plaire. Vous n'imaginez pas sans doute que pour moi ce fût sans inconvénient; un tel nombre de femmes et d'enfans encombrent le tillac; on craint pour eux ce qu'on ne craint pas pour soi-même : non, point de femmes sur un vaisseau, que celle qui ne craint pas d'y être seule de son sexe, et de partager les dangers de son mari, et, je le répéte, il n'y en a pas beaucoup qui vous ressemblent.

— Je n'aime point à vous entendre parler ainsi, Frederich : vous croyez que toutes les femmes sont des êtres frivoles, pusillanimes, et non des créatures raisonnables et courageuses.

— Laissez-le dire, Sophie, reprit l'amiral; quand il sera marié, il changera de gamme. Si nous avons le bonheur d'avoir bientôt la guerre, il fera comme moi et quelques autres avons fait, il ne voudra point se séparer de sa chère moitié, ni elle de lui; madame Frederich Wentworth montera, ainsi que vous, à bord d'un vaisseau, et monsieur le capitaine sera enchanté d'avoir une femme près de lui.

— Je suis battu, dit Frederich en se levant. Quand un homme marié me dit : Vous ferez ainsi quand vous serez époux, je puis seulement dire : Je ne le crois pas; il faut passer par-là pour savoir ce qu'il en est. »

Alice, suivant sa coutume, étouffa un soupir, et ne dit rien.

« Quelle voyageuse vous êtes! dit madame Musgrove à madame Croft. — Dans les quinze premières années de mon mariage, j'ai croisé quatre fois la mer Atlantique; j'ai été une fois aux Indes orientales, et de plus j'ai séjourné dans différens ports, à Cork, à Lisbonne, à

Gibraltar, mais je n'ai jamais été dans les Indes occidentales ; car nous n'appelons pas, vous le savez, les îles Bermudes et Bahama les Indes occidentales? »

Madame Musgrove n'eut pas le mot à dire ; elle ne connaissait aucun de ces pays, et ne pouvait s'accuser d'avoir jamais estropié leurs noms.

« Je puis vous assurer, madame, poursuivit madame Croft, que rien ne peut surpasser le bien-être et les agrémens d'un vaisseau de guerre pour la femme du commandant : il est vrai que sur une frégate on est plus gêné, plus resserré, les cabines sont plus petites, quoique toute femme raisonnable puisse s'y trouver très-bien. Je puis affirmer, avec vérité, que les plus heureuses années de ma vie sont celles que j'ai passées sur une frégate. Grâce à Dieu, j'ai toujours joui sur mer d'une parfaite santé, et aucun climat ne m'a été contraire ; j'ai été atteinte du mal de mer le premier jour, mais après cela ma santé a été parfaite. Le seul temps où j'ai cru n'être pas bien, où j'ai connu la cruelle inquiétude du danger, est l'hiver que j'ai passé seule à Déal, quand l'amiral, alors capitaine Croft, était dans les mers du Nord ; il n'avait pas voulu

me prendre avec lui. J'ai vécu quelques mois dans une crainte perpétuelle : tous les malheurs se présentaient à mon imagination; je ne savais que devenir, ni quand je pourrais avoir de ses nouvelles. Je lui fis bien promettre à son retour de ne pas aller sur mer sans moi; quand nous sommes ensemble, aucun mal ne peut m'atteindre. »

Voilà comme j'aurais été, pensait la pauvre Alice, voilà comme je serais encore; mais... elle ne put s'empêcher de secouer tristement la tête; personne ne faisait attention à elle; on ne la vit pas.

« Je suis tout-à-fait de votre opinion, ma chère madame Croft, disait madame Musgrove; rien n'est triste comme les séparations; je sais ce que c'est. M. Musgrove va toujours aux assises à quelques milles d'ici; c'est un triste temps, je vous assure; je suis toujours charmée quand il est passé, et que je vois mon mari de retour sain et sauf. »

La soirée finit, comme à l'ordinaire, par la danse. Alice offrit ses services, qui furent acceptés; quelquefois ses yeux étaient pleins de larmes; elle était charmée d'être occupée machinalement, pour n'être pas observée.

La jeunesse était dans une grande gaîté, et

le capitaine Wentworth très-animé; tout était calculé pour l'électriser; attention générale, égards, déférence, on ne pensait qu'à lui, et c'était, parmi les jeunes personnes, à qui lui ferait le plus d'avances. Les miss Hayter, ces cousines dont nous avons parlé, étaient admises à l'honneur de chercher à plaire au capitaine; Henriette et Louisa en étaient si complètement occupées, qu'il ne fallait pas moins que leur parfaite union pour prévenir une rivalité décidée : était-il étonnant qu'étant aussi prévenu, flatté, admiré, la vanité ne s'emparât pas du beau capitaine?

Celle qui l'aimait et l'admirait le plus sincèrement, ne le lui témoignait pas; ses doigts frappaient toujours les touches du clavecin sans qu'elle s'en occupât le moins du monde, sans qu'elle entendît même les sons qu'elle produisait machinalement. Une fois elle devina plus tôt qu'elle ne vit qu'il la regardait : Ah! pensa t-elle, il cherche sans doute s'il retrouvera quelque trace de ce qui le charmait autrefois. Dans un autre moment, elle comprit qu'il avait parlé d'elle par la réponse de son interlocuteur. Il avait sans doute demandé si miss Elliot ne dansait jamais? Non, jamais, lui répliqua Louisa; elle a tout-à-fait

quitté la danse, mais elle joue à ravir, et n'en est jamais fatiguée. Enfin, il lui parla à elle-même pour la première fois. La danse étant finie, elle avait quitté l'instrument; il s'approcha, et s'assit pour essayer un air que les matelots chantent, et dont il voulait donner une idée aux miss Musgrove; Alice, qui desirait l'entendre et le retenir, revint auprès du clavecin; dès qu'il l'aperçut, il se leva, et lui dit avec une politesse étudiée : Mille pardons, miss, voilà votre place. Elle se retira pour lui faire comprendre qu'elle ne desirait pas la reprendre; elle eût voulu le prier de continuer, mais elle ne put dire un mot; il s'éloigna. Alice fut bien aise de s'asseoir; elle tremblait, elle était agitée, et ne desirait plus ni les regards ni les paroles de Frederich; sa froide politesse, son air cérémonial et glacé étaient déjà trop pour son cœur.

CHAPITRE IX.

Le capitaine Wentworth était à Kellinch-Hall comme chez lui, et cette belle demeure aurait dû seule lui rappeler le temps de son amour pour Alice. Son intention n'avait d'abord été que d'y passer quelques jours, et d'aller ensuite en Stropshire, où son frère Edward était marié; mais bientôt l'amitié que lui témoignaient l'amiral et Sophie, et plus encore l'attirait de la société d'Uppercross, le firent renoncer à son projet de départ; il trouvait là tant de bienveillance, tant de flatterie, une réception si séduisante, si cordiale, qu'il en était enchanté : les deux vieillards étaient si bons, si hospitaliers, les jeunes gens si agréables, qu'il résolut de rester, et de croire encore, sur parole, à tous les charmes de sa belle-sœur miss Edward Wentworth.

Insensiblement, il vint tous les jours à Uppercross dès le matin; alléguant, pour prétexte, que sa sœur et son beau-frère étaient continuellement en course, tant ils étaient

passionnés de Kellinch-Hall et de ses dépendances, de leurs prés, de leurs troupeaux, de leur basse-cour, allant des uns aux autres, ou se promenant tête à tête dans un joli phaéton qu'ils avaient acheté depuis peu, et que M. Croft conduisait. Mais le capitaine n'avait nul besoin de prétexte pour être bien reçu dans la famille Musgrove; c'était à qui mieux mieux pour chanter ses louanges: le père, la mère, les enfans, les cousines, tout était d'accord sur l'admiration qu'il excitait; Alice seule se taisait, mais n'en pensait pas moins, lorsqu'un cousin, George Hayter, jeune révérend qu'on n'avait pas vu depuis quelque temps, revint, et fut moins enchanté que les autres en trouvant le beau capitaine établi dans la famille.

George Hayter était un très-aimable et très-agréable jeune homme; dès son enfance il s'était attaché à sa cousine Henriette, qui le payait de retour. Il était ecclésiastique, et desservait une cure à quelque distance, qui ne l'obligeait pas à une résidence habituelle. George vivait chez son père, à deux milles au plus d'Uppercross, et voyait tous les jours sa belle cousine, avec l'espoir de la posséder un jour. Peu de temps avant l'arrivée du capitaine Wentworth, il fut obligé d'aller passer quelques

jours dans sa cure, et laissa, sans s'en douter, son Henriette exposée au charme de la nouveauté, aux galantes attentions de l'aimable étranger, à la légèreté naturelle aux femmes; et quand il revint, il eut la douleur de la trouver beaucoup plus occupée du capitaine que de lui.

Madame Musgrove et mad. Hayter étaient sœurs; elles avaient eu chacune de la fortune; leurs mariages avaient mis entr'elles quelque différence. M. Hayter posssédait aussi une propriété, mais c'était peu de chose en comparaison de la belle terre de M. Musgrove, qui tenait le premier rang dans la société du comté, tandis que les jeunes miss Hayter, regardées seulement comme des filles de fermier propriétaire, vivaient retirées dans leur petit domaine, sans luxe, sans autre éducation que celle que leur donnait leur intime liaison avec les cousines Musgrove; mais George, le fils aîné de la sœur de M. Musgrove, s'étant voué aux études, avait des talens, un esprit cultivé, une tournure élégante : on le distinguait de ses parens, et il méritait de l'être sous plus d'un rapport.

Les deux familles avaient toujours été ensemble dans la plus douce intimité, sans or-

gueil d'un côté, et sans envie de l'autre; les deux miss Musgrove, flattées de leur belle éducation, de leurs jolies parures, des plaisirs dont la situation et la tendresse de leurs parens les faisaient jouir, aimaient, protégeaient leurs cousines, moins favorisées qu'elles de la fortune : ces dernières joignaient à leur amitié la reconnaissance, l'admiration, la déférence, et tout allait à merveille, lorsque l'amour vint se mêler à cette relation de famille et en augmenter l'intérêt. Les attentions de George pour Henriette furent observées par les vieux Musgrove, mais sans désapprobation : Notre fille, jolie, aimable et bien élevée comme elle est, pouvait, se dirent-ils, espérer un meilleur parti; mais si elle aime George, il la rendra heureuse. Henriette aimait George, et pensait de même avant l'arrivée du capitaine Wentworth : il faut avouer que depuis lors l'ami, le cousin George, était un peu oublié.

Laquelle des deux sœurs était préférée par le capitaine? c'était encore douteux, même pour Alice, à qui rien n'échappait; Henriette était plus jolie et plus douce; mais Louisa était plus gentille, plus animée : Alice, qui possédait autrefois ces deux avantages, ne savait pas lequel avait plus d'attrait pour Frederich.

M. et M.e Musgrove avaient une telle confiance en leurs filles, et si peu de pénétration, que rien ne les inquiétait; tout allait bien quand elles étaient contentes et qu'elles s'amusaient, et comme le capitaine produisait cet effet, *tout allait bien* quand il était là, et les bons parens ne s'embarrassaient pas du motif qui l'amenait: mais il n'en était pas de même au cottage; Charles et Maria en étaient fort occupés; et le capitaine n'avait pas été quatre fois à Uppercross, qu'Alice fut obligée d'entendre leurs opinions sur son choix; Charles était pour Louisa, Maria pour Henriette: mais ils étaient d'accord pour dire et répéter qu'il épouserait sûrement l'une des deux, et toujours on en appelait à Alice pour confirmer cet espoir.

Charles n'avait vu de sa vie un homme aussi aimable que le capitaine: N'est-ce pas, Alice, qu'il est charmant, et qu'il faut absolument qu'il devienne mon beau-frère? Louisa lui convient à merveille: si gais, si animés tous les deux! Il faut l'entendre rire avec elle! cela fera le plus joli ménage: n'est-ce pas, Alice, ils sont faits l'un pour l'autre? et je suis sûr que le capitaine est très-riche: il a gagné plus de vingt mille livres sterling dans la dernière

guerre, et si les hostilités recommencent, il sera sûrement fait amiral; ne pensez-vous pas comme nous, Alice? Oh! décidément il faut qu'il épouse une de mes sœurs.

— Et ce sera la plus jolie, disait Maria; il a le goût assez bon pour préférer Henriette; avec quels yeux il la regarde! ne l'avez-vous pas observé, Alice? Je parierais volontiers que le capitaine épousera Henriette, et sera fait baronnet à la première campagne : *Lady Wentworth!* cela sonne très-bien; elle aurait le pas sur moi, et cela ne déplairait pas du tout à miss Henriette : *Sir Frederich! Lady Wentworth!* Ce serait, il est vrai, d'une nouvelle création, et je ne fais pas beaucoup de cas de ces sortes de titres; mais enfin cela vaut mieux, je crois, que d'être mistriss George Hayter. »

C'était précisément pour cela que Maria penchait pour Henriette : la liaison avec l'obscur cousin lui avait toujours souverainement déplue; elle traitait tous les Hayter avec beaucoup de hauteur, et pensait que ce serait un vrai malheur que de contracter un lien de plus avec eux. « Vous savez, disait-elle, que j'ai toujours pensé qu'il serait honteux de donner Henriette à ce George, qu'on est déjà assez malheureux d'avoir pour parent, sans se rap-

procher plus encore de cette branche de la famille ; et considérant, ajouta-t-elle en relevant la tête, les belles alliances que les Musgrove ont faites, Henriette ne peut déroger, et donner à sa *belle-sœur,* fille de *sir Walter Elliot,* un beau-frère qu'elle n'oserait nommer. Qu'est-ce que c'est que ce George Hayter? un curé de campagne, fils d'un.....

—Fils de ma tante, interrompit Charles, mon cousin-germain, mon ami, un excellent garçon qui sera le meilleur des maris, qui d'ailleurs a de bonnes chances pour s'avancer dans l'église, obtenir un bénéfice, et peut-être parvenir aux dignités ecclésiastiques : d'ailleurs, n'est-il pas le fils aîné d'un homme qui a possédé une bonne propriété? La ferme de Winthrop, qui lui appartiendra à la mort de son père, a 250 arpens ; c'est le meilleur terrain du comté ; et lorsqu'elle tombera dans les mains de George, elle aura une toute autre apparence, et que le genre de vie de la famille changera. George a du goût, de l'esprit, un bon caractère, des mœurs, un état honorable, et beaucoup d'amour pour Henriette, qui l'aime aussi, quoiqu'elle fasse un peu la coquette avec le capitaine. Si elle épouse son cousin, et Louisa le capitaine Wentworth, je

serai très-content de mes deux beaux-frères. »
En achevant ce discours il sortit.

« Charles dira ce qui lui plaira, s'écria Maria, il serait très-désagréable pour moi que ma belle-sœur fît un tel mariage : tâchez, Alice, vous qu'elle considère, de lui faire oublier George, et de lui parler du capitaine, qui certainement a trop de goût pour ne pas préférer Henriette à Louisa ; mais Charles est si obstiné ! Je ne sais ce que j'aurais donné pour que vous fussiez hier du dîner ; vous auriez pu décider lequel de nous deux a raison ; et je suis bien sûre que mon avis eût été le vôtre, à moins que, comme cela vous arrive quelquefois, vous ne fussiez décidée d'avance à me donner tort. Vous ne me nierez pas cependant que le capitaine Wentworth ne soit un excellent parti pour Henriette, un parti que vous, et moi-même si j'avais le bonheur d'être libre, nous n'aurions garde de refuser, quoique filles de baronnet? Ah ! pauvre Alice, pauvre Alice ! ce dîner, auquel elle avait refusé d'assister, avait eu lieu chez M. Musgrove : un mal de tête et quelque douleur à l'épaule du petit Charles, lui avaient servi de prétexte ; elle n'avait pensé qu'à *éviter* Wentworth, mais

elle était bien aise à présent de n'avoir pu être arbitre entre sa sœur et son beau-frère, sur l'amour de Frederich. Cependant, toujours sage, raisonnable, Alice aurait desiré de bonne foi qu'il se décidât pour l'une ou l'autre des deux sœurs, plutôt que de leur faire courir le danger, en partageant ses attentions, de s'attacher à lui; elle sentait trop elle-même combien une femme est malheureuse lorsqu'elle se livre à un penchant qui n'est plus partagé, pour ne pas desirer qu'elles en fussent préservées. L'espèce d'hommage qu'il leur rendait n'empêchait pas Alice de leur rendre justice; elle croyait que toutes deux, quand l'âge de la frivolité serait passé, pouvaient devenir d'excellentes femmes, et faire le bonheur de son cher Frederich. Henriette plus douce, plus sensible, lui plaisait davantage; mais Louisa méritait aussi qu'on l'aimât; sa gaîté, sa vivacité convenaient assez bien à Wentworth; et d'ailleurs si Henriette avait donné des espérances à son cousin, Alice avait trop de délicatesse pour ne pas la blâmer d'un aussi prompt changement, et trop de sensibilité pour ne pas compatir aux souffrances de George. Mais si Henriette s'était trompée elle-

même sur la nature de ses sentimens, si elle aimait le capitaine, le plus tôt qu'elle romprait avec son cousin serait le mieux.

En effet, ce bon George était à-la-fois mortifié et désespéré de la froideur de sa cousine avec lui, et de ses prévenances pour le capitaine; il était si exaspéré contre ce dernier, que sans son état qui lui interdisait le duel, il n'est pas douteux qu'il l'eût provoqué; mais privé de cette ressource, et ne pouvant supporter d'être le témoin de la légèreté de son Henriette, il résolut de rester à Winthrop et de ne plus aller à Uppercross, où les grâces et l'amabilité de son heureux rival redoublaient encore sa peine. La petite absence de quinze jours qui lui avait été si fatale, avait pour objet de se rapprocher tout-à-fait d'Henriette en obtenant de changer sa cure contre celle d'Uppercross. Le recteur Schirley, qui desservait cette dernière depuis quarante ans avec un zèle infatigable, ne se déchargeant sur personne d'aucun de ses devoirs, devenait vieux, infirme; on cherchait à l'engager à prendre près de lui George Hayter, qu'on estimait généralement. L'avantage de se rapprocher d'Henriette, d'avoir une meilleure cure, d'obtenir la main de sa cousine, lui fit mettre tout en

usage pour obtenir cette faveur, et Henriette partageait alors les sentimens de George. Tout cela se faisait sous le judicieux prétexte de soulager le recteur. Ce cher vieillard se tue, disait Henriette à sa mère : « Il faut que mon père obtienne de lui qu'il prenne un vicaire.

—Et il faut que ce soit George Hayter, » ajoutait Louisa. La bonne mère, toujours de l'avis de ses filles, trouva qu'elles avaient raison; que son neveu George Hayter était l'homme qu'il fallait au docteur Schirley.

—Et à ma sœur Henriette, » ajouta tout bas Louisa, qui s'intéressait vivement au bonheur de ces deux jeunes gens. George partit donc sous les meilleurs auspices, obtint la promesse du recteur, et revint plein d'espérance, mais il ne trouva plus personne qui voulût partager sa joie. Le papa et la maman, la sœur et l'ami Charles, son Henriette même, n'étaient plus occupés que du capitaine; à peine avait-on l'air de se rappeler le motif de son absence. Les deux sœurs étaient à la fenêtre, où elles attendaient le capitaine : en vain il voulut ramener leur attention sur le recteur Schirley, et raconter l'entretien qu'il avait eu avec lui, Louisa n'eut pas l'air de l'entendre. Henriette distraite, regardant la route de Kel-

linch-Hall, semblait avoir oublié ses sollicitudes, le sujet de la négociation de son cousin. Pendant qu'il la lui racontait, elle disait au hasard : *Oui, non;* c'est très-bien; j'ai toujours pensé que vous réussiriez.... Mais le recteur Schirley vient-il, Louisa? peut-être n'aura-t-il pas besoin.... N'avait-il pas dit qu'il serait là avant midi?... Vous auriez peut-être mieux fait de rester encore à votre cure.... Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. »

George Hayter ne savait que penser; il fut auprès de sa tante, qui ne lui parla que de Croft, du capitaine, de ses bontés pour le pauvre Richard, de leur reconnaissance, de ses visites continuelles à Uppercross, et plongea mille poignards dans le cœur du pauvre George.

Peu de jours après le dîner des Musgrove, dont Alice n'avait pas été, le capitaine Wentworth entra le matin sans se faire annoncer au cottage, dans le salon, et n'y trouva qu'Alice et le petit invalide Charles couché sur le sopha.

Il parut visiblement surpris d'être presque seul avec Alice Elliot, il recula; et dit en balbutiant : « Je... je croyais trouver ici mesdemoiselles Musgrove; madame leur mère m'a

dit qu'elles devaient y être. » Il s'approcha de la fenêtre comme pour voir s'il les apercevrait sur le boulingrin, mais dans le fait c'était pour cacher son embarras. Alice n'était pas moins confuse, mais elle chercha à se remettre : « Elles sont dans la chambre de ma sœur, répondit-elle, et vont descendre dans l'instant ; voulez-vous que je les appelle ? » Mais l'enfant à côté duquel elle était assise la retint par sa robe, en la priant de ne pas le quitter. Comme il était essentiel qu'il ne fît aucun mouvement, elle fut obligée de rester près de lui, et s'en occupa uniquement. Le capitaine après avoir demandé comment il se trouvait, resta silencieux près de la fenêtre. Alice aurait voulu être bien loin de là, quand, à sa grande satisfaction, elle entendit les pas d'un homme dans le vestibule ; elle pensa que ce ne pouvait être que son beau-frère : il entra ; c'était George Hayter, aussi consterné de la vue du capitaine Wentworth, que celui-ci l'avait été de celle d'Alice.

« Charles n'est-il pas ici ? » demanda le jeune révérend, qui s'était décidé à avoir une explication avec son cousin au sujet d'Henriette et du capitaine.

— Non, M. George, dit Alice ; voulez-vous

vous asseoir, il va venir? » Celui-ci était visiblement déconcerté, en voyant le capitaine qui s'avançait pour le saluer, et converser avec lui. Il lui demanda des nouvelles de ses sœurs; mais George Hayter, sans lui répondre, s'assit près de la table, prit un journal qu'il y trouva, et parut très-occupé de sa lecture. Le capitaine retourna à la fenêtre.

Le fils cadet de Maria, trouvant la porte du salon ouverte, vint en courant auprès de son frère. Cet enfant de trois ans au plus, extrêmement avancé et fort pour son âge, était gâté par sa mère, qui lui souffrait tout; il s'avança d'un air déterminé, et voulut grimper sur le sopha où Charles était couché pour prendre les joujoux avec lesquels Alice amusait le malade; craignant que le petit garçon ne lui fît du mal, elle le mit à terre, en lui disant de ne pas tourmenter son frère. « Eh bien! moi je veux grimper, » dit le petit mutin, et saisissant le moment où sa tante était baissée pour ramasser un joujou qu'il avait jeté, il sauta sur son dos, se cramponna autour d'elle avec ses petites jambes, de manière qu'elle ne put se relever ni s'en débarrasser. Elle gronda inutilement, le petit drôle la serrait toujours plus fort; il l'étouffait au point qu'elle avait

peine à lui dire : « Allez, Walter, ôtez-vous de là, vous me faites mal ; je suis très en colère contre vous : Otez-vous donc, Walter, cria de sa place George Hayter ; pourquoi ne faites-vous pas ce qu'on vous ordonne ? Allons, laissez en repos votre tante ; venez vers moi, venez auprès du cousin George.

—Ze ne veux pas aller vers cousin Zorze, dit le petit garçon, je suis bien. » La pauvre tante avait été forcée de se mettre à genoux, et tâchait en vain de séparer ses petites mains jointes qui l'étranglaient, quand tout-à-coup elle s'en trouva débarrassée ; quelqu'un l'avait enlevé de force, et l'enfant était à terre avant qu'elle eût vu le capitaine Wentworth qui était venu la secourir.

Ses sensations en le trouvant près d'elle, l'empêchèrent de le remercier ; elle se pencha sur le petit Charles pour cacher son émotion : la bonté avec laquelle il était venu la dégager du petit importun, le silence qu'il avait gardé dans cette scène, lui donna la conviction qu'il ne voulait pas même entendre ses remerciemens. Wentworth courait avec l'enfant, qui, le petit poing fermé, voulait le battre ; ils faisaient tous les deux un tel bruit, que lors même qu'elle aurait pu articuler quelques

mots, il ne les aurait pas entendus. Ces diverses circonstances produisirent en elle une telle confusion de pensées, une agitation si pénible, qu'elle sortit aussitôt que Maria et ses belles-sœurs entrèrent. Elles avaient entendu le capitaine, et s'étaient hâtées de venir le joindre. Alice avait une belle occasion de connaître les amours, la jalousie des divers personnages qui se trouvaient réunis; mais elle ne pouvait rester; elle s'aperçut seulement que George Hayter était fort mal disposé pour le capitaine; elle l'avait entendu dire avec dépit, lorsque Wentworth enleva l'enfant : « Pourquoi ne m'avez-vous pas obéi, Walter, quand je vous ai dit de ne pas tourmenter votre tante? » Le son de sa voix exprimait son regret de ce que le capitaine avait fait ce qu'il aurait dû faire; mais ni les sentimens de George Hayter, ni ceux d'une autre personne, ne pouvaient l'intéresser avant qu'elle eût calmé les siens. Elle était honteuse de la faiblesse de son cœur : comment pouvait-elle être émue à ce point pour une bagatelle? mais enfin elle l'était, et il lui fallut presque une heure de solitude et de réflexions pour se remettre.

D'autres occasions de faire des remarques

ne pouvaient lui manquer : elle n'avait pas été assez souvent avec ceux qui devaient en être l'objet pour avoir une opinion bien formée, et celle qu'elle avait n'aurait satisfait ni Charles ni Maria ; c'était que le capitaine n'était épris ni d'Henriette ni de sa sœur : Alice se souvenait trop bien encore de l'amour de Frederich, pour croire qu'il en eût pour Henriette ou pour Louisa ; il éprouvait seulement cette petite fièvre d'admiration pour deux très-jolies filles qui lui faisaient mille avances ; mais cependant il était probable qu'il finirait par être amoureux, et elle croyait voir qu'il penchait pour Louisa, qui semblait n'exister que pour lui, tandis qu'Henriette regardait encore quelquefois son cousin, et devenait pensive lorsqu'il n'avait pas l'air de la voir ; alors, dans son dépit ou dans l'espoir de ramener George, elle faisait la coquette avec le capitaine, et George s'éloignait d'elle tous les jours de plus en plus.

Au milieu de son chagrin, Alice eut la satisfaction d'être convaincue que Wentworth n'avait aucun projet de séduction, et pas le moindre soupçon de la peine qu'il occasionait à ce jeune homme, ni des droits qu'il avait eus précédemment sur le cœur d'Henriette ; il n'y

avait nul air de triomphe dans ses manières : son unique tort était *d'accepter* (c'était le mot) les prévenances de deux jeunes personnes : « Que ne suis-je au moins son amie ! pensait Alice, je l'instruirais des maux qu'il peut causer sans le vouloir ; je dirigerais son choix, encore incertain, sur celle qui peut lui donner son cœur sans nâvrer de tristesse celui du pauvre George. » Hélas ! le cœur d'Alice souffrait aussi, et peut-être n'aurait-elle pas eu la force d'exécuter ce dessein, qui devait lui ôter toute espérance de bonheur.

Après quelques efforts, George Hayter parut laisser le champ libre à son rival ; il fut trois jours sans paraître à Uppercross ; il eut même la force de refuser à son oncle une invitation positive pour y dîner ; il prétexta des affaires. M. Musgrove et sa femme le crurent, et dirent qu'il se tuerait à force d'étudier ; Maria espérait qu'Henriette l'avait positivement refusé ; Charles disait en riant : Querelles d'amants ! il en reviendra. Alice admirait son courage ; elle aurait voulu l'imiter.

CHAPITRE X.

Un matin, Charles Musgrove et le capitaine Wentworth étaient à la chasse, et les deux sœurs du *cottage* travaillaient tranquillement; les miss Musgrove vinrent frapper contre la fenêtre du salon; c'était un beau jour de novembre, et elles allaient, dirent-elles, faire une grande promenade; elles venaient savoir, en passant, si miss Alice voulait en être; quant à Maria, elles savaient qu'elle redoutait la fatigue, et ne lui proposèrent pas de les accompagner; mais cela suffisait pour qu'elle en eût envie.

« Pourquoi donc pensez-vous, dit-elle avec aigreur, que je n'aime pas les longues promenades? c'est ma folie, et je suis tout aussi bonne marcheuse que vous; ainsi je vous déclare que je veux aller avec vous. »

Alice fut convaincue par un coup d'œil, ainsi qu'Henriette et Louisa, que c'était précisément ce dont elle n'avait nulle envie. Leur belle-sœur était maussade, et surtout contrariante; à la promenade, courant quand on

voulait se reposer, se reposant quand on voulait courir, préférant toujours la route opposée à celle qu'on voulait suivre ; se plaignant du soleil, des nuages, du chaud, du froid, des chemins, enfin insupportable. Alice fit en vain ce qu'elle put pour la dissuader de sortir, lui offrant de rester avec elle; mais Maria ne l'écouta point, et voulut qu'elle vînt aussi : Ces étourdies, lui dit-elle, courent toujours en avant, et vous serez avec moi. » Elles se disposèrent donc à partir, Alice ne pouvant empêcher cette espèce de nécessité, suite des habitudes de famille, de ne rien faire sans le communiquer aux autres, qu'on le desire ou non. « Je ne puis deviner, disait Maria, ce qui peut faire penser à mes belles-sœurs que la promenade me fatigue; j'ai deux ou trois ans de plus qu'elles, mais je marche aussi légèrement : ces étourdies auraient été très-mécontentes si j'étais restée ici. Peut-on refuser quand on vient vous chercher? Il faut toujours faire ce que ces dames ont dans la tête. »

Au moment où elles allaient partir, les deux chasseurs revinrent; ils ramenaient un jeune chien qui troublait leur chasse, et pensaient à la continuer; mais les jeunes dames

leur proposèrent la promenade, et insistèrent tellement qu'ils se laissèrent gagner. « Venez, donc, dit la vive Louisa en passant son bras sur celui du capitaine ; nous valons bien un lièvre, et nous vous ferons moins courir. » Si Alice avait prévu cette jonction, elle aurait refusé d'être de la partie, mais un peu par intérêt, un peu par curiosité, elle pensa qu'elle ne devait pas se rétracter, et ils partirent tous les six. Les jeunes Musgrove choisirent la promenade; Maria en proposa une autre; mais Louisa et Wentworth avaient pris les devans; il fallut bien les suivre. Maria s'empara du bras de son mari, Henriette de celui d'Alice : il était facile de voir qu'elle brûlait de rejoindre Louisa et le capitaine. Alice, qui n'aimait à gêner personne, profita de l'occasion que lui offrit un sentier étroit où on ne pouvait aller deux de front pour se séparer d'Henriette, et rester en arrière avec son beau-frère et sa sœur.

Cette promenade n'était pas sans plaisir pour elle : elle aimait à prendre de l'exercice et à faire à pied de longues courses; le temps était délicieux, un beau jour d'automne brillant encore, mais sans trop de chaleur; le soleil semblait prendre congé avec un doux

sourire de la belle nature; ses rayons se montraient sur les feuilles jaunies et au travers des haies éclaircies; Alice se rappelait quelques-unes des descriptions poétiques de l'automne, de cette saison qui sans doute exerce une particulière influence sur le génie, le goût et la sensibilité, et qui mieux, peut-être, que le printemps, a inspiré à chaque poëte célèbre des descriptions charmantes, où respire une douce mélancolie. On se rapprocha les uns des autres; involontairement elle écouta la conversation du capitaine et des deux sœurs, et n'entendit rien de remarquable; c'était le langage de jeunes gens qui cherchent mutuellement à se plaire, et qui sont bien aises d'être ensemble. Wentworth était ce jour-là beaucoup plus occupé de Louisa que d'Henriette, et certainement elle se donnait plus de peine que sa sœur pour attirer ses attentions. Henriette paraissait assez sérieuse, et Louisa très-folle; mais, contre son ordinaire, elle mêlait à sa gaîté une nuance de sentiment : elle dit quelque chose qui frappa Alice.

Après un éloge de la beauté de ce jour, le capitaine ajouta : « C'est un temps fait exprès pour l'amiral et Sophie : ils avaient le projet de faire une longue course ce matin, et peut-

être vont-ils nous *héler* d'une de ces collines; ils ont le projet de venir de ce côté; peut-être les trouverons-nous dans quelque fossé : cela leur arrive souvent, je vous assure; mais ma sœur dit que cela ne lui fait rien, et qu'il lui est égal de *verser* ou non, pourvu que ce soit avec l'amiral.

— Je n'en suis pas surprise, dit Louisa : à sa place, je penserais de même, si j'aimais quelqu'un comme elle aime l'amiral: je voudrais être toujours avec lui; rien ne pourrait m'en séparer, et je préférerais être renversée par lui, plutôt que d'être conduite prudemment par un autre. » Cela fut prononcé avec chaleur et enthousiasme.

« Vraiment? s'écria Wentworth sur le même ton; eh bien, chère Louisa, je vous honore de penser ainsi. » Ils gardèrent tous deux le silence pendant quelques instans.

Alice aussi était rêveuse : les douces scènes de l'automne avaient disparu à ses yeux, qui, malgré elle, se remplissaient de larmes. La légère, l'insouciante Louisa venait d'exprimer ce qu'elle avait senti mille fois, ce qu'elle aurait pu éprouver encore. A quelles misérables considérations avait-elle sacrifié toutes ses espérances de félicité, et l'amour de celui

qu'elle voyait près de s'attacher pour jamais à un objet qui bien certainement n'aurait pas, comme elle, la folie de refuser son bonheur! Craignant de se laisser aller à ses tristes pensées et de n'être plus la maîtresse de cacher l'impression douloureuse qu'elle ressentait, elle s'efforça de sortir de sa rêverie, et, levant les yeux, elle demanda si l'on n'était pas sur la route de Winthrop, la ferme des Hayter? Personne n'eut l'air de l'entendre.

Alice ne se trompait pas; on parcourait les environs de Winthrop: après avoir fait un demi-mille en montant graduellement de vastes enclos où plusieurs charrues traçaient des sillons, où tout annonçait la proximité d'une ferme, où plus rien ne rappelait le désordre pittoresque de la nature, la compagnie arriva au sommet de la plus haute des collines qui séparaient Uppercross de Winthrop, situé au pied de la colline de l'autre côté. La maison, sans ornement, sans régularité, était basse et entourée de granges, d'étables, de tous les bâtimens d'une cour de ferme.

Maria s'écria: «Que le ciel me bénisse! c'est cet horrible Winthrop; je n'avais aucune idée que nous en fussions aussi près; eh bien! actuellement nous n'irons pas plus loin, je pense;

il faut retourner au cottage; je suis excessivement fatiguée. »

Henriette, pensive, troublée, mécontente d'elle-même, ne voyant pas son cousin George accourir au-devant d'elle, reconnaissant les torts qu'elle avait avec lui, était de l'avis de sa belle-sœur; mais ce ne fut pas celui de Charles, ni de Louisa : « Non, s'écria Charles, c'est impossible! — Non, non, » dit Louisa vivement; et prenant sa sœur à part, elle lui parla bas avec véhémence. Pendant ce temps, Charles déclarait sa résolution d'aller faire une visite à sa tante Hayter, puisqu'ils en étaient aussi près, et tâchait d'engager sa femme à remplir aussi ce devoir. Alice se joignit à lui pour persuader Maria, mais ce fut en vain; elle montra sur ce point l'obstination la plus décidée; et quand il lui dit que puisqu'elle était fatiguée, elle se reposerait un quart-d'heure à Winthrop, elle répondit avec le ton le plus tranchant : « Non certainement, je n'irai pas m'enfermer, et étouffer dans une de ces vilaines chambres basses que je déteste! Vous pouvez y aller si vous voulez; quant à moi, je me reposerai beaucoup mieux et plus agréablement sur cette colline. »

Après quelques débats, quelques consulta-

tions, il fut arrêté, entre le frère et les deux sœurs, que Charles et Henriette iraient à la ferme pour voir leur tante et leurs cousines, et que les autres les attendraient sur la colline. Henriette hésitait encore; Maria la persécutait pour qu'elle restât; Louisa, au contraire, la pressait vivement d'aller chez George; elle y mit tant de chaleur, et Charles aussi, qu'elle y consentit enfin. Louisa les accompagna jusqu'à la moitié de la colline, parlant toujours bas à Henriette, qui l'écoutait en silence. Alice, le capitaine et Maria restèrent à l'attendre: pendant que Wentworth suivait des yeux les deux sœurs sur le sentier tournant de la colline, Maria lui disait : « N'est-il pas bien désagréable pour moi, capitaine, d'avoir de telles relations? mais je vous assure que je n'ai pas été là deux fois en ma vie, et que je n'ai nulle envie d'y retourner. »

Elle ne reçut d'autre réponse qu'un sourire et un regard mêlés d'ironie et de mépris, dont Alice connaissait parfaitement la signification. Le sommet de cette colline était une place délicieuse ombragée d'arbrisseaux. Louisa revint; Maria, qui ne pensait jamais qu'à elle, s'empara d'un siége commode sur un tronc d'arbre, déclara qu'elle était à mer-

veille, et parut très-contente tant qu'on resta autour d'elle; mais quand Louisa proposa au capitaine de cueillir des noisettes le long d'une haie, quand ils s'éloignèrent encore plus, et q u'elle les eut perdu de vue, l'ennui s'empara d'elle; elle chercha querelle à son siége, dit qu'elle était sûre que Louisa en avait trouvé un meilleur, et rien ne put l'empêcher de courir pour les rejoindre : elle suivit le sentier qu'ils avaient pris, elle tourna de tous côtés, et ne put les découvrir. Alice, qui n'avait nulle envie de troubler leur tête-à-tête, laissa marcher sa sœur, et s'assit sur un petit tertre de gazon ombragé par une haie vive. Maria revint, et se plaignit avec aigreur de l'impolitesse du capitaine et de Louisa. Après être restée un moment près d'Alice, elle se leva encore, en disant qu'elle était décidée à les trouver et à les gronder. Alice, qui était vraiment fatiguée, fut charmée de se reposer, et ne quitta pas sa place. Peu de momens après, elle entendit derrière elle, de l'autre côté de la haie, le capitaine et Louisa qui parlaient ensemble. La voix de Louisa frappa d'abord son oreille : elle causait d'un ton très-animé; quand ils furent près de l'endroit où Alice était assise sans pouvoir être vue, elle

les entendit distinctement ; ils s'assirent à peu de distance d'elle, en lui tournant le dos. Louisa continua ainsi la conversation :

« Et je l'ai enfin engagée à y aller, en dépit des observations ridicules de Maria. Dois-je être détournée de conseiller une chose juste par les airs et l'opinion d'une telle personne ? Non, non ; quand j'ai quelque chose dans l'esprit ou dans le cœur, rien ne peut me faire changer. Henriette était décidée à se rendre à Winthrop ce matin ; c'était le but de la promenade que nous voulions faire seules ; Maria a pris fantaisie de nous suivre, et j'ai vu le moment où ma sœur aurait eu la faiblesse de céder à son caprice, et de fuir cette maison où l'appelait une affaire vraiment sérieuse.

— En effet, dit Wentworth, je crois que sans vous elle n'y serait pas allée.

— Sûrement, et j'en suis honteuse pour elle.

— Heureusement pour votre sœur, vous avez eu assez de fermeté, et je vous en félicite. Après ce que vous m'avez fait entendre et ce que mes propres observations ont confirmé, je n'affecterai point d'ignorer ce qu'il m'a été si facile de voir. Le malheur ou le bonheur de sa vie entière et de celui qui l'in-

téresse, exigeaient cette démarche; et quand il s'agit de choses d'une telle conséquence, quand on se trouve placé dans des circonstances qui demandent du courage, de la fermeté, de la force d'esprit, on ne doit pas céder aussi facilement à l'opinion d'autrui, à des considérations puériles, et à des influences étrangères. Votre sœur est une aimable et douce créature; mais je vois avec plaisir que votre caractère est plus ferme et plus décidé; si vous attachez à son bonheur et à sa conduite le prix qu'elle mérite, tâchez de lui inspirer, autant qu'il vous sera possible, cette noble fermeté : c'est le plus grand des malheurs, qu'un caractère indécis et faible, qui cède à toutes les influences; on n'est jamais sûr de rien avec de telles personnes; aucune impression, aucun sentiment ne peuvent être durables : on vous aime aujourd'hui, on vous jure une constance éternelle; demain quelque ami prétendu vous persuadera que c'est une folie, et vous céderez sans résistance à son opinion. Non, non, il n'y a que la fermeté qui puisse assurer le bonheur. » Et cueillant, sans se déranger, une très-belle noisette à une branche sous laquelle ils étaient placés, il la montra à Louisa, en lui disant : Voyez cette

noisette, douée par la nature d'une force originelle; elle a résisté aux orages de l'automne; pas un point sur sa belle écorce, pas un endroit faible et endommagé; elle a conservé, grâce à sa fermeté, toute sa fraîcheur, toute sa beauté, tandis que la plupart de ses sœurs sont tombées, sèchent sans utilité sur le gazon, ou sont brisées sous les pieds des passans. » Il dit cela avec un ton mêlé d'enthousiasme et de plaisanterie qui avait quelque chose de charmant, mais qui n'en perça pas moins le cœur de la pauvre Alice; elle ne sentait que trop l'application de ces paroles, et se comparaît à la pauvre noisette tombée et foulée aux pieds.

Wentworth continua d'un ton plus sérieux : « Mon premier vœu, dit-il, pour tous ceux qui m'intéressent, c'est qu'ils aient de la fermeté. Si vous voulez, Louisa, être belle encore et heureuse dans l'été, dans l'automne de votre vie, vous devez chérir et conserver toute votre fermeté actuelle, tout votre empire sur vous-même. »

Il se tut. Louisa ne répondit rien; Alice s'attendait à son silence; elle aurait été surprise qu'elle eût à l'instant une réponse prête pour une telle question, faite avec autant d'es-

prit que de sentiment. Elle ne pouvait que trop comprendre ceux de cette jeune fille, et ne doutait pas qu'elle ne s'attachât fortement à l'homme aimable et sensible qui lui tenait des propos si flatteurs. Quant à elle-même, elle retenait sa respiration, de peur d'être entendue. Louisa prit enfin la parole : « Henriette, dit-elle, est en effet d'un caractère assez faible, et se laisse dominer par ma belle-sœur, qui méprise les Hayter, parce qu'ils ne sont pas très-riches, et vivent en simples campagnards. Maria me contrarie sans cesse, par sa déraison et son orgueil ; *l'orgueil Elliot:* (vous savez que ce mot a passé en proverbe dans ce comté) ; elle tient un peu trop de cette famille sottement orgueilleuse ; Alice seule peut être exceptée. Nous desirions tous que Charles épousât plus tôt Alice ; je suppose que vous savez qu'il l'a demandée ? »

Après une pause, le capitaine dit :

« Es t-ce qu'elle l'a refusé?

—Oh oui, certainement!

—Quand est-ce que cela est arrivé?

—Je ne le sais pas précisément ; Henriette et moi nous étions alors dans un pensionnat, mais je crois que c'était une année avant qu'il épousât Maria. Combien je voudrais qu'elle

l'eût accepté! si aimable! si bonne! oh! nous l'aurions beaucoup mieux aimé, et Charles serait bien plus heureux. Papa et maman ont toujours pensé que sa plus intime amie, lady Russel, l'a engagée à refuser mon frère. Charles n'était pas assez savant, assez aimable pour plaire à lady Russel; Alice ne voit que par ses yeux; sans cela elle eût épousé Charles, et je suis bien fâchée que ce mariage n'ait pas eu lieu.

— J'en conclus que miss Elliot est aussi sans caractère, » dit Wentworth.

Ils s'étaient levés, et continuèrent leur route; Alice n'entendit plus rien; il lui parut que le capitaine ne parlait plus. Son émotion la fixa quelque temps à la même place; il lui fallut un grand effort pour se remettre avant de pouvoir se lever. Le proverbe des écouteurs n'était pas précisément ce qui lui était arrivé; elle n'avait pas entendu dire de mal d'elle, mais elle avait entendu quelle opinion son refus et la faiblesse de son caractère avaient donné d'elle à Wentworth. Elle savait quelle impression pénible ils avaient produit. Le mélange de dépit et de curiosité qu'il avait témoigné en parlant d'elle était bien fait pour l'agiter. Aussitôt qu'il lui fut possible, elle

alla rejoindre Maria ; et, l'ayant trouvée, elles revinrent ensemble à leur première station, près de la barrière. Elle était impatiente que tout le monde fût réuni et en chemin pour revenir à la maison ; elle avait besoin de solitude et de silence.

Le capitaine et Louisa furent les premiers ; Charles et Henriette ne tardèrent pas à revenir aussi, amenant avec eux George Hayter. Louisa fut en souriant au-devant d'eux ; Alice ne put rien entendre de ce qu'ils se dirent. Le capitaine ne fut pas non plus admis dans la confidence ; mais il était certain qu'une explication avait eu lieu entre le cousin et la cousine, et que le nuage qui les séparait était dissipé ; ils avaient l'air charmés d'être ensemble ; la réconciliation paraissait évidente. Henriette, qui avait l'air d'être un peu confuse, était au fond très-contente : le jeune révérend ne se possédait pas de joie : ces deux amans furent entièrement dévoués l'un à l'autre depuis leur réunion jusqu'à Uppercross.

Actuellement tout semblait être en faveur de Louisa. Wentworth était aussi assidu près d'elle que George Hayter près d'Henriette ; il ne la quitta pas un instant pendant le reste de la promenade : lorsque le sentier devenait

trop étroit, il se penchait plus près d'elle, et ni l'un ni l'autre ne se plaignait d'être gêné dans sa marche. Insensiblement la société fut divisée en trois parties assez distantes pour ne pas s'entendre mutuellement; Alice, comme on le comprend, appartenait à la moins animée en apparence, car son cœur était pour le moins aussi agité que celui de ses compagnes. Elle était avec Charles et Maria, et assez fatiguée pour accepter avec plaisir le bras de son beau-frère; il était de très-bonne humeur pour elle et de très-mauvaise pour sa femme, qui l'avait désobligé en refusant de faire une visite à Winthrop; il le lui témoignait en retirant à chaque instant le bras sur lequel elle s'appuyait pour couper avec son fouet la tête des orties au bord des haies, et quand Maria s'en plaignait et se lamentait d'être du côté de la haie, Charles rejetait les bras de ses deux compagnes pour courir après une belette, pour regarder un écureuil qui grimpait sur un arbre, puis il revenait en courant prendre le bras de sa belle-sœur, en lui faisant des excuses, pendant que Maria passait rudement le sien sous celui de son mari, en le grondant du peu d'égards qu'il avait pour elle.

La prairie où ils étaient bordait un chemin de char, où depuis quelques momens on entendait rouler quelque chose que la hauteur de la haie empêchait de voir ; quand ils arrivèrent à la barrière, ils virent le phaëton de l'amiral : M. et M.e Croft avaient fait leur promenade projetée, et retournaient à Kellinch-Hall : ils s'arrêtèrent, et lorsqu'ils surent quelle course les piétons venaient de faire, ils offrirent obligeamment de prendre avec eux celle des dames qui serait la plus fatiguée ; ils pouvaient lui épargner plus d'un mille, et devaient traverser Uppercross. Leur invitation fut refusée ; les jeunes demoiselles, qui préféraient le bras de leurs amans, n'étaient pas lasses ; Maria se trouvait offensée que la proposition ne lui eût pas été adressée particulièrement : *Moi,* femme mariée, et d'une santé si délicate ! pensait-elle avec son égoïsme ordinaire : Et pourtant, ce que Louisa appelait l'*orgueil Elliot* ne s'arrangeait pas d'être en troisième dans un petit phaëton attelé d'un seul cheval. Alice y serait entrée volontiers, mais elle ne voulut pas quitter sa sœur, qu'elle voyait prête à prendre un de ses accès nerveux. Ils traversèrent donc tous le petit chemin, et passèrent la barrière du côté opposé.

L'amiral avait le fouet en l'air pour faire partir son cheval, quand le capitaine Wentworth sauta par-dessus la haie pour parler à sa sœur, et ce qu'il lui dit fut compris par ce qui suivit. « Miss Elliot, cria M.e Croft immédiatement, je suis sûre que vous êtes très-fatiguée; procurez-nous le plaisir de vous ramener chez vous, je vous en conjure. Tenez, dit-elle en se serrant contre son mari, vous voyez qu'il y a là une excellente place; si nous étions aussi minces que vous, il y en aurait deux; mais profitez de celle-ci; venez, venez, je vous en prie; je le veux absolument. »

Alice était encore dans le chemin; elle remercia; mais cette fois les Croft ne tinrent pas compte de son refus; l'amiral se joignit à sa femme; tous deux lui dirent qu'ils exigeaient qu'elle montât dans le phaëton, et qu'ils croiraient qu'elle méprisait leur modeste équipage si elle ne se rendait à leurs instances. Ainsi pressée, elle se crut obligée de céder; à peine eut-elle consenti, que, sans dire un mot, le capitaine Wentworth s'approcha d'elle, lui prit respectueusement la main, et l'aida à monter dans le phaëton.

Oui, c'était lui, c'était Frederich, et presque son Frederich d'autrefois! Elle sentait

encore la pression de cette main toujours chérie; oui, c'est cette main, c'est sa volonté qui l'a placée là : il a remarqué qu'elle était fatiguée, il a donc fait quelque attention à elle, lorsqu'elle le croyait uniquement occupé de Louisa, et il a voulu qu'elle se reposât doucement à côté de sa sœur. Elle fut tendrement touchée de cette disposition en sa faveur, et surtout très-inattendue. Cette circonstance lui expliquait bien des choses; elle comprit ce qui se passait dans l'âme de Wentworth : il ne pouvait lui pardonner, mais il n'avait pas oublié combien il l'avait aimée; il condamnait la faiblesse qu'elle avait eue de l'abandonner, il en conservait même un injuste ressentiment; il ne l'aimait plus d'amour, puisqu'il semblait vouloir s'attacher à une autre femme, mais il ne pouvait la voir souffrir sans venir à son secours. Ce qu'elle avait cru remarquer quand il la dégagea des bras du petit Walter, il venait de lui confirmer; c'était un reste de ses premiers sentimens, une impulsion de pure amitié; c'était une nouvelle preuve de la bonté de son cœur, de cet aimable caractère qui l'avait si fortement attachée à lui, et qui lui causait une émotion si douce et si douloureuse à-la-fois,

qu'elle n'aurait pu dire lequel l'emportait du plaisir ou de la peine.

Ses premières réponses aux civilités de M. et de M.e Croft furent prononcées presque au hasard, et les gestes firent à-peu-près les frais de la conversation. Ils avaient fait la moitié de la route sans qu'elle eût pu dire de quoi parlaient ses compagnons. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, elle s'aperçut que le même objet les occupait tous trois ; ils parlaient de Frederich. « Certainement, Sophie, disait l'amiral, il pense à vous donner une de ces jeunes filles pour belle-sœur ; laquelle lui conseillez-vous, miss Elliot? et vous, Sophie, y en a-t-il une que vous préféreriez ?

— Ce sont de bonnes filles, » dit M.e Croft d'un ton très-calme.

Miss Elliot comprit, par cette réponse, qu'elle ne les trouvait pas très-aimables, et qu'elle pensait que son frère devait trouver mieux : elle ajouta : « C'est une famille très-respectable ; on ne peut être allié à de meilleures gens.... Mon cher amiral, prenez garde à ce poteau, nous allons verser ; prenez garde. »

L'amiral lui remit froidement les rênes ; elle s'en servit adroitement pour éviter de tomber dans une ornière. Alice sourit de leur

manière de cheminer, qu'elle s'imagina être le modèle de leur vie. L'amiral avait l'air d'abord de conduire, mais au moindre embarras il se laissait guider par sa femme, et s'en trouvait bien. Ils la déposèrent heureusement au cottage. Miss Alice les remercia, et rentra très-agitée. Frederich s'était occupé d'elle; cette circonstance lui donna beaucoup à penser, et plus encore à sentir.

CHAPITRE XI.

L'époque du retour de lady Russel approchait, le jour était même fixé, et Alice s'était engagée à la rejoindre aussitôt qu'elle serait établie à Kellinch-Looge ; elle s'occupa donc de son départ, et de l'influence que ce changement de domicile aurait sur son sort actuel. Il la plaçait dans le même village que le capitaine Wentworth, à un demi-mille de lui, dans la même paroisse, fréquentant la même église, et sans doute il s'établirait bientôt une grande communication entre les deux maisons ; elle était sûre que malgré la prévention de lady Russel, M.e Croft lui plairait : tout cela était contre elle ; mais, d'un autre côté, Wentworth passait presque sa vie à Uppercross, en sorte qu'en s'en éloignant, elle semblait fuir encore l'homme qui lui était si cher. Quant à la société, elle n'avait qu'à gagner en quittant Maria pour lady Russel. Tout ce qu'elle desirait était d'éviter, s'il était possible, de se rencontrer avec Wentworth à Kel-

linch-Hall; ces chambres, témoins de leur premières entrevues, et de l'attachement qui en fut la suite; ces jardins, ces bosquets, où si souvent elle s'était promenée appuyée sur son bras, parlant du bonheur qui les attendait dans leur union future, lui rappelaient de trop pénibles souvenirs. Mais elle était plus inquiète encore de la possibilité que lady Russel et le capitaine se rencontrassent en quelque endroit que ce fût; ils ne pouvaient s'aimer ni desirer un rapprochement; son amie, en la voyant avec Frederich, ne manquerait pas de les examiner tous les deux, et ses regards pénétrans auraient bientôt découvert qu'Alice aimait toujours et n'était plus aimée.

Voilà ce qui l'inquiétait en s'éloignant d'Uppercross, où cependant elle sentait qu'elle avait été assez long-temps. Maria, qui s'ennuyait facilement de ce qui était autour d'elle, n'avait plus rien à lui dire; le petit Charles n'avait plus besoin des soins de sa bonne tante; les Musgrove avaient bien autre chose à faire que de s'occuper d'elle! il était temps de partir: cependant un événement auquel elle était loin de s'attendre, la retint encore chez les Musgrove.

On fut deux jours à Uppercross sans voir le

capitaine Wentworth ; on commençait à s'alarmer de son absence, lorsqu'il vint en expliquer le motif.

Une lettre de son ami et camarade le capitaine Harville, lui était parvenue; elle lui apprenait que cet ami s'était établi à Lyme (1) pour l'hiver. Cette jolie petite ville maritime n'était qu'à vingt milles environ de Kellinch-Hall, et sans s'en douter ils se trouvaient donc assez rapprochés. Le capitaine Harville ayant reçu, deux ans auparavant, dans un combat naval, une blessure assez grave, n'avait pas joui depuis cette époque d'une bonne santé; l'inquiétude de Wentworth sur cet ami si cher à son cœur, l'avait décidé à faire une course à Lyme; il y avait passé vingt-quatre heures, et il en arrivait. Sa justification fut complète, son amitié très-exaltée, un vif intérêt pour son ami souffrant exprimé avec chaleur; et la description de Lyme et de ses environs enchanta à un tel point les jeunes Musgrove, qu'elles formèrent à l'instant le projet d'y accompagner le capitaine, qui parlait d'y retourner : ce n'était qu'à dix-sept milles

(1) Lyme, port de mer dans le Dorsetshire, où l'on va prendre les bains de mer.

d'Uppercross. Quoiqu'on fût en novembre, le temps était beau pour la saison. Bref, Louisa, qui était la plus ardente pour cette partie, décida qu'elle aurait lieu; son desir d'exécuter les projets qu'elle formait, était fortifié par celui de prouver cette fermeté de caractère que Wentworth avait si vivement louée. Elle détruisit toutes les objections de papa et de maman Musgrove, qui auraient voulu qu'on attendît à l'été. Enfin, vaincus par la vivacité de Louisa, ils y consentirent, pourvu que la sage et prudente Alice fût de la partie.

Le premier plan était de partir le matin pour revenir le soir; mais M. Musgrove, pour l'amour de ses chevaux, ne voulut pas consentir à une aussi longue course; ils pensèrent d'ailleurs qu'une seule journée du mois de novembre ne laisserait pas assez de temps pour aller, revenir et voir Lyme; il fut donc arrêté qu'ils y passeraient une nuit, et ne seraient de retour à Uppercross que le lendemain à dîner.

On se rassembla le jour suivant à la grande maison; et malgré l'exactitude de chacun à s'y trouver de bonne heure, neuf heures étaient sonnées quand la voiture de M. Musgrove, contenant les quatre dames, et le carricle de

Charles où le capitaine était avec lui, descendirent la longue colline au-dessus de Lyme, et entrèrent dans la ville ; il était évident qu'ils n'avaient pas plus de temps qu'il ne leur en fallait pour voir l'ami de Wentworth, et courir partout.

Après avoir descendu une rue presque en précipice, ils arrivèrent à l'une des principales auberges ; ils s'y arrangèrent, ordonnèrent le dîner, puis ressortirent pour se promener au bord de la mer. La saison était trop avancée pour jouir des amusemens variés que Lyme offre dans le temps des bains ; les salons étaient fermés, les baigneurs presque tous repartis ; à peine y avait-il d'autres personnes que les habitans. La ville en elle-même n'offre rien de remarquable que sa situation pittoresque, et sa principale rue, qui paraît suspendue au-dessus de la mer ; et une promenade sur le parapet, bordant une agréable petite baie qui est animée, dans la saison des bains, par les baigneurs et les machines ingénieuses construites pour leur commodité : le parapet lui-même, ses vieux murs, ses nouveaux embellissemens, et la belle ligne de montagnes s'élevant à l'est de la ville, voilà ce que les étrangers admirent à Lyme ; et il

faudrait en effet être bien étranger aux beautés de la nature, pour n'être pas frappé de celles des environs de cette ville, les scènes des paysages qui l'entourent, Yarmouth avec ses hautes collines et ses plaines étendues, et plus encore sa délicieuse et petite baie, entourée, du côté de la terre, de sombres rochers, dont les fragmens épars sur le sable forment des siéges commodes pour le promeneur fatigué, qui peut contempler, en se reposant, le roulement des vagues, et le spectacle toujours intéressant et varié de l'immense plaine liquide.

Plus loin, se présente le village de Pinny avec ses labyrinthes de bocages verdoyans entre les rocs dépouillés; au-devant, des vergers peuplés d'arbres vigoureux, entremêlés de bois épais, qui prouvent combien de générations ont passé depuis que la première parcelle, tombant des montagnes, a préparé la terre à recevoir les semences de ces arbres différant d'espèces, de grandeur, de forme, et qui offrent un mélange heureux des diverses nuances de la douce et salutaire couleur que la bonté du créateur a donnée à la nature. La situation et les environs de Lyme ressemblent à l'île de With, et doivent de même être visités plus d'une fois pour en sentir tout le charme.

La société d'Uppercross traversa quelques rues désertes, tristes, qui sont en pentes rapides, et se trouva sur le rivage, qu'elle suivit lentement, en observant le retour du flux de la mer: elle arriva au parapet nommé *le Lobb*, dont le capitaine Wentworth avait parlé, et qui excitait la curiosité. Au bout, une petite maison située au pied d'un môle antique, d'une date inconnue, était celle que ses amis Harville occupaient : le capitaine quitta la société pour aller chez eux, en promettant de les rejoindre bientôt.

Aucun des habitans d'Uppercross n'était fatigué de regarder et d'admirer le délicieux paysage; Louisa même ne paraissait pas s'apercevoir que Wentworth les avait quittés depuis long-temps, quand ils le virent paraître accompagné d'une dame et de deux messieurs déjà connus par les récits de Frederich; c'était le capitaine Harville, sa femme et un officier de marine nommé Bentick, qui demeurait avec eux. Bentick avait été premier lieutenant sur la *Laconia*, que Wentworth commandait; il leur avait beaucoup parlé de ce jeune homme, non-seulement comme d'un excellent officier dont il faisait le plus grand cas, mais aussi comme d'un homme digne à

tous égards d'estime et d'intérêt, tant par ses qualités personnelles et ses connaissances, que par sa triste histoire, que le capitaine leur avait racontée, et qui l'avait rendu particulièrement intéressant au cœur sensible des dames.

Il avait aimé passionnément la sœur du capitaine Harville; ils étaient engagés l'un à l'autre; ils attendaient pour se marier que Bentick fût plus riche et plus avancé, ce qui ne pouvait tarder que deux ans au plus. Mais quel mortel peut compter sur l'existence et sur le bonheur? La fortune et l'avancement vinrent, et Fanny Harville partit pour jamais; elle était morte l'été précédent pendant que son amant était en mer: il revint, et ne trouva que la tombe de sa bien-aimée. Frederich Wentworth croyait qu'il était impossible qu'un homme fût plus attaché à une femme que son ami Bentick l'était à Fanny, et d'être plus profondément affligé. Son caractère avait complètement changé depuis ce cruel événement; jusqu'alors gai, animé, plein de feu et de vivacité, il était devenu sérieux, tranquille et passionné pour la retraite et la littérature. L'amitié qui existait entre lui et Harville, qu'il regardait comme un frère, s'était, s'il est possible encore, augmentée par le malheur qui

avait rompu tout projet d'alliance; avec Harville et sa femme il pouvait pleurer Fanny et parler d'elle : sûr de trouver une tendre sympathie dans leur cœur, il ne les quitta plus. Leur résidence à Lyme convenait à sa situation : sa santé, qui avait souffert de ce choc imprévu, se trouva bien de l'air et des bains de mer dont il avait l'habitude : la beauté de la contrée, la solitude où ils étaient les trois quarts de l'année; tout dans ce séjour était selon ses goûts actuels et l'état de son âme. Son désespoir des premiers temps s'était graduellement changé en cette douce mélancolie qui inspire tant d'intérêt; aussi celui qu'il avait excité était-il très-grand, et chacun le plaignait sincèrement.

Cependant, pensait Alice, je crois que je suis plus malheureuse encore : on finit par se résigner à ce qui est impossible, à un malheur infligé par la main du Tout-Puissant; mais celui qu'on s'est attiré soi-même, qu'on pouvait éviter, est bien plus affreux. Quel chagrin n'éprouve-t-on pas de voir un autre en possession de l'objet qui nous est cher! Wentworth est perdu pour moi comme s'il n'était plus, et sa présence, son amabilité nourrissent le sentiment et la douleur, que le

temps effacera bientôt chez le capitaine Bentick. Je ne puis croire son bonheur anéanti pour jamais; il est jeune, il est homme, il se consolera, il oubliera sa Fanny, et sera heureux avec une autre; et moi.... Elle pensait cela en allant au-devant des amis de Wentworth, qui auraient été les siens si elle était devenue son heureuse compagne.

Ils se rencontrèrent, et Wentworth les présenta les uns aux autres. Le capitaine Harville était grand, très-brun, et n'en avait pas moins une physionomie douce et sensible; il boitait un peu, et avait l'air assez malade, ce qui le faisait paraître beaucoup plus âgé que Frederich. Bentick, malgré l'expression de tristesse de sa physionomie, paraissait le plus jeune des trois, peut-être parce que sa taille était moins élevée et ses traits moins marqués. Sa figure répondait à l'idée qu'on s'était formée de lui; c'était celle d'un malheureux héros de roman; ses traits étaient agréables, ses grands yeux bleus souvent baissés étaient pleins de mélancolie; sa bouche était belle, mais ses lèvres ne souriaient plus. Il salua poliment et avec grâce, mais ne se mêla point de la conversation; il était ce qu'on doit être après un chagrin violent et profond.

Le capitaine Harville, quoique inférieur à Wentworth pour l'élégance et l'esprit, avait le ton et les manières d'un gentilhomme, une noble simplicité mêlée de chaleur et d'obligeance. M. Harville, avec un peu moins d'usage du monde, avait la même vivacité d'empressement et de bienveillance. Tous les amis de leur cher Wentworth devinrent les leurs à l'instant même; ils les pressèrent avec effusion de cœur de dîner chez eux. Le repas commandé à l'auberge servit d'excuse pour ne pas leur donner cet embarras : ils cédèrent, mais reprochèrent vivement à Wentworth d'avoir amené sa société à Lyme autre part que chez son ami Harville. Il y avait dans leur manière tant de franchise et de cordialité, un attachement si sincère et si vif pour Wentworth, un degré d'hospitalité si rare dans ces temps modernes, et qui rappelait si bien celle des bons patriarches, qu'Alice en était enchantée. Ses esprits se ranimèrent; il lui semblait qu'elle était avec d'anciennes connaissances qu'elle avait aimées toute sa vie. Combien ils auraient aimé aussi la compagne chérie de leur Wentworth, pensait-elle encore, et combien ils l'aimeront! ajoutait-elle en jetant un regard sur Louisa, à qui Frederich parlait bas. La pau-

vre Alice eut bien de la peine à cacher l'émotion de son cœur, et à retenir les larmes qui bordaient ses paupières.

Il fallut au moins aller passer quelques instans dans la demeure de leurs nouveaux amis : les chambres étaient si petites, qu'il ne fallait pas moins que le desir de les recevoir pour en avoir eu la pensée. Alice même en fut d'abord étonnée; mais ce sentiment fit bientôt place à l'admiration des moyens ingénieux que le capitaine Harville avait employés pour tirer le plus de parti possible d'un logement aussi resserré, et le rendre entièrement commode et *comfortable*, en ayant garanti les portes et les fenêtres contre le froid et les orages. Curieux d'histoire naturelle, il avait amassé pendant ses voyages plusieurs espèces de bois très-rares extrêmement bien travaillés, formant des meubles très-élégans. Il avait de plus de belles collections de coquillages arrangés avec un goût infini, qui amusèrent beaucoup Alice; c'était le fruit de ses voyages, les produits de ses soins, de ses travaux. Tout ce qu'Alice voyait, le tableau de bonheur et de repos domestique qu'offrait cette maison, produisit sur elle une impression à-la-fois douce et pénible.

Le capitaine Harville, sans être ignorant,

n'était pas littérateur, et donnait peu de son temps à la lecture, mais il se chargeait des soins de relier et de loger commodément les livres dont son ami Bentick faisait au contraire un grand usage; il avait fait lui-même une fort jolie bibliothèque, où figuraient à merveille d'excellens livres fort bien choisis. Au-dessus étaient les minéraux, les collections de plantes, d'insectes, etc., etc. Sa jambe estropiée l'empêchait de prendre beaucoup d'exercice; mais son esprit inventif et son adresse naturelle, lui faisaient trouver mille moyens d'occupations utiles. Il dessinait, il tournait, il faisait de charmans outils pour les ouvrages de femme, des jouets pour les enfans, des portefeuilles et des étuis, de grands filets pour la chasse ou la pêche: jamais le capitaine Harville n'était oisif. Alice était sous le charme; il lui semblait qu'en quittant cette maison elle laissait encore une fois le bonheur derrière elle : elle trouva à qui parler : Louisa était aussi dans le ravissement, et s'extasiait sur le caractère des marins et sur le bonheur de leurs compagnes; elle vantait tour-à-tour leur franchise, leur cordialité, leur esprit de corps, leur droiture, leur candeur, leur attachement à leur état et à tous les objets de leur

affection, leur amour pour leurs femmes et pour leurs enfans, dont la plupart sont privés si long-temps, et qu'ils retrouvent avec tant de plaisir : elle assurait avec sa volubilité accoutumée, que les marins étaient la meilleure espèce d'homme qu'il y eût au monde, qu'eux seuls savaient être heureux et rendre heureux ceux qui les entouraient, qu'eux seuls méritaient d'être aimés, respectés, et de n'essuyer jamais de refus d'une femme raisonnable et sensible.

Louisa prêchait une convertie; Alice ne répondait rien, tant elle approuvait ce raisonnement.

Ils rentrèrent à l'auberge pour s'habiller et dîner. Tout était si bien arrangé par les soins de Wentworth, qu'il ne manqua rien à la fête, quoique ce fût une mauvaise saison, et que l'hôte et l'hôtesse ne cessassent de faire des excuses sur ce qu'ils n'attendaient pas une aussi nombreuse compagnie, et que Lyme était dans ce moment-là dépourvu de bonne chère. Tout le monde fut content, excepté la pauvre Alice, qui trouvait plus dur qu'elle ne l'avait imaginé d'être ainsi en partie de plaisir avec Frederich Wentworth, assise à la même table avec ce bien-être, cette gaîté amicale qu'ils

avaient tous les uns pour les autres, excepté Frederich pour Alice, et Alice pour Frederich. Il était très-poli pour elle, mais n'allait jamais au-delà de la simple civilité, et l'on comprend qu'elle restait un degré de plus en arrière; il en résultait que leur manière d'être n'était qu'une parfaite indifférence, très-naturelle d'un côté, et de l'autre si bien jouée, qu'ils avaient l'air d'être presque étrangers l'un à l'autre.

La nuit était trop sombre pour qu'il fût possible de retourner à la maison du capitaine Harville, dont l'abord était assez difficile; mais le capitaine leur avait promis une visite dans la soirée : il vint, accompagné par son intéressant et triste ami. Ils étaient loin de s'y attendre, ayant tous remarqué qu'il avait l'air oppressé et mal à son aise avec des étrangers. Sans doute c'était sa manière habituelle, qui ne l'empêchait pas de faire une visite aux amis de son cher Wentworth; mais passé les premiers complimens, il retomba dans sa sombre mélancolie, et ne prit aucune part à la gaîté générale.

La capitaine Wentworth et Harville causaient ensemble, en se rappelant l'un à l'autre mille anecdotes de leur vie maritime, qui oc-

cupaient et amusaient les dames, et surtout Louisa, qui se trouvait un goût décidé pour la mer et le séjour d'un vaisseau. Alice, fatiguée de son enthousiasme exagéré, dont elle ne comprenait que trop bien le motif, et se trouvant placée à côté de Bentick, une sympathie de tristesse et de regrets l'engagea à lui parler, et la força en quelque sorte de tâcher de faire connaissance avec lui. Il fut d'abord très-réservé, et ne répondit à ses avances que par quelques monosyllabes polies; mais la douceur engageante de la physionomie d'Alice et du son de sa voix et de ses paroles, eurent enfin leur effet, et Alice fut récompensée de sa froideur du premier moment. Bentick s'apprivoisa par degrés, ses phrases se multiplièrent; il parut écouter avec plaisir ce que cette aimable personne lui disait; il y répondit, et un intéressant entretien s'établit entre eux sur la littérature. Ni l'un ni l'autre n'avait eu depuis long-temps l'occasion d'en parler avec quelqu'un qui en eût le goût; ils se trouvèrent en rapport sur plusieurs points, particulièrement sur la poésie, qu'Alice aimait, mais non comme le capitaine Bentick, qui en était passionné : il parla avec beaucoup de feu et d'expression des richesses en ce genre des célèbres poëtes mo-

dernes, entre autres de Scott et Byron, cherchant à les comparer, à savoir à laquelle de leurs productions miss Elliot donnait la préférence. *Marmion, la Dame du Lac, Giaour, le Siége de Corinthe,* etc., etc., furent analysés, et devinrent le sujet d'une discussion animée. Bentick les savait presque par cœur; il en récita plusieurs passages, admirant tour-à-tour la douce sensibilité de Scott et ses charmantes descriptions de la nature, et avec plus d'enthousiasme encore, et d'une voix tremblante d'émotion, celles d'un cœur brisé par la douleur, d'un esprit succombant sous le poids du malheur et de la mélancolie, que Byron a décrit d'une manière si sublime. Il était évident que ce pauvre jeune homme se nourrissait de tout ce qui avait quelque rapport à sa situation, et qu'il entretenait ainsi ses souvenirs et ses regrets dans toute leur vivacité. Alice comprit bientôt que personne ne cherchait à le distraire et à donner un autre cours à ses idées et à ses lectures; elle eut le desir et l'espoir de lui être utile, en lui suggérant de faire quelques efforts pour surmonter son affliction. Cette conversation semblait plutôt l'augmenter; plus d'une fois, dans ses citations poétiques, elle vit ses yeux mouillés

de larmes ; il semblait qu'il desirait d'être entendu, et qu'il chargeait ses poëtes favoris de confier ses peines à l'âme sensible qui savait si bien l'écouter. Lorsqu'il eut fini, elle se hasarda à lui dire qu'elle espérait qu'il ne s'occupait pas uniquement de poésie? « Quelque charme qu'elle ait, ajouta-t-elle, il est souvent diminué par l'idée que c'est peut-être seulement l'imagination et l'esprit qui ont inspiré ces lignes qui émeuvent si puissamment la sensibilité de celui qui les lit. Un sentiment réel et profond laisse rarement les facultés de s'occuper avec exactitude des règles que la bonne poésie exige, et qui font sur le lecteur une impression souvent factice, et dangereuse pour celui dont les peines sont réelles ». Bentick réfléchit en silence à ce que disait Alice ; mais ses regards lui prouvèrent que, loin d'en être peiné, cette allusion à sa situation lui plaisait : elle fut encouragée à continuer, et sentant qu'elle pouvait le persuader, elle lui recommanda de lire quelquefois de la bonne prose, et de revenir ainsi à la vérité, qui peut seule adoucir les peines de la vie. Sur sa demande expresse, elle lui indiqua quelques ouvrages des moralistes remarquables par la piété, quelque collection

de bons historiens, ou les mémoires de quelques grands hommes qui ont eu leur part de souffrance, et les ont supportées avec courage et dignité; enfin, de tout ce qui pouvait élever et fortifier l'âme abattue de ce jeune homme, en lui donnant les meilleurs préceptes et les plus dignes modèles de résignation morale et religieuse.

Le jeune Bentick l'écoutait attentivement, parut reconnaissant de l'intérêt qu'elle lui témoignait, et quoique son mouvement de tête et un profond soupir lui dissent qu'il ne croyait pas à l'efficacité de la lecture sur un chagrin tel que le sien, il prit note des ouvrages qu'elle lui indiquait, en lui promettant de se les procurer et de les lire.

Quand la soirée fut finie, et chacun retiré chez lui, Alice ne put s'empêcher de sourire à l'idée qu'elle était venue à Lyme pour prêcher la patience et la résignation à un jeune homme qu'elle n'avait jamais vu. « Hélas! pensa-t-elle, semblable à beaucoup de moralistes et de prédicateurs, j'enseigne ce que je suis incapable de pratiquer, et l'on pourrait m'appliquer ce mot : *Médecin, guéris-toi toi-même.* »

CHAPITRE XII.

Alice et Henriette se trouvant les premières levées le lendemain matin, allèrent, avant le déjeûner, se promener au bord de la mer; elles s'assirent sur le sable du rivage, pour épier le moment du flux et du reflux, qu'une légère brise du midi ramenait en roulant doucement les vagues. Le soleil levant dans toute sa splendeur bordait encore l'horizon, et enflammait l'immense plaine liquide. La matinée était délicieuse; Alice depuis long-temps ne s'était sentie aussi à son aise; elle le dit à Henriette, qui, sortant tout-à-coup d'une profonde rêverie, lui répondit : « Oui, je suis bien convaincue de l'influence de l'air de la mer sur la santé. Ne pensez-vous pas qu'on rendrait le plus grand service à notre bon docteur Schirley, en l'engageant à venir s'établir à Lyme, et à renoncer entièrement à sa cure d'Uppercross? En vérité, notre vieux pasteur ne saurait mieux faire pour lui et pour sa femme : elle a des parens ici; Went-

worth les recommanderait à ses amis, et ils auraient au moins quelques plaisirs dans leurs vieux jours. N'est-il pas triste de voir que de si braves gens ne savent rien faire pour leur bien-être et leur santé, et s'obstinent à passer les dernières années de leur vie dans un village où il n'y a à voir que notre famille? Leurs amis devraient se réunir pour persuader au docteur que le temps du repos est arrivé pour lui, et qu'il devrait céder sa cure à quelqu'un plus en état, par son âge et par ses forces, de la diriger. Il se procurerait facilement une dispense, vu sa vieillesse et son caractère. Ma seule crainte, c'est qu'aucun motif ne puisse le déterminer de quitter sa paroisse; il est si strict, si scrupuleux! beaucoup trop sans doute : c'est un point de conscience de sacrifier sa santé pour occuper une place qui pourrait être si bien remplie! et d'ailleurs, s'il venait à Lyme, seulement à dix-sept milles d'Uppercross, il serait assez près pour savoir si ses paroissiens ont quelque sujet de plainte, et bien sûrement ils n'en auraient aucun. »

Jamais Henriette n'avait été aussi éloquente. Il était facile de deviner le motif de ce tendre intérêt pour la santé du vieux docteur

Schirley. M. et M.e Musgrove, sans refuser leur fille à son cousin Charles, avaient mis pour condition, qu'avant leur mariage il aurait la cure d'Uppercross, et les jeunes amans n'avaient nulle envie d'attendre la mort du recteur, peut-être encore bien éloignée. Alice fut de l'avis d'Henriette, convint des droits que le docteur Schirley avait à une retraite honorable, témoigna le desir de le voir remplacer par quelque jeune pasteur actif et instruit; elle ajouta même poliment qu'il serait avantageux qu'il fût marié, et que rien ne convenait mieux dans une paroisse qu'une femme de curé qui fût à même de faire quelque bien à ceux qui l'entourent.

« Eh mais sans doute, dit Henriette; je l'ai toujours pensé; j'ai peu varié sur ce point; c'est l'état le plus heureux, que d'être l'épouse d'un pasteur de campagne. Que Louisa vante tant qu'elle voudra le bonheur de vivre sur un vaisseau, moi je déclare que j'aimerais beaucoup mieux être dans un joli presbytère, à l'abri des orages, tout aussi respectée que la femme d'un capitaine, et n'ayant pas sans cesse à trembler pour la vie de mon mari. Voyez comme le docteur Schirley et sa compagne ont été heureux à Uppercross! Je

voudrais, Alice, que lady Russel vécût aussi à Uppercross, et fût liée avec les Schirley. J'ai toujours entendu dire que votre amie a une grande influence sur tout le monde, qu'elle peut persuader à chacun ce qu'elle veut; qu'en pensez-vous, vous qui la connaissez si bien? est-il vrai qu'on ne peut lui résister? »

Alice ne répondit pas grand'chose; ses pensées avaient pris un autre cours; elle se rappelait l'influence que l'opinion de son amie avait eue sur sa vie, sans en avoir sur ses sentimens, lorsque le capitaine Wentworth arriva avec l'heureuse Louisa. « Nous avons bien pensé, dit la dernière, que nous vous trouverions ici, et nous avons encore le temps, avant que le déjeûner soit prêt, de faire un tour dans la ville; j'ai quelques emplettes à faire. » Alice et Henriette y consentirent, et tous ensemble prirent le chemin de la ville.

Quand ils arrivèrent à la rampe de l'escalier qui monte du rivage à l'intérieur de la ville, un gentilhomme la descendait, et se retira de côté pour laisser le chemin libre; le hasard voulut qu'Alice passât si près de lui, qu'elle se crut obligée de lui faire un léger salut pour le remercier de sa politesse. Les regards de l'étranger étaient attachés sur

miss Elliot, et ils exprimaient un tel degré d'admiration, qu'il lui fut impossible de ne pas le remarquer. L'air du matin avait animé son teint, ordinairement très-pâle; ses yeux aussi, d'un charmant brun velouté, presque toujours battus et baissés, avaient ce jour-là plus d'expression, et l'attention particulière de cet homme, en la faisant rougir, la rendit presque aussi jolie qu'elle l'était dans ses beaux jours de fraîcheur et de jeunesse. Ses traits réguliers n'avaient rien perdu, sa tournure était gracieuse et agréable; enfin il parut évident que l'étranger l'avait trouvée jolie; il retourna plusieurs fois la tête, et toujours ses regards se dirigeaient sur elle. Le capitaine Wentworth eut l'air de le remarquer; il ne dit rien, mais il jeta aussi un regard rapide sur Alice, et ce regard voulait dire très-clairement : Cet homme est frappé de votre figure, et je le comprends, car moi-même je crois en ce moment retrouver Alice Elliot.

Les emplettes de Louisa terminées, l'heure du déjeûner les rappela à l'auberge, où les attendaient Charles et Maria. Alice passa dans sa chambre pour ôter son chapeau, puis revint tête nue dans la salle à manger : sur le pallier, elle fut sur le point de se heurter

contre un homme qui sortait aussi d'une chambre; elle eut bientôt reconnu celui qu'ils venaient de rencontrer. Un jockei qu'elles avaient vu dans la cour de l'auberge en y entrant, était en deuil ainsi que l'étranger; ce qui leur prouva qu'il était son domestique, et qu'il logeait dans la même auberge. Cette seconde rencontre, tout aussi rapide que la première, aurait pu lui prouver, si elle eût été moins modeste, qu'elle plaisait excessivement à l'inconnu, qui paraissait être un homme bien né. Elle entendit cette fois le son de sa voix; il lui fit gracieusement des excuses d'avoir passé aussi près d'elle. Il paraissait avoir environ trente ans; sans être aussi bien que Wentworth, sa tournure était agréable. La femme la moins vaine s'aperçoit toujours, dit-on, de l'impression qu'elle produit, et quand elle est favorable, elle en sait gré à celui qui l'éprouve : sans se rendre raison à elle-même de ce qui le lui faisait desirer, Alice aurait voulu savoir au moins son nom, et bien sûrement ce desir était réciproque.

Le déjeûner était presque fini, quand on entendit sous les fenêtres le roulement d'un carrosse, le premier qu'ils eussent entendu depuis qu'ils étaient à Lyme; ils coururent à

la fenêtre ; c'était un très-élégant carricle vide qui venait des remises en face de la maison, et tourna devant la porte ; c'était donc quelqu'un qui allait partir ; le cocher était en deuil. Au mot *carricle*, Charles, qui était resté à table, s'avança pour le comparer au sien. Le domestique en deuil éveilla la curiosité d'Alice ; les jeunes Musgrove étaient toujours curieuses, et Maria plus encore : tous les six restèrent à la fenêtre pour voir le maître de l'élégant équipage. Il sortit enfin de la maison, escorté par les gens de l'auberge ; il leur donna leur pourboire, et sauta légèrement dans l'équipage, après avoir jeté un regard sur les croisées. Alice était en arrière, il ne la vit pas, et partit.

« Ah ! s'écria Wentworth en jetant à demi les yeux sur Alice, c'est l'homme que nous avons rencontré ; n'est-ce pas lui, miss Elliot ?

— Je crois qu'oui, » répondit-elle faiblement : c'était la première fois qu'il lui adressait la parole directement. Les deux miss Musgrove regardèrent le carricle jusqu'à ce que la colline le leur dérobât, puis on retourna à la table du déjeûner. Le sommelier entra bientôt après.

« Pourriez-vous, lui dit le capitaine Went-

worth, nous dire le nom du gentilhomme qui vient de partir?

— Oui, monsieur; c'est un M. Elliot, très-riche; il est venu hier au soir de Sidmouth; vous devez avoir entendu sa voiture pendant que vous étiez à dîner : il va actuellement à Bath et à Londres. A ce que nous a dit le domestique, sa femme est morte il y a quelques mois; elle a bien dû regretter la vie; un mari si jeune, si beau et si riche! »

Elliot! se répétait-on les uns aux autres pendant que le sommelier parlait; c'était comme un écho.

« *Elliot!* répéta encore Maria. Il faut, Alice, que ce soit notre cousin, l'héritier présomptif de Kellinch-Hall; c'est lui sûrement; n'est-ce pas, Charles? ce ne peut être que lui? Jeune, beau, riche! voilà bien des avantages. N'est-ce pas très-extraordinaire, loger dans la même auberge avec notre cousin Elliot, et ne pas le voir? Dites-moi, reprit-elle en se tournant vers le sommelier, est-ce que le domestique n'a point dit que son maître appartenait à la famille Elliot de Kellinch-Hall?

— Non, madame; il a dit seulement que son maître était très-riche, et serait baronnet

un jour. Il y a comme cela des gens bien heureux.

— Eh bien ! que vous ai-je dit ? héritier de sir Walter Elliot, baronnet ; j'en étais sûre ; c'est une circonstance que ses gens prennent soin de publier. Mais, Alice, ne trouvez-vous pas que cette rencontre est très-extraordinaire ? Au moins s'il avait su que nous étions ici, s'il avait pu se présenter à ses cousines, aux filles de sir Walter Elliot ! Vous avez passé près de lui, Alice ; je crois même qu'il vous a saluée ; car je ne sais comment il se fait que vous soyiez toujours heureuse, et moi jamais : trouvez-vous qu'il ait la physionomie de notre famille ? Au moment où il est parti, j'étais occupée de ses chevaux, qui sont de belles bêtes, en vérité. Ce jeune homme m'a paru, au total, avoir la tournure des Elliot. Je ne comprends pas que les armes sur le panneau ne m'aient pas frappée ; mais vous, Charles, vous regardiez le carricle, et vous n'avez pas su les voir ? les armes de votre épouse, les armes des Elliot ! cela devait vous sauter aux yeux. Je me rappelle à présent que la redingote pendait sur le panneau et cachait l'écusson ; sans cela je suis sûre que les armes auraient fixé mes regards, et la livrée aussi,

mais pourquoi ses gens sont-ils en deuil? Voyez un peu si je ne suis pas née pour être sans cesse contrariée! »

Maria n'avait de sa vie parlé aussi longtemps; elle se tut, car elle était essoufflée. Wentworth lui dit que toutes ces circonstances réunies prouvaient qu'il n'était pas dans les décrets de la Providence qu'elle connût son cousin.

« D'ailleurs, dit Alice à sa sœur, vous savez bien, Maria, que depuis plusieurs années mon père a quelque raison de se plaindre de M. Elliot; que souvent invité à Kellinch-Hall, il n'y est jamais venu; que dans toute occasion il a négligé les égards qu'il devait au chef de la famille, et qu'une présentation avec des parentes qu'il desire si peu de connaître, aurait été très-embarrassante. »

Cependant, au fond du cœur, Alice n'était point fâchée d'avoir eu l'occasion de voir ce cousin, et de se convaincre que le futur propriétaire de Kellinch-Hall avait l'air d'un homme très comme il faut, d'un homme raisonnable et sensé; mais elle ne fit nulle mention de sa seconde rencontre avec M. Elliot sur le pallier. Maria, qui lui pardonnait à peine d'avoir passé à côté de lui dans leur prome-

nade, aurait été très en colère qu'elle l'eût retrouvé plus près encore, qu'il lui eût même parlé, pendant qu'elle ne l'avait pas vu : cette petite entrevue resta donc secrète.

« Je pense, Alice, reprit Maria, que vous allez d'abord écrire à Bath, à mon père ou à Elisabeth, que nous avons vu M. Elliot; il me paraît essentiel qu'ils en soient instruits? Si vous n'écrivez pas bientôt, j'écrirai, moi. »

Alice évita de faire une réponse directe; elle trouvait très-peu nécessaire de mander à son père une rencontre qui n'avait eu aucune suite; elle préférait même n'en pas parler: depuis plusieurs années, elle voyait que le nom de leur parent n'était jamais prononcé sans produire une extrême irritation chez sir Walter, et une aigreur excessive chez Elisabeth; elle en soupçonnait la cause, et voulait leur éviter de pénibles sensations: elle ne craignait pas que Maria prît la plume; c'était la chose au monde la plus rare qu'une lettre de Maria, et quand elle avait quelque chose à écrire, elle chargeait toujours Alice de ce soin.

Les Harville et M. Bentick vinrent, suivant leur promesse, prendre leurs amis pour leur faire voir la ville de Lyme. On devait repartir pour Uppercross à une heure; ils convinrent

de terminer leur promenade du côté de la route de la grande maison, et d'y envoyer leur voiture, afin d'être ensemble jusqu'au dernier moment.

Le capitaine Bentick offrit son bras à miss Elliot. Leur conversation de la soirée précédente se renouvela; ils parlèrent encore de sir Walter Scott, de lord Byron; et comme il ne se trouve presque jamais que deux lecteurs pensent de même, la discussion s'anima, et un moment après, ayant quitté par quelque incident le bras de M. Bentick, ce fut le capitaine Harville qui vint auprès d'elle. « Miss Elliot, lui dit-il en parlant bas, vous avez fait une bonne œuvre en forçant ce pauvre jeune homme à parler; je voudrais qu'il eût plus souvent une société comme la vôtre. La solitude nourrit sa mélancolie; il lui faudrait des distractions; mais qu'y faire? nous ne pouvons nous séparer.

—Je le conçois, répondit Alice; mais vous savez que le temps est un grand maître pour adoucir nos chagrins; votre ami ne peut en juger encore; la perte qu'il a faite est trop récente.

—Hélas! oui, dit Harville avec un profond soupir; elle date du mois de juin dernier.

Quelle douleur fut la nôtre !..... Pauvre Fanny !....

— Apprit-il de suite cette affreuse nouvelle ? demanda Alice.

— Non ; il était en mer, et ne revint du Cap, sur *le Grappler,* que dans les premiers jours d'août. J'étais à Plymouth, où je l'attendais, redoutant et desirant à-la-fois son arrivée ; il écrivait, hélas ! à celle qui n'existait plus pour nous l'apprendre, et avec quelles expressions de bonheur ! Ah, miss Elliot ! nous étions bien malheureux ! Le ciel voulut différer encore le triste moment où Bentick devait connaître toute l'étendue de son infortune : *le Grappler,* au lieu de débarquer à Plymouth, reçut l'ordre d'aller à Portsmouth. Ma santé, ma propre douleur, ne me permettaient pas ce voyage ; mais j'avais un autre moi même qui pouvait instruire mon ami de la perte cruelle qu'il avait faite, et veiller sur le désespoir des premiers momens ; cet excellent garçon, dit-il en montrant Wentworth, qu'on trouve toujours au besoin. *La Laconia* était venue à Plymouth huit jours auparavant, il n'était pas présumable qu'elle se remît en mer, Frederich écrivit à l'amirauté pour avoir un congé ; et, sans attendre

la réponse, il me quitta, voyagea jour et nuit, alla joindre *le Grappler,* qui était en rade, et resta auprès de l'infortuné Bentick une semaine entière. Personne que lui n'aurait eu assez d'empire sur le pauvre James pour l'obliger à survivre à sa bien-aimée; il nous le ramena, et vous pouvez penser, miss Elliot, quelle reconnaissance nous lui devons, et combien il nous est cher! Puisse-t-il obtenir bientôt la récompense que méritent ses vertus! puisse le ciel conserver l'objet de son amour! » et un regard jeté sur Louisa, qui cheminait en avant avec Wentworth, dit qu'il croyait le connaître.

Alice sympathisa avec tous les sentimens du bon capitaine Harville; et, voyant que les souvenirs de la mort de sa sœur l'avaient extrêmement affecté, elle changea de conversation.

Mistriss Harville les rejoignit; elle craignait qu'une plus longue promenade ne fatiguât trop son mari, et elle venait l'engager à rentrer chez lui, étant près de sa maison. Tout le monde convint qu'après avoir accompagné Harville jusqu'à sa porte, on reviendrait se promener sur le charmant parapet qui les avait enchantés la veille. Toutes les montres

furent consultées; l'heure fixée pour le départ était sonnée; mais Louisa assura qu'un quart d'heure ne retarderait presque pas le retour à Uppercross; et, avec sa *fermeté* ordinaire, elle décida qu'après avoir pris congé des Harville, on reviendrait faire ses adieux au délicieux *cobb*. Après tous les complimens d'usage, remerciement, invitation, promesse de se revoir, les Musgrove, Frederich et Alice se séparèrent à regret de M. et de M.e Harville; et, suivis du triste Bentick, qui ne voulait les quitter qu'au dernier moment, ils vinrent sur le parapet. Bentick, qui était encore avec Alice, lui cita quelques belles strophes de lord Byron sur la vaste mer, en lui faisant remarquer la vérité des tableaux du poëte. Elle lui donnait toute son attention, lorsqu'un fâcheux incident vint les interrompre.

Le vent étant trop fort sur la partie la plus haute du parapet, ils convinrent de se rendre dans la partie basse, où quelques marches conduisaient; on les descendit fort tranquillement, à l'exception de Louisa, qui préféra un chemin plus court, et pria le capitaine Wentworth, qui les avait franchies, de lui aider à en faire autant. Légère, svelte, étourdie, elle aimait beaucoup à sauter; la sensa-

tion d'être une minute en l'air était délicieuse pour elle : dans toutes leurs promenades, elle passait de cette manière les barrières avec beaucoup de grâces et d'aplomb, ce qui lui valait toujours un joli compliment du galant capitaine. Cette fois cependant il résista à cette fantaisie, craignant pour elle la dureté du pavé; mais elle insista, tendit les deux mains; Frederich s'en saisit, elle s'élance, et retombe heureusement sur ses pieds. Pour prouver qu'elle ne s'était fait aucun mal, elle remonte lestement les marches en s'écriant : *C'est charmant! c'est délicieux!* elle se retrouve sur le bord du parapet, et tend de nouveau les mains pour recommencer le saut en riant de bon cœur. Wentworth lui fit encore, en riant aussi, quelques objections. « Non, non, dit-elle; vous savez que je suis ferme dans mes volontés, et je le veux. » Il prit ses mains comme la première fois; mais, soit qu'elle s'élançât trop rapidement, soit qu'il ne la retînt pas assez fortement, elle tomba étendue sur le pavé, et fut relevée sans apparence de vie. On ne vit aucune blessure, point de sang, mais ses yeux étaient fermés, sa respiration arrêtée, son visage avait la pâleur de la mort;

personne ne douta qu'elle eût cessé de vivre, et l'horreur de ce moment fut à son comble.

Wentworth, qui l'avait relevée, était à genoux, la soutenant dans ses bras, ses regards attachés sur elle dans une agonie silencieuse: aussi pâle que Louisa; son regard égaré peignait l'angoisse de son âme.

« Elle est morte! elle est morte! » s'écriait Maria en serrant avec force son mari, immobile et muet de désespoir. Henriette, succombant sous cette cruelle conviction, voulut d'abord courir à sa sœur, mais ses sens l'abandonnèrent, et elle aurait roulé l'escalier, si M. Bentick et Alice ne l'avaient retenue.

« Ne peut-on avoir aucun secours? » s'écria Wentworth: ce furent les premiers mots prononcés dans cette scène de désolation, avec une expression de désespoir comme si ses propres forces allaient l'abandonner. « Allez, allez auprès de lui, s'écria Alice; pour l'amour du ciel, allez, M. Bentick! je puis soutenir Henriette, laissez-moi, allez à votre ami; peut-être tout espoir n'est pas perdu pour la pauvre Louisa; frottez ses mains, ses tempes; voici un flacon de sel; allez, allez. » Elle s'assit sur les marches, et appuya Henriette contre elle.

Bentick obéit ; et Charles ayant trouvé moyen de se dégager de sa femme, tous deux s'approchèrent de Louisa ; ils la levèrent et la supportèrent entre eux deux. Tout ce qu'Alice avait prescrit fut fait, mais en vain ; elle ne donna aucun signe de vie : une légère rougeur sur la tempe fit craindre qu'une pierre du pavé n'eût frappé cette place si dangereuse. Le capitaine Wentworth, ne pouvant plus soutenir ce spectacle, avait la tête appuyée contre le mur, et s'écriait avec l'accent le plus déchirant : « O dieu ! dieu ! son père, sa mère, ils n'y survivront pas ; je vais leur donner la mort ! Sa sœur aussi, » dit-il en jetant un regard sur Henriette soutenue par Alice. « Un chirurgien ! s'écria cette dernière, il faut un chirurgien. » Ce mot sembla le réveiller de son agonie : « Oui, oui, Alice, vous avez raison, un chirurgien, et de suite je cours le chercher. » Son tremblement était tel, qu'à peine pouvait-il marcher. Alice le remarqua : « Ne vaudrait-il pas mieux que le capitaine Bentick y allât ? s'écria-t-elle, il saurait du moins où le trouver. »

Aussitôt Bentick laissa le corps inanimé de Louisa aux soins de Charles, et courut à la ville avec la plus grande rapidité. Quant

aux hommes qui restèrent, il serait difficile de dire qui souffrait le plus de Wentworth ou de Charles, qui était réellement un tendre frère; il allait de l'une à l'autre de ses sœurs à-peu-près dans le même état; et sa femme, aux prises avec une attaque de nerfs, ne cessait de l'appeler à son secours.

Alice, dont le cœur sensible était déchiré, trouvait moyen de faire autant de bien qu'il était possible dans un tel moment, en ranimant Henriette, en tâchant de tranquilliser Maria, de consoler Charles, et de partager les sentimens de Wentworth avec une véritable sympathie : lui et Charles semblaient attendre d'elle seule quelque bon conseil et quelque consolation. « Alice, chère Alice! disait Charles, que devons-nous faire? » Les yeux du capitaine Wentworth étaient aussi tournés vers elle, et demandaient la même chose.

« Ne vaudrait-il pas mieux la porter à l'auberge? dit-elle.

— Oui, oui; miss Elliot a raison, reprit Wentworth, à l'auberge. Musgrove, prenez soin de votre femme et d'Henriette, je la porterai seul. »

Insensiblement le bruit de cet accident se

répandit parmi les ouvriers et les bateliers; plusieurs se rassemblèrent autour d'eux, soit pour offrir leurs services, soit pour satisfaire leur curiosité. Henriette commençait cependant à reprendre ses sens, mais ne pouvait encore se soutenir; elle fut confiée à deux hommes pour la porter. Alice cheminait à côté d'elle. Frederich n'avait voulu confier Louisa à personne; il l'entourait de ses bras; sa tête, sans aucun mouvement, s'appuyait sur l'épaule de Wentworth, ses bras pendaient immobiles; elle était l'image de la mort. Ils s'éloignèrent ainsi avec une angoisse inexprimable de cette place qu'ils avaient traversée dix minutes avant avec tant de gaîté et d'insouciance. Ils n'avaient pas encore quitté le cobb quand les Harville les rencontrèrent; le capitaine Bentick était entré en courant chez eux; sa présence, l'effroi peint sur tous ses traits, les avaient averti de quelque malheur; dès qu'ils apprirent l'accident de Louisa, ils accoururent aussi vite qu'il leur fut possible. Malgré l'émotion du capitaine Harville, il apportait tout ce qui peut être utile au premier moment, et un regard entre lui et sa femme décida ce qu'il fallait faire. Louisa devait être transportée chez eux, et attendre

l'arrivée du chirurgien, que Bentick courait chercher : ils ne voulurent entendre aucune observation, et tout le monde fut reçu sous leur toit hospitalier. Pendant que Louisa, sous la surveillance de M.e Harville, portée dans la chambre de cette dame, fut couchée dans son lit, le capitaine Harville donnait assistance, consolations et secours à tous les autres.

Louisa avait une fois ouvert les yeux, mais les avait aussitôt refermés sans donner depuis aucune preuve de vie. Cette circonstance pourtant ranima un peu Henriette, quoiqu'elle fût incapable encore, malgré tous ses efforts, de rester dans la même chambre que sa sœur : son agitation, mêlée d'espoir et de crainte, prévint un retour d'évanouissement : Maria aussi était plus calme. Le chirurgien arriva plus tôt qu'on n'osait l'attendre ; tout le monde entoura le lit, et fut dans la plus horrible anxieté pendant qu'il examinait la malade. Enfin il déclara que Louisa avait reçu une terrible contusion à la tête, mais qu'il ne doutait pas de lui sauver la vie. Les assistans écoutaient dans une espèce de satisfaction profonde et silencieuse, à force d'être sentie. Tous les yeux étaient tournés vers le ciel avec l'expression d'une pieuse reconnaissance.

Henriette s'était fait conduire auprès de sa sœur; elle tenait sa main insensible sur ses lèvres, et l'inondait de larmes de joie. Les regards de Wentworth, son émotion en s'écriant : Dieu, Dieu, grâces vous soient rendues! furent tels qu'Alice ne put les oublier; elle le vit ensuite près d'une table, ses bras croisés, son visage caché, comme s'il eût éprouvé des maux au-delà de ses forces, et qu'il essayât de les calmer par la prière et la méditation. Tous les membres de Louisa avaient été épargnés dans sa chute; d'après sa léthargie, le chirurgien craignit un instant la rupture d'une vertèbre, mais la tête seule avait souffert.

Il devenait absolument nécessaire de prendre un parti pour sauver à M. et M.e Musgrowe l'émotion du premier moment; on était alors en état de se donner mutuellement des avis, des conseils. Malgré la crainte de donner aux Harville l'embarras de garder chez eux la malade, il n'y avait point d'autre parti à prendre; elle était hors d'état d'être transportée. Ces bons amis prévinrent toute objection; ils avaient tout arrangé avant qu'on eût eu le temps de réfléchir. Le capitaine Bentick cédait sa chambre à Louisa, et allait cou-

cher à l'auberge. Le seul regret de M.e Harville était que sa petite maison ne pût loger tout le monde; cependant, en mettant les enfans dans la chambre des bonnes, on trouva le moyen de garder au moins les deux dames si elles voulaient rester; si elles n'y consentaient pas, M.e Harville les conjurait d'être sans inquiétude sur les soins que demandait Louisa; M.e Harville était une garde-malade expérimentée, et sa bonne d'enfant, qui ne l'avait pas quittée depuis son mariage, avait la même capacité : avec elles deux, miss Musgrove ne serait pas seule un instant ni le jour ni la nuit; tout cela fut proposé avec une sincérité, une sensibilité qui inspiraient une entière confiance.

Charles, Henriette et Wentworth étaient en grande consultation, et ce ne fut d'abord qu'un échange de terreur et de perplexité : Uppercross, la nécessité d'y aller, la manière d'apprendre l'affreuse nouvelle à M. et M.e Musgrove, la matinée déjà si avancée, l'impossibilité d'être là au temps fixé, l'inquiétude du retard et de ce qui allait suivre; M.e Musgrove très-faible au moral, et qui pouvait succomber à son émotion, etc., etc Pendant quelques minutes, il n'y eut entre eux que des

exclamations de désespoir; mais enfin le capitaine Wentworth se recueillit, et dit avec fermeté.

« Il faut se décider, sans perdre un temps précieux; chaque minute a sa valeur; il faut qu'un de nous parte à l'instant : Charles, qui sera-ce de vous ou de moi ? »

Charles déclara qu'il voulait rester: Il donnerait, disait-il, le moins d'embarras possible aux Harville; mais il ne pouvait se résoudre à laisser sa sœur entre la vie et la mort. Henriette pensait de même; cependant Charles et Wentworth la firent changer d'avis, en lui représentant qu'étant entièrement inutile à Louisa tant qu'elle était dans cet état d'insensibilité, son premier devoir était d'aller auprès de sa mère, pour lui aider à supporter sa douleur; si elle ne voyait ni l'une ni l'autre de ses filles, elle serait dans un désespoir qui lui coûterait peut-être la vie. Henriette, qui ne pouvait même regarder sa sœur sans fondre en larmes, finit par convenir qu'elle lui ferait plus de mal que de bien, qu'elle serait tourmentée pour ses parens, et qu'il valait mieux aller d'abord auprès d'eux, et revenir près de sa sœur quand elle serait plus en état de la soigner.

Pendant cette discussion, Alice était restée dans la chambre de Louisa; elle venait les rejoindre; la porte de la chambre où ils étaient rassemblés était ouverte, et elle entendit ce qui suit. C'était Wentworth qui parlait:

« Il est donc décidé, Musgrove, que vous restez ici, et que j'accompagnerai votre sœur Henriette chez elle, ainsi que votre femme, qui voudra sûrement retourner auprès de ses enfans; il faut cependant que quelqu'un reste pour aider M.e Harville à soigner Louisa. Une personne suffit : si Alice voulait rester? Elle est si bonne, si douce et si active! personne ne convient mieux, et n'est aussi capable; il faut le lui demander. »

Elle s'arrêta un moment pour jouir du bonheur d'entendre encore Wentworth la nommer *Alice*, et faire son éloge; les deux autres trouvèrent qu'il avait raison. Elle entra; ce fut Wentworth qui vint au-devant d'elle.

« Vous consentirez à rester, j'en suis sûr; n'est-ce pas, Al.... n'est-ce pas, miss Elliot, vous resterez; vous aurez soin de la pauvre Louisa? Je.... nous vous en prions tous » Il parlait avec un ton de confiance et en même temps de sentiment qui semblait presque rappeler le passé. Alice rougit; alors Wentworth

se tut et se détourna. Alice fit un effort pour se remettre, et dit qu'elle avait eu la même idée, et que tout ce qu'elle desirait était qu'on le lui permît; un lit sur le plancher à côté de Louisa serait suffisant pour elle, si M.e Harville voulait accepter son aide. Cette dernière en parut charmée, et tout paraissait être d'accord, quand Wentworth eut une autre idée. Quoiqu'il y eût quelque avantage à ce que M. et M.e Musgrove fussent préparés par un retard à apprendre l'accident de Louisa, cependant comme ce retard devait être au moins d'une heure avec le pesant équipage d'Uppercross, que cette longue attente passée dans l'inquiétude pouvait leur ôter les forces dont ils avaient besoin, Wentworth proposa de prendre une chaise légère à l'auberge pour Henriette, Maria et lui, et de laisser jusqu'au lendemain la grosse voiture et les chevaux de M. Musgrove, qui apporteraient des nouvelles de la nuit. Charles approuva ce plan, et Wentworth courut à l'auberge pour tout préparer, en priant Charles d'amener lui, sa femme et sa sœur. On n'avait pas même mis en doute le consentement de Maria à cet arrangement; il lui convenait trop bien pour qu'elle pût se livrer cette fois à son penchant pour la con-

tradiction; elle qui prétendait être toujours malade, n'entendait rien à soigner les maux des autres, et s'en ennuyait d'abord : elle allait rejoindre ses enfans qui étaient restés seuls, et se soigner elle-même chez elle dans un bon lit, qu'elle préférait sûrement au matelas par terre qu'Alice avait demandé; on ne l'avait donc pas même consultée. Elle était restée dans le salon, couchée sur un canapé; mais lorsque son mari vint lui dire de se préparer à partir, elle jeta les hauts cris, se plaignit avec aigreur et véhémence de ce qu'on l'obligeait d'aller essuyer le premier moment de chagrin et d'émotion de son beau-père et de sa belle-mère, qui bien sûrement attaquerait horriblement ses nerfs; et les larmes d'Henriette, elle ne voyait pas pourquoi il fallait qu'elle en fût le témoin pendant toute la route; mais il était décidé qu'on lui réservait toujours tout ce qu'il y avait de plus désagréable; et certainement elle ne voulait pas se soumettre à cette injustice. Il était beaucoup plus naturel qu'elle restât auprès de la malade qu'Alice, qui ne lui était rien; c'était elle, et non pas une étrangère, qui devait remplacer Henriette. Pourquoi ne serait-elle pas aussi utile qu'Alice? D'ailleurs il n'y avait rien

à faire que de rester là ; M.e Harville était si entendue qu'on pouvait se fier à elle ; mais puisqu'il fallait une femme de la famille, elle prétendait que ce devait être elle. Que ferait-elle à Uppercross sans son mari? elle s'y ennuierait à la mort. On savait bien qu'elle ne pouvait rester seule sans prendre des maux de nerfs, mais c'était bien égal à tout le monde. Quant aux enfans, il n'y avait qu'à les envoyer à leur grand-mère et à leur tante, qu'ils distrairaient de leur chagrin, etc., etc. En un mot, elle dit tant et tant de mauvaises raisons, que Charles, ne pouvant plus supporter ce déluge de paroles et de plaintes, finit par céder pour avoir la paix, et l'échange des deux sœurs fut décidé.

Alice n'avait jamais été plus contrariée des fantaisies de Maria ; mais son mari ayant prononcé, il fallut bien s'y soumettre ; d'ailleurs on n'avait pas de temps à perdre en discussions, il fallait partir. Charles se chargea de conduire la faible Henriette ; Bentick offrit son bras à Alice ; en cheminant, elle se rappelait combien de sensations variées elle avait éprouvées sur ce même chemin : c'était là qu'elle avait admiré le matin la beauté de la vue, en écoutant les plans d'Henriette, qui voulait

épouser bientôt son cousin, et desirait qu'il succédât au docteur Schirley dans la cure d'Uppercross; plus loin, elle avait rencontré son parent Elliot, que depuis si long-temps elle desirait connaître; il lui avait plu; elle avait paru lui plaire : Alice se rappelait aussi le regard de Wentworth; mais toutes ces sensations, plus ou moins agréables, s'étaient évanouies; un chagrin bien réel y succédait : « Ah! pensait-elle, pourquoi, au lieu de Louisa, n'est-ce pas moi que menace la mort? mon existence n'est utile ni agréable à personne; ma perte ne causerait aucune douleur semblable à celle que Wentworth éprouve à présent. Pourquoi faut-il qu'elle meure, elle qui doit être si heureuse, elle qui est aimée, tandis que moi... mais c'est ma faute, ma seule faute! il m'aimait autre fois comme il aime à présent Louisa.

Absorbée dans ses pensées, elle fit d'abord peu d'attention au capitaine Bentick, qui lui parlait du triste événement avec une profonde sensibilité; ils étaient trop d'accord là-dessus pour ne pas s'entendre; tous les deux pensaient au malheur de Wentworth si Louisa succombait, et, malgré l'espoir des chirurgiens, tant qu'elle n'avait pas repris ses sens,

elle leur paraissait bien mal. Leur sympathie leur inspira encore un degré de bienveillance l'un pour l'autre, et tous les deux, sans se le dire, se promirent de chercher les occasions de se revoir.

Ils arrivèrent devant l'auberge, où Wentworth les attendait; un coupé attelé de quatre chevaux était prêt, et stationné pour eux au bas de la descente. La substitution d'une sœur pour l'autre lui causa une pénible surprise : son étonnement, le changement de son visage, devenu plus sombre encore, des phrases commencées et interrompues, des questions à Charles avec l'expression du chagrin, furent une mortifiante réception pour Alice; elles durent au moins la convaincre qu'elle n'était appréciée que par l'utilité dont elle pouvait être à Louisa. Elle s'efforça d'être calme et d'être juste; c'était surtout parce que Louisa intéressait Wentworth, parce qu'il serait malheureux s'il la perdait, qu'elle l'aurait soignée avec un zèle au-dessus de ce que fait l'âme la plus bienveillante pour un objet qui n'est pas de premier intérêt : elle espéra que du moins il n'aurait pas l'idée qu'elle se refusait à remplir l'office d'une amie auprès d'une jeune personne à qui il paraissait attaché.

Il la plaça, ainsi que sa compagne de voyage, dans le coupé, et se mit entre elles deux: Alice était partagée entre la surprise et l'émotion, de se sentir si près et peut-être si loin de lui. Comment ce voyage se passerait-il? quelle serait leur manière d'être ensemble? que se diraient-ils? elle ne pouvait le prévoir. Le tout alla très-naturellement; il se dévoua entièrement à Henriette, se tournant toujours de son côté, mais sans affectation, et seulement avec l'idée de relever son courage et ses espérances, de lui donner des forces pour soutenir celles de ses parens : on sentait qu'il s'étudiait à être calme dans sa voix, dans ses manières; épargner toute agitation à Henriette, semblait être sa tâche et son projet. Une seule fois, quand elle se désolait de cette dernière promenade sur le parapet, regrettant amèrement de ne s'y être pas opposé, et rappelant que Louisa l'avait absolument voulu, il éclata aussi en regrets, et s'écria vivement :

« Ne parlez pas de cela, n'en parlez pas; ne reprochez rien à votre sœur, c'est moi, moi seul qui en suis la cause! J'ai souvent loué chez elle cette fermeté de caractère, cette résolution dont elle est à présent la vic-

time. J'ai prévu le danger, et n'ai point su lui résister comme je l'aurais dû. Si vive, si décidée! eh dieu, quel remords déchirant! chère, aimable Louisa! »

Alice vit que dans ce moment il doutait lui-même de la justesse de son opinion précédente sur les avantages de la fermeté de caractère; qu'il trouvait enfin que, semblable à toutes les qualités de l'esprit, elle devait avoir ses bornes, et qu'un caractère docile qui se laisse quelquefois persuader, contribue bien plus au bonheur que l'opiniâtreté.

Ils avançaient rapidement, et la route leur parut de moitié plus courte que la veille, parce qu'ils appréhendaient l'arrivée; il était cependant tout-à-fait nuit quand ils approchèrent d'Uppercross. Il y eut pour quelque temps un profond silence dans la voiture; Henriette appuyée contre le panneau, son schall sur son visage, paraissait assoupie; ni Alice ni le capitaine ne parlaient, quand en montant la dernière colline, il se trouva tout-à-fait de son côté, et lui dit à voix basse :

« J'ai réfléchi à la meilleure manière de préparer M. et M.e Musgrove à supporter leur malheur; il ne faut pas qu'Henriette paraisse d'abord; elle ne pourrait contenir sa

douleur; vous resterez dans le carrosse avec elle, et j'irai seul leur dire combien Henriette a besoin de ménagement : ils feront pour elle ce qu'ils ne feraient pas pour eux-mêmes, et prendront sur eux de modérer leur chagrin pour ne pas augmenter celui d'Henriette. Approuvez-vous ce plan, miss Elliot? »

Elle l'approuva; il parut satisfait, et ne dit plus rien; mais cet appel à son opinion, cette déférence à son jugement, lui fit un grand plaisir; elle y vit une preuve d'un reste d'amitié et de confiance. Quand on a tout perdu, on se contente de peu.

Tout alla comme Wentworth l'avait prévu: il annonça l'accident en l'adoucissant autant qu'il lui fut possible; Alice employa toute sa sensibilité pour les consoler et les calmer; quand elle y eut réussi, et que le capitaine Wentworth vit le père et la mère aussi tranquilles qu'ils pouvaient l'être, et leur fille faisant de son mieux pour les consoler, il annonça son intention de retourner à Lyme dans la même voiture; et dès que les chevaux furent un peu reposés, il partit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

This book is given special protection for the reason indicated below:

Autograph	Giftbook
Association	Illustration
Condition	Miniature book
Cost	Original binding or covers
Edition	Presentation
Fine binding	Scarcity
Format	Subject

L82—5M—3-55—57217